

Tchavdar MARINOV

# « Nos ancêtres les Thraces »

Usages idéologiques de l'Antiquité  
en Europe du Sud-Est







« Nos ancêtres les Thraces »

# Historiques

*Dirigée par Bruno Péquignot et Vincent Laniol*

La collection « Historiques » a pour vocation de présenter les recherches les plus récentes en sciences historiques. La collection est ouverte à la diversité des thèmes d'étude et des périodes historiques.

Elle comprend trois séries : la première s'intitulant « travaux » est ouverte aux études respectant une démarche scientifique (l'accent est particulièrement mis sur la recherche universitaire) tandis que la deuxième intitulée « sources » a pour objectif d'éditer des témoignages de contemporains relatifs à des événements d'ampleur historique ou de publier tout texte dont la diffusion enrichira le corpus documentaire de l'historien ; enfin, la troisième, « essais », accueille des textes ayant une forte dimension historique sans pour autant relever d'une démarche académique.

## Série Travaux

Françoise DASQUES, *La pensée française de l'architecture mexicaine, Paris-Mexico 1784-1910, Architectures et univers mental, Tome III*, 2015.

Françoise DASQUES, *Du style parisien à l'éclectisme porfirien, Paris-Mexico 1784-1910, Architectures et devenir des formes, Tome II*, 2015.

Françoise DASQUES, *Deux Rome, Paris-Mexico 1784-1910, Architectures et transferts, Tome I*, 2015

Murielle PERRIER, *Utopie et libertinage au siècle des Lumières. Une allégorie de la liberté*, 2015.

Welleda MULLER, *Les stalles, siège du corps*, 2015.

Jean-Claude COLBUS et Brigitte HÉBERT (dir.), *Approches critiques du plaisir (1450-1750)*, 2015.

Jean-Claude COLBUS et Brigitte HÉBERT (dir.), *De la satisfaction des besoins vitaux aux plaisirs des sens, aux délices de l'esprit et aux égarements de l'âme (1450-1750)*, 2015.

Maxime RENARD, *L'Héritage du jacobinisme*, 2015.

Christian BÉGIN, *Tocqueville et ses amis* (2 tomes), 2015.

Christian FEUCHER, *Buchoz-Hilton. Ennemi-bouffon de Louis-Philippe*, 2015.

Tchavdar Marinov

« **Nos ancêtres les Thraces** »

*Usages idéologiques de l'Antiquité  
en Europe du Sud-Est*

L'Harmattan

**Du même auteur :**

*La Question macédonienne de 1944 à nos jours.*

*Communisme et nationalisme dans les Balkans*, Paris,  
L'Harmattan, 2010.

© L'HARMATTAN, 2016

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>

[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)

[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-08151-9

EAN : 9782343081519

## *Remerciements*

Je voudrais d'abord exprimer ma profonde gratitude à l'École française d'Athènes. En tant que membre scientifique de l'école, j'ai bénéficié pendant quatre ans d'excellentes conditions de travail qui ont rendu possible la rédaction de cet ouvrage.

Cette étude n'aurait pas été possible sans l'aide de Dan Dana, chercheur au CNRS, spécialiste d'épigraphie grecque et latine, d'onomastique et d'Antiquité thraces. La lecture de sa monographie *Zalmoxis, d'Hérodote à Mircea Eliade* m'a donné l'inspiration nécessaire pour la rédaction du présent ouvrage et sa démarche interprétative m'a servi de modèle.

D'autres chercheurs ont également lu des parties ou l'ensemble de ce texte et sa mise au point doit beaucoup à leurs commentaires et critiques. J'aimerais exprimer ma reconnaissance à l'anthropologue Galia Valtchinova (professeur à l'Université de Toulouse II), aux archéologues Alexandre Baralis (Musée du Louvre, Département des antiquités grecques, étrusques et romaines), Chavdar Tzochev et Margarit Damyanov (Académie des sciences bulgare) ainsi qu'à mes collègues du projet de recherche *Entangled Balkans*. J'ai eu l'occasion de discuter les problèmes autour des usages idéologiques des études thraces dans ma contribution au troisième volume de la série *Entangled Histories of the Balkans*, dirigé par Roumen Daskalov et Alexander Vezenkov : *Shared Pasts, Disputed Legacies* (Leiden & Boston, Brill, 2015).

Enfin, je voudrais remercier très cordialement Nadège Ragaru (chercheur à Sciences Po), Baptiste Dericquebourg (enseignant de lettres classiques) et Tania Vladova (professeur d'esthétique à l'ESADHaR) pour la correction du style de l'ouvrage.



### *Note sur la translittération*

Dans ce texte, j'utilise des manières de translittération différentes pour le grec ancien et le grec moderne. Dans le premier cas, j'emploie le système basé sur la prononciation érasmiennne, alors que dans le second, j'essaie de rester fidèle aux caractéristiques phonétiques propres au grec moderne, sans tomber dans l'excès. Ainsi, le  $\beta$  est translittéré comme *b* dans les termes en grec ancien et comme *v* dans ceux en grec moderne, tandis que le  $\eta$  est rendu respectivement par  $\bar{e}$  et par *i*. Toutefois, dans les deux cas, les anciennes diphtongues *ai*, *ei*, *oi* sont rendues par *ai*, *ei*, *oi*, par souci de ne pas perdre une certaine correspondance visuelle avec l'original grec.

La translittération de l'écriture cyrillique bulgare pose un problème particulier. Pour éviter la confusion de principes graphiques divers, je mets en application la seule manière de translittérer qui me semble être univoque – bien qu'elle ne soit pas particulièrement populaire en Bulgarie et qu'elle ne corresponde pas aux principes graphiques français. Cette translittération implique l'usage des caractères spéciaux  $\check{c}$ ,  $\check{s}$ ,  $\check{z}$  pour *ч*, *ш*, *ж*, de *c* (au lieu de *tz* ou *ts*) pour *ч* et de  $\check{a}$  pour le *schwa* (représenté par le  $\text{ь}$  cyrillique). Le *j* est utilisé pour la semi-voyelle désignée dans l'alphabet bulgare par  $\check{u}$ . Les *ю* et *я* sont translittérés respectivement comme *ju* et *ja*. J'utilise le même système pour le macédonien et le russe.



## AVANT-PROPOS

### Qui sont les Thraces ? Un aperçu des points de vue anciens et modernes

« [...] *Les Thraces sont, du moins après les Indiens, la nation la plus nombreuse de la terre. S'ils étaient gouvernés par un seul homme, ou s'ils étaient bien unis entre eux, ils seraient, à mon avis, le plus puissant de tous les peuples* [...] » Aujourd'hui, la référence à cet extrait des *Histoires* (ou de l'*Enquête*) d'Hérodote<sup>1</sup> est presque obligatoire dans les monographies, les articles et même dans les œuvres de fiction consacrées aux peuples paléo-balkaniques connus sous l'ethnonyme Thraces (attesté en grec ancien comme *Thra[i]kes*, *Thrēikes*, etc.). C'est le cas spécialement en Roumanie et en Bulgarie, où savants, écrivains, journalistes et propagandistes politiques ont créé toute une bibliothèque d'écrits sur les Thraces. Ces pays ont même institutionnalisé un champ spécifique d'études – nommé *thracologie* – qui comprend de nombreuses disciplines : histoire, archéologie, histoire de l'art, lettres classiques, épigraphie et linguistique, histoire des religions, études indo-européennes, ethnographie<sup>2</sup>.

Les Thraces furent mentionnés pour la première fois dans l'*Illiade* et les dernières références à cette population datent du VI<sup>e</sup> s. apr. J.-C. : à cette époque, ils auraient été complètement romanisés ou hellénisés. Malgré les superlatives qu'emploie Hérodote dans sa description, les

---

<sup>1</sup> *Histoires* 5, 3, trad. Larcher.

<sup>2</sup> Cette envergure est interprétée par les thracologues comme une preuve que leur champ d'expertise représente « une discipline scientifique moderne interdisciplinaire » : [http://www.thracians.net/index.php?option=com\\_content&task=view&id=270](http://www.thracians.net/index.php?option=com_content&task=view&id=270) (dernier accès : 31/10/2015).

Thraces ne furent certainement jamais le peuple le plus nombreux de la terre après les Indiens, même si on ajoute à leur nombre les Gètes, les Daces et d'autres ethnies qui sont souvent classifiées séparément. Néanmoins, aux époques archaïque, classique et hellénistique de l'histoire grecque, ils habitaient sur le territoire (ou bien sur des parties du territoire) de plusieurs États modernes : à savoir, sur celui de la Roumanie et de la Bulgarie en premier lieu, de la Thrace grecque mais aussi de la Macédoine grecque de l'est, et de la Thrace turque. Et leur présence est aussi confirmée en Anatolie du nord-ouest, sur des parties de la Serbie actuelle et de l'ancienne république yougoslave de Macédoine, même de la République de Moldavie et de l'Ukraine. Certaines sources attestent une présence thrace sur des îles égéennes et même au cœur de la Grèce continentale. Durant l'époque romaine impériale, ils furent disséminés sur un territoire considérablement plus grand : outre la ville de Rome et l'Italie, les chercheurs ont trouvé des données sur des soldats, des mercenaires et des esclaves thraces en Égypte, dans le Proche-Orient, etc.

Les Thraces ne vivaient certainement pas seuls dans cet espace géographique. Dès le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les côtes thraces – d'abord celles d'Égée, puis celles de la mer de Marmara et de la mer Noire – firent l'objet d'une colonisation grecque intense. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, Philippe II, le célèbre roi de la Macédoine, entreprit une série de campagnes militaires qui instaurèrent en Thrace une hégémonie macédonienne. Elle dura jusqu'à la mort de Lysimaque, diadoque d'Alexandre et roi de Thrace, en 281 qui fut suivie par une invasion celte. Vers la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., débuta la longue conquête romaine qui fut achevée, en Thrace, vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., et au nord du Danube – en Dacie – au début du II<sup>e</sup> siècle. Pendant certaines périodes, les Thraces créèrent des

royaumes plus ou moins puissants comme celui des Odryses aux V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> (III<sup>e</sup> ?) s. av. J.-C.<sup>3</sup> ou l'État dace quelques siècles plus tard. Mais, en fait, la période d'existence de ces royaumes représente un problème encore discuté, de même que des questions plus précises comme le degré d'« urbanisation » ou bien les rapports économiques et commerciaux dans leurs territoires<sup>4</sup>.

Le cas des Thraces peut facilement impressionner, tant sont nombreuses les conclusions à grande portée, les hypothèses ambitieuses et les spéculations à leur sujet – alors que les lacunes dans nos connaissances élémentaires sur cette population sont innombrables. Pour commencer, la langue thrace ancienne est presque complètement inconnue – malgré les harassants exercices d'étymologie des linguistes modernes. Il est vrai qu'il existe une série de mots thraces attestés par les auteurs grecs et romains (des gloses), des toponymes d'origine supposée thrace et des noms personnels préservés dans des sources littéraires et sur des monuments épigraphiques. Mais, comme les Thraces n'avaient pas d'écriture propre et qu'ils n'utilisaient pas non plus (à quelques exceptions près) les alphabets grec et latin pour noter leur langue, il n'y a quasiment pas de documents écrits indigènes. En 1912, en Bulgarie du sud (à Ezerovo, à proximité de Plovdiv) a été

---

<sup>3</sup> Sur l'État des Odryses : Zofia Archibald, *The Odrysian Kingdom of Thrace: Orpheus Unmasked*, Oxford & New York, Clarendon & Oxford University Press, 1998.

<sup>4</sup> Sur l'urbanisation : Hristo Popov, *Urbanizacijata vǎv vǎtrešnite rajoni na Trakija i Ilirija prez VI-I vek predi Hrista*, Sofia, Nous, 2002, ainsi que son chapitre « Settlements », in Julia Valeva, Emil Nankov et Denver Graninger (dir.), *A Companion to Ancient Thrace*, Chichester, Wiley/Blackwell, 2015, p. 109-125. Sur la colonisation grecque : Margarit Damyanov, « The Greek Colonists », *Ibid.*, p. 295-307. Sur l'économie et le commerce : Chavdar Tzochev, « Trade », *Ibid.*, p. 412-425. L'ouvrage entier dirigé par Valeva, Nankov et Graninger mérite d'être consulté.

découverte une bague en or avec une inscription mystérieuse en caractères grecs qui passe pour le texte le plus long qui existe en thrace. Cependant, les tentatives pour le déchiffrer n'ont pas donné de résultats convaincants<sup>5</sup>. Le thrace appartient clairement à la famille des langues indo-européennes mais toutes ses autres classifications sont discutables. On ne sait même pas avec certitude si toutes les populations étiquetées comme « Thraces » dans les sources anciennes parlaient la même langue. Dans les années 1950 apparut une théorie supposant l'existence de deux langues paléo-balkaniques (proprement « thrace » et « daco-mésien ») sur le territoire supposé être « thrace » ; des recherches plus récentes montrent l'existence de quatre zones onomastiques (« proprement thrace », daco-mésienne, « thrace de l'ouest » et bithynienne en Asie Mineure du nord-ouest)<sup>6</sup>.

Une longue série de questions concernant la culture et le mode de vie des anciens Thraces restent ouvertes : de l'agriculture à la religion. Les données sur les cultes thraces, par exemple, viennent surtout de sources littéraires et épigraphiques grecques et latines. Les cultes qui sont attestés par le matériel iconographique « indigène » – comme le fameux Cavalier thrace (le *Héros*) – sont assez obscurs et ont donné naissance à un grand nombre d'hypothèses et de conclusions. Pour

---

<sup>5</sup> Même chose pour l'inscription de Kölmen en Bulgarie du nord-est. Un certain nombre de graffitis, vraisemblablement en thrace, ont été découverts dans le sanctuaire des Grands Dieux de l'île de Samothrace. Récemment, des fouilles dans le site archéologique de Zōnē sur la côte égéenne de la Thrace grecque ont mis au jour des dédicaces de l'époque archaïque, écrites sans doute en thrace. Les études sont toujours à faire : Dan Dana, « *Onomasticon Thracicum* (*OnomThrac*). Répertoire des noms indigènes de Thrace, Macédoine Orientale, Mésies, Dacie et Bithynie », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 17, 2011, p. 30.

<sup>6</sup> Dana, « *Onomasticon Thracicum* (*OnomThrac*) », p. 32-33.

certaines déités thraces – comme le longuement débattu Zalmoxis – on ne trouve aucune attestation iconographique ou épigraphique et pratiquement toutes les données sont tirées de la littérature grecque et latine.

À présent, la « civilisation » thrace est présentée aux yeux du monde entier par les fameux « trésors thraces » – des créations fines de toreutique ancienne – ainsi que par les tombes découvertes par les archéologues dans de nombreux tumuli. Certaines ont été inscrites dans la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO. Néanmoins, les auteurs de ces « trésors » et monuments funéraires, leurs traits stylistiques et sémantiques profonds restent discutables : des spécialistes ont suggéré que certains des objets les plus raffinés auraient été produits par des ateliers grecs et que d'autres porteraient visiblement des caractéristiques achéménides<sup>7</sup> ; certains chercheurs supposent que les tombes à chambre thraces auraient été construites par des étrangers, par exemple par des Grecs de l'Ionie<sup>8</sup>.

Outre ces obscurités enveloppant la culture thrace – et il en existe d'autres – elle a été activement instrumentalisée, au cours du dernier siècle et demi, dans les idéologies nationales balkaniques. Comme on va voir dans la présentation qui suit, les Roumains (depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) et les Bulgares (d'une manière plus marquée depuis les années 1960-1970) ont revendiqué non seulement le statut d'héritiers de la culture et la « spiritualité » thrace, mais aussi une origine « ethnique » thrace. Les Grecs en revanche, dans la mesure où leur continuité historique imaginée commence par les Grecs

---

<sup>7</sup> Ivan Venedikov, Todor Gerasimov, *Trakijskoto izkustvo*, Sofia, Bălgarski hudožnik, 1973.

<sup>8</sup> Gocha Tsetschladze, « Who Built the Scythian and Thracian Royal and Elite Tombs? », *Oxford Journal of Archaeology*, 17, 1998, p. 55-92.

anciens – qui occupent une place fondamentale dans les conceptions modernes de la « civilisation européenne » – ils n’ont pas éprouvé un besoin particulier de revendiquer d’ascendance thrace. Mais, comme on le verra également, ils en ont fait usage dans certains contextes particuliers. Pour ces trois nations de l’Europe du Sud-Est, le passé thrace était/est investi d’enjeux idéologiques significatifs. Bien que les débats internationaux autour du patrimoine thrace n’aient jamais atteint la ferveur des polémiques gréco-(slavo-)macédoniennes actuelles autour des anciens Macédoniens, les aspects nationaux-idéologiques des questions liées aux Thraces conservent encore une certaine importance<sup>9</sup>. Et, d’une façon curieuse, les Roumains, les Bulgares et les Grecs n’épuisent pas la liste de nations concernées par l’évolution des interprétations de l’Antiquité thrace.

Dans le passé, des partisans d’autres idéologies nationales, ou proto-nationales, tentèrent de s’approprier, sur le plan symbolique, cette population ancienne. Avant son « retour » en Roumanie, la désignation *Dacia* était l’appellation médiévale classiciste du *Danemark*. Autre confusion tout aussi remarquable : celle entre la tribu thrace (?) des Gètes (*Getai*) et les Goths. Elle a pour origine, au VI<sup>e</sup> s. apr. J.-C., le *Getica* (ou *De origine actibusque Getarum*), œuvre de l’historien gotho-romain Jordanès. De ce fait, pendant la période de la Renaissance

---

<sup>9</sup> En ce qui concerne les controverses autour de la Macédoine ancienne, voir le Supplément à la fin de l’ouvrage présent. En réalité, dans le « cas thrace », on peut observer des phénomènes similaires au « cas macédonien ». À deux occasions, en 2005 et en 2008, les médias bulgares ont alarmé leur public en annonçant que les Grecs, plus concrètement des agences de tourisme grecques, tentaient de s’approprier... Orphée. En réponse, des agences bulgares ont présenté leur pays à une exposition touristique en Suisse sous le logo « Le Pays sacré d’Orphée ». De même, le village de Gela dans les Rhodopes bulgares s’est auto-proclamé « lieu de naissance d’Orphée ».

et des premiers temps modernes, les Gètes, avec leur héros et dieu Zalmoxis, furent inclus dans l'idéologie officielle (proto-)nationale de monarchies aussi éloignées des Balkans que la *Suède* « gothique » et l'*Espagne* « wisigothe ». Plus près des principautés médiévales roumaines – en Transylvanie – les Daces et les Gètes furent proclamés ancêtres des *Saxons* locaux. Jacob Grimm fit partie des derniers auteurs qui insistèrent sur le caractère germanique de ces anciens peuples. Mais, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup>, la revendication d'une ascendance gète et dace apparut en *Pologne*, où elle remplaça la traditionnelle « théorie sarmate » de l'origine des Polonais<sup>10</sup>. Comme on va le voir, des auteurs polonais mais aussi *lithuaniens* et *russes* insistèrent sur l'existence d'un lien généalogique entre leurs nations respectives et les anciens Thraces, Gètes et Daces. Leurs publications marquèrent le développement des interprétations dans les Balkans, surtout dans les phases initiales.

Qui plus est, de manières qui peuvent paraître bizarres à première vue, les théories au sujet de la langue, du territoire de peuplement et de la destinée historique des Thraces eurent (et ont toujours) des répercussions importantes dans d'autres contextes nationaux, par exemple dans les idéologies *albanaise* et *hongroise*. Soucieux de maintenir l'origine « autochtone » illyrienne de leur nation, les chercheurs albanais essaient de repousser l'idée, lancée par un linguiste bulgare dans les années 1950, que leur langue aurait des racines daco-mésiennes. Aussi impatientes de démontrer que les Roumains *ne* seraient *pas* autochtones en Transylvanie, des publications propagandistes hongroises accentuent au contraire les affinités linguistiques entre Albanais et

---

<sup>10</sup> Pour une présentation plus détaillée de ces mythes ethnogénétiques : Dan Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade. Istorie despre un zeu al pretextului*, Iași, Polirom, 2008, p. 199-219.

Roumains, dans l'objectif de miner la « légende » de la continuité daco-romaine. À l'arrière-plan de querelles incessantes avec les historiens bulgares au sujet du passé médiéval et moderne de la Macédoine, les antiquisants *macédoniens* observaient avec inquiétude la manière dont les thracologues bulgares repoussaient la frontière ethnique occidentale de la Thrace sur une large partie de « leur » territoire péonien et ancien macédonien<sup>11</sup>.

Vu toutes les revendications et discussions passionnées que les Thraces ont suscitées dans le contexte de l'Europe moderne, on peut être facilement surpris par la manière dont cette population a été décrite dans la littérature grecque ancienne, surtout dans celle de l'époque classique. Les Thraces y sont présentés avec tous les traits typiques de « barbares » : ils auraient eu un caractère, avant tout, « belliqueux » et « sanguinaire ». En général, leur mode de vie aurait été loin des normes du *nomos* grec : les Thraces sont dépeints comme des alliés déloyaux, des gens injustes avec un comportement sexuel exotique et débridé, comme des ivrognes irrécupérables<sup>12</sup>. De surcroît, ils n'étaient pas considérés comme particulièrement intelligents : Aristote parle même d'une tribu thrace qui n'était capable de compter que jusqu'à quatre, puisqu'« ils sont comme les enfants (*hōsper ta paidia*) et leur mémoire ne s'étend pas au-delà » (*Problemata* 15, 3 [911a]). Comment est-ce que,

---

<sup>11</sup> Comme le témoigne Nade Proeva, « Savremeni makedonski mit kao odgovor na nacionalne mitove suseda: albanski panilirizam, bugarski pantrakizam i grčki panhelenizam », *Zgodovinski časopis*, 64, 2010, plus concrètement p. 188-189.

<sup>12</sup> Ces données sont bien systématisées chez Gawril Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo, J. Studnička & Co., 1916. Voir aussi : Marie-Anne Desbals, *La Thrace et les Thraces dans l'imaginaire grec aux époques archaïque et classique : littérature et iconographie*, Thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, 1997 ; Ioannis Xydopoulos, *I eikona ton Thrakon stin Klasiki Istorioграфия*, Thessalonique, Afoi Kyriakidi, 2007.

sur cet arrière-plan, l'invention de la « spiritualité » thrace raffinée et sage, promue dans une longue série d'interprétations modernes, a été rendue possible ?

En fait, il est à noter que chez les Anciens, parallèlement à cette première représentation des Thraces, on en rencontre une seconde, assez différente, à travers certains cas et certaines catégories de Thraces. Tel est le cas du chanteur et mystagogue mythique Orphée (plus ses *Doppelgänger* Musée, Eumolpos, Thamyris). Les écrivains anciens montraient, jusqu'à un certain point, une attitude respectueuse également pour Zalmoxis – le Gète (la divinité gète ?) qui, d'après Hérodote, prêchait que personne ne mourait après la mort. Certains auteurs fournissent des données sur des « sectes » thraces extrêmement pieuses dont les membres ne mangeaient pas de viande et avaient renoncé aux rapports sexuels<sup>13</sup>. L'explication de ces contradictions apparentes dans les représentations anciennes (plus précisément grecques) des Thraces est certainement complexe.

Comme Zoe Petre (spécialiste roumaine de lettres classiques) le souligne, les Thraces furent perçus et projetés dans l'imaginaire grec comme l'« Autrui » de la *polis* hellénique : leurs habitudes représentaient un monde « à l'envers », un « anti-système » du système politique et religieux grec. Les éléments fondamentaux de celui-ci furent toujours définis par opposition à des antithèses localisées soit dans le passé distant, soit dans le « monde des barbares ». Des éléments de ce genre étaient le sacrifice, l'agriculture et le mariage : l'absence d'un d'entre eux présupposait l'absence ou la modification radicale des autres. Ainsi, au lieu d'adhérer au mariage qui impose des limites à la promiscuité au nom de l'ordre

---

<sup>13</sup> Ceci étant les cas des *kapnobatai* et des *ktistai* décrits par Strabon (*Géographie* 7, 3, 3) et longuement débattus dans les études modernes.

social de la *polis*, les Thraces sont caractérisés par des relations sexuelles illimitées et par des coutumes prémaritales et maritales exotiques ; ils n'auraient pas d'agriculture ; leurs sacrifices ne seraient pas comme les sacrifices grecs standards d'animaux domestiques (les Thraces pratiqueraient également des sacrifices humains). De plus, le monde « étrange » des « barbares » est susceptible d'être caractérisé non seulement par la polygamie et par tous genres d'excès mais aussi par le contraire : le célibat, le végétarisme et par un mode de vie ascétique<sup>14</sup>. En réalité, Orphée, Zalmoxis et les figures similaires s'inscrivent dans le cliché typiquement grec au sujet de la « sagesse barbare » : de ce point de vue, ils sont proches du Scythe Anacharsis et de beaucoup d'autres personnages de l'Orient, de l'Égypte et de l'Occident<sup>15</sup>. En tout cas, une chose reste bien claire : ce sont aussi des personnages que l'on connaît exclusivement par la littérature grecque et latine et l'iconographie grecque et romaine.

Face à ces données, les lettres classiques de l'Europe moderne ont adopté consécutivement deux stratégies d'interprétation. La première était positiviste : elle était typique du XIX<sup>e</sup> siècle lorsque beaucoup de chercheurs ont accepté littéralement les données concernant la

---

<sup>14</sup> Voir Zoe Petre, *Practica nemuririi. O lectură critică a izvoarelor grecești referitoare la geți*, Iași, Polirom, 2004, p. 36, p. 192-207. Petre fait référence à Louis Gernet, Jean-Pierre Vernant, Marcel Detienne et à leurs analyses historico-anthropologiques de la religion et de la mentalité grecque ancienne.

<sup>15</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 29, p. 31 ; Idem, « Comment représenter les coutumes religieuses des Thraces (Hdt. V 3-8), entre Anciens et Modernes », in Corinne Bonnet, Amandine Declercq et Iwo Slobodzianek (dir.), *Les représentations des dieux des autres (Suppl. Mythos 2)*, Salvatore Sciascia Editore, 2001, p. 221-237. Voir aussi l'ouvrage d'Arnaldo Momigliano, *Sagesses barbares : les limites de l'hellénisation*, Paris, Maspero, 1980.

« sagesse » et les « contributions » thraces à la culture et la religion grecque (dans la musique et les cultes à mystères, associées à des figures comme Orphée). Les mêmes savants cherchaient, dans le même temps, des manières de réconcilier ces données avec la représentation des Thraces comme des barbares. La seconde stratégie, qui est apparue vers la fin du XIX<sup>e</sup> et qui s'est développée au XX<sup>e</sup> siècle, consistait à mettre en valeur exactement le côté « barbare » de la culture thrace. Il a été accentué par la nouvelle quête de « l'archaïque », de « l'orgiastique », de « l'irrationnel », en général – du visage « non-apollinien » de la civilisation hellénique. Le chercheur roumain et français Dana Dana souligne que, dans l'imaginaire des philologues classiques et des historiens de la religion européens, la culture thrace (de même que la scythe, avec laquelle elle est souvent amalgamée) devint la source favorite de toutes sortes d'éléments « non-grecs » dans la religion grecque : d'« animisme », de « chamanisme », de « cultes orgiastiques », de « sacrifices humains », etc.<sup>16</sup>. Enfin, le rejet anthropologique du concept de « mentalité primitive » au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, qui a détruit la vision du « progrès » dans le développement humain, a réhabilité davantage l'image de cultures comme la thrace, antérieurement dévalorisées par la comparaison avec des modèles comme le grec.

En tant que territoire proche de la Grèce et doté d'un patrimoine grec antique et romain, la Thrace a fait l'objet de recherches archéologiques et épigraphiques dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À cet égard, il faut souligner l'activité pionnière des archéologues français : il s'agit au premier chef d'Albert Dumont, directeur de fait de l'École française de Rome avant sa création officielle (1873-1875) et de l'École française d'Athènes (1876-1878), et de

---

<sup>16</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 258.

Georges Seure qui avait été élève à l'ÉfA<sup>17</sup>. Celui-ci peut être considéré, à juste titre, comme le père de l'archéologie thrace. Invité par le prince bulgare Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, Seure a travaillé au début du XX<sup>e</sup> siècle en Bulgarie et il a ainsi contribué largement à la professionnalisation de l'archéologie et des études épigraphiques dans ce pays. En ce qui concerne la culture et la religion thrace, il faut également souligner l'importance des théories lancées par deux autres fameux membres de l'École française d'Athènes et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui ont travaillé en Grèce du Nord : Léon Heuzey et Paul Perdrizet. Pourtant les spécialistes français s'intéressaient à la Thrace dans le contexte de la civilisation grecque et romaine, alors que les questions autour de l'ethnicité et de la langue thraces préoccupaient plutôt des chercheurs germanophones.

En Allemagne et en Autriche, ces questions étaient étudiées à la fois par des représentants des lettres classiques (*Altertumswissenschaft*) et par ceux des études indo-européennes ou bien « indo-germaniques » (*Indogermanistik*). La première analyse systématique des sources disponibles sur les Thraces, en particulier sur la langue et la religion de cette population paléo-balkanique, a été fournie dans une monographie de Wilhelm Tomaschek : auteur autrichien d'origine tchèque, professeur de géographie dans les universités de Graz et de Vienne<sup>18</sup>. Son livre *Les anciens Thraces* est considéré aujourd'hui comme le premier ouvrage de thracologie.

---

<sup>17</sup> Voir par exemple : Albert Dumont, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie* (réunis par Théophile Homolle et Léon Heuzey), Paris, Thorin, 1892, et Georges Seure, *Archéologie Thrace : documents inédits et peu connus*, Paris, Leroux, 1913.

<sup>18</sup> Wilhelm Tomaschek, *Die Alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung*, vol. 1-2, Wien, F. Tempsky, 1893-1894.

La reconstruction des interprétations données pour l'ethnicité, la langue, la culture et la religion thrace par des auteurs modernes « non-balkaniques » dépasse les limites de la présente étude. Malheureusement, l'absence d'une présentation de ce genre peut rendre les thèses avancées par des chercheurs balkaniques plus ineptes et aberrantes qu'elles ne le seraient, si elles étaient juxtaposées aux idées promues par leurs collègues occidentaux. En réalité, dans beaucoup de cas, les auteurs roumains, grecs modernes et bulgares reproduisaient des visions étrangères, ou bien ils les développaient. À titre d'illustration, voici quelques exemples.

À partir des années 1870 environ, les savants balkaniques insistèrent souvent sur l'idée que l'un des dieux helléniques les plus populaires – Dionysos – représentait une divinité d'origine thrace. Ils mirent également un accent particulier sur la foi présumée des Thraces dans l'immortalité – croyance associée au culte de Dionysos, à Orphée ou à Zalmoxis. Ce thème a été inspiré par la lecture de certaines sources grecques<sup>19</sup>. Dans le contexte roumain surtout, cette doctrine religieuse est vue comme une préfiguration du christianisme. Mais, en 1865 déjà, l'archéologue français Léon Heuzey avait découvert en Thrace le « berceau du culte orgiaque de Bacchus ». Selon Heuzey, ce culte fut lié au dogme de la vie future qui aurait été promise aux initiés des mystères bachiques. Ainsi, il présente la foi dans l'immortalité comme un

---

<sup>19</sup> Il s'agit surtout d'Hérodote. Par exemple, sa description des coutumes liées à la (naissance et à la) mort chez les Trausoï, tribu thrace des Rhodopes : « [...] *Lorsqu'il naît chez eux un enfant, ses parents, assis autour de lui, font une énumération de tous les maux auxquels la nature humaine est sujette, et gémissent sur le sort fâcheux qu'il doit nécessairement éprouver pendant sa vie. Mais si quelqu'un meurt, ils en témoignent de la joie en le mettant en terre, et se réjouissent du bonheur qu'il a d'être délivré d'une infinité de maux.* » (*Histoires* 5, 4, trad. Larcher).

« trait saillant de la religion nationale » thrace<sup>20</sup>. Heuzey a tenté aussi de l'interpréter sur un mode très spiritualisé comme une forme d'initiation anticipant le christianisme.

Plus tard, le philologue classique allemand Erwin Rohde crut aussi que le culte de Dionysos était d'origine thrace : à son avis, sa « fureur » orgiastique représentait un corps « étranger et bizarre » dans la tradition « apollinienne » grecque<sup>21</sup>. Sa monographie *Psyché* a exercé une influence énorme sur les conceptions des antiquisants européens à la fin du XIX<sup>e</sup> et pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Dans ce travail, Rohde interprète l'extase bachique également comme une « folie sacrée » à travers laquelle l'âme s'unirait avec la divinité et serait ainsi immortalisée. Au terme d'une série de spéculations sur l'origine dionysiaque, et donc « thrace », de la mantique pythienne et de pratiques cathartiques en Grèce ancienne, Rohde fait un passage remarquable de l'orgiastique à son contraire : l'ascétisme. Celui-ci est également proclamé thrace car il aurait été pratiqué au sein de sectes orphiques qui auraient vénéré le « vrai » Dionysos au milieu d'une Grèce qui avait rendu trop « apollinien » le dieu originellement thrace. L'interprétation proposée par Rohde suggère aussi que le mysticisme ascétique du mouvement orphique préfigurait d'une certaine façon la spiritualité chrétienne.

Après Rohde, l'archéologue français Paul Perdrizet a localisé la patrie du culte extatique de Dionysos dans le Pangée en Macédoine de l'est (région habitée dans

---

<sup>20</sup> Léon Heuzey, « La vie future dans ses rapports avec le culte de Bacchus, d'après une inscription latine en vers de la Thrace », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 9, 1865, p. 372-378.

<sup>21</sup> Erwin Rohde, *Psyche. Seelenkult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen*, Freiburg i. B. & Leipzig, Mohr, 1894. Trad. fr. *Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité*, Paris, Payot, 1928.

l'Antiquité par des Thraces). Perdrizet considérait aussi que Dionysos et Orphée avaient « préparé les voies au Christ »<sup>22</sup>. L'historien belge Henri Grégoire était même capable de s'exclamer : « *Quelle serait, en effet, la religion grecque sans les apports de la Thrace ? Une religion sans Dionysos, sans Bacchantes, sans l'Iacchos des mystères d'Éleusis, sans Sabazios-Sabadios, sans Orphée...* »<sup>23</sup>. Sans surprise, ces postulats seront rapidement repris par les savants balkaniques. Plus concrètement, les thracologues bulgares vont exploiter au maximum les écrits ouest-européens au sujet du « Dionysos thrace » ainsi que les nombreuses recherches consacrées aux doctrines orphiques en Grèce ancienne<sup>24</sup>.

### **Présentation du travail : thématique et cadre méthodologique**

Le présent travail est consacré aux usages politiques et, plus généralement, aux aspects idéologiques de l'étude des anciens Thraces en Europe du Sud-Est. Pour cette raison, il ne prétend pas fournir une présentation exhaustive de la problématique thracologique, encore moins de la production énorme qui s'est accumulée sur elle. Ce ne sont que les questions ayant un rapport plus direct aux articulations des idéologies nationales modernes et à un ensemble de valeurs associées à la culture nationale (spiritualité, authenticité, originalité) qui seront traitées ici. Dans certains cas, la culture nationale est projetée sur et

---

<sup>22</sup> Paul Perdrizet, *Cultes et mythes du Pangée*, Paris, Berger-Levrault, 1910, p. 103.

<sup>23</sup> Henri Grégoire, « Thraces et Thessaliens maîtres de religion et de magie ou l'étymologie de *thrēskeia* et d'*atasthalos* », in *Hommages à Joseph Bidez et à Franz Cumont*, Bruxelles, Latomus, 1948, p. 379.

<sup>24</sup> Pour n'en citer qu'un titre : William Guthrie, *Orpheus and Greek religion. A Study of the Orphic Movement*, London, Methuen, 1952.

assimilée à un arrière-plan plus large : balkanique, méditerranéen oriental, indo-européen, etc. Dans la mesure où elles sont également chargées avec des idéologies implicites, des références de ce genre seront également discutées. En fait, les études thraces ont été souvent entrelacées avec des constructions d'aires culturelles de ce type. Le fameux historien roumain Nicolae Iorga considérait que les Thraces étaient à l'origine « de tout » dans le Sud-Est européen – c'est-à-dire de la « spécificité culturelle » de cette partie du continent<sup>25</sup>. L'historien des religions Mircea Eliade croyait que le « substrat commun, hérité des Thraces » constituait « le principal élément d'unité de toute la Péninsule balkanique »<sup>26</sup>.

Cette perspective constitue la raison pour laquelle les recherches sur les Thraces et sur d'autres populations anciennes qui leur ont souvent été rattachées (Scythes, Phrygiens, Troyens, Péoniens, etc.) menées par des chercheurs de l'ex-Union soviétique (la Russie, l'Ukraine, etc.<sup>27</sup>), de la Turquie et de l'ancienne Yougoslavie (la Serbie et la République de Macédoine) ne seront prises en compte que de façon très marginale. À la différence de la

---

<sup>25</sup> Nicolae Iorga, « Éléments de communauté entre les peuples du Sud-Est européen », *Revue historique du Sud-Est européen*, 12, 1935, p. 115, cité par Diana Mishkova, « The Politics of Regionalist Science: The Balkans as a Supranational Space in Late Nineteenth to Mid-Twentieth Century Academic Projects », *East Central Europe*, 39, 2012, p. 266–303. Mishkova présente également d'autres références au « substrat thraco-illyrien » des Balkans, lancées dans les constructions savantes d'une « identité balkanique » à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> s.

<sup>26</sup> Mircea Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan. Études comparatives sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe orientale*, Paris, Payot, 1970, p. 183.

<sup>27</sup> Ici, la place de la République de Moldavie est particulière – étant donné le statut ambigu de l'identité nationale moldave par rapport à l'identité roumaine.

Roumanie, de la Bulgarie et (dans une moindre mesure) de la Grèce, dans ces pays, l'étude des Thraces n'a pas de pertinence idéologique majeure. Néanmoins, il faut noter que les milieux universitaires turcs ont pris ces derniers temps une importance considérable. Ce fait a été reconnu par l'organisation à Istanbul du XI<sup>e</sup> Congrès international de thracologie (octobre 2010).

Sur le plan méthodologique, la présente étude s'inspire d'une série de travaux consacrés aux usages politiques et, en particulier, nationalistes de l'Antiquité. Dans la mesure où l'identité nationale est entendue ici comme une construction idéologique, typique de l'époque moderne, la revendication de certaines populations anciennes à titre d'« ancêtres ethniques » par les nations modernes en Europe du Sud-Est est prise comme un fait purement idéologique. Cela concerne aussi bien la revendication de « racines thraces » par les idéologues nationaux roumains et bulgares que la continuité prétendue entre Grecs anciens et Grecs modernes – à la fois sur le plan « ethnique » et sur le plan « culturel » ou « spirituel ».

Deux concepts de base, qui viennent d'être évoqués, nécessitent une certaine clarification : « idéologie » et « identité ». En effet, les deux ont des histoires différentes et des acceptions très variées. Plus récente, la notion d'identité a reçu des interprétations qui mettent en avant le caractère subjectif, fluide, contextuel et socialement construit des catégories de l'identité ; elle a fait également l'objet d'usages pratiques et politiques qui, en revanche, tendent à promouvoir une idée essentialiste de l'identité comme un fait solide, normalement inchangeable, souvent projeté à l'arrière-plan d'une longue continuité historique<sup>28</sup>. Ce deuxième registre est en soi idéologique –

---

<sup>28</sup> Pour une critique des acceptions et des usages du concept d'identité, voir la version française de l'article de Rogers Brubaker et Frederick Cooper, « Beyond "Identity" » : Rogers Brubaker, « Au-delà de

en particulier nationaliste.

L'« idéologie », notion qui traditionnellement fait partie de la grille conceptuelle marxiste, désigne un système d'idées et de valeurs qui sont dominantes dans un contexte socio-économique concret. Il ne s'agit donc pas d'idées incohérentes et individuelles, mais d'un discours construit, argumenté, plus ou moins cohérent, qui tend à légitimer un certain ordre social<sup>29</sup>. Traitée d'abord comme une « fausse conscience », le concept d'idéologie comporte l'aspect d'erreur et de distorsion de la réalité. Cependant, dans la tradition marxiste même, l'idéologie est considérée comme un phénomène qui est, dans une large mesure, au-delà du « faux » et du « vrai » : c'est un système de représentations intériorisées par les individus, mais qui a dans le même temps une finalité implicite sur le plan social et politique – celle-ci n'étant pas forcément accessible aux individus de façon réflexive. De ce point de vue, le concept d'idéologie rejoint celui d'identité, avec son aspect pré-réflexif, ancré dans ce qui « va de soi ».

Or, dans les études du nationalisme, il est souvent difficile, voire impossible, de distinguer de façon catégorique le concept d'identité de celui d'idéologie. Dans l'ouvrage présent, nous optons pour ce dernier, dans la mesure où nous essayons de retracer la construction d'argumentaires et d'interprétations savantes, ainsi que leurs usages politiques. Ces constructions sont intimement liées au nationalisme moderne : un phénomène hégémonique et relativement indépendant des conjonctures politiques. Comme nous allons le voir, les constructions idéologiques de l'Antiquité thrace, lancées au XIX<sup>e</sup> siècle dans le contexte d'un nationalisme libéral,

---

l'« identité » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 2001, p. 66-85.

<sup>29</sup> Pour une discussion conceptuelle, voir Slavoj Žižek (dir.), *Mapping Ideology*, London & New York, Verso, 1994.

sont ensuite appropriées et utilisées par des régimes politiques très différents : conservateurs, fascistes, communistes, post-communistes (néo-libéraux). L'intériorisation des représentations qui font partie des argumentaires savants – le niveau qu'on peut désigner comme « identité », avec toutes les précautions nécessaires – sera moins adressée ici.

Il serait certainement vain d'essayer de faire une liste relativement exhaustive, ou même simplement un catalogue des travaux les plus importants sur la construction des idéologies et des identités nationales qui ont paru à la suite des ouvrages de référence publiés au début des années 1980 : notamment, après les travaux de Benedict Anderson, Ernest Gellner et Eric Hobsbawm<sup>30</sup>. Il est tout aussi difficile d'établir une liste des publications majeures sur la construction des nations balkaniques, liste qui n'est de toute façon pas indispensable dans une étude qui s'occupe d'une question particulière. Certes, dans le présent ouvrage, certaines de ces publications sont utilisées et citées : par exemple, l'étude de l'historien Lucian Boia des « mythes » dans l'historiographie

---

<sup>30</sup> Voir les versions françaises : Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996 ; Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1989 ; Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, 1992 ; Eric Hobsbawm, Terence Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006. Pour une présentation générale de ce processus en Europe : Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2001. L'approche « moderniste » d'auteurs tels que Gellner, Anderson et Hobsbawm a suscité de nombreux débats et l'apparition d'un véritable océan de littérature (les *nationalism studies*) qui semble avoir perdu, à présent, son élan initial. Pour une critique des concepts de base utilisés dans les études du nationalisme : Rogers Brubaker, *Ethnicity without Groups*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2004.

roumaine et, en général, de la construction de l'idéologie nationale en Roumanie<sup>31</sup>.

Pour ce qui est du champ thématique de cette étude – les usages de l'Antiquité – la littérature existante est également considérable. Il convient de mentionner d'abord les nombreux ouvrages consacrés au lien entre archéologie et nationalisme<sup>32</sup>. Cette question est particulièrement bien étudiée pour les cas de régimes autoritaires – par l'exemple, les archéologies en Allemagne nazie, dans l'Union soviétique<sup>33</sup>, ainsi que dans le Proche-Orient et la

---

<sup>31</sup> Lucian Boia, *Istorie și mit în conștiința românească*, Bucarest, Humanitas, 1997. Version anglaise : *History and Myth in Romanian Consciousness*, Budapest, CEU Press, 2001.

<sup>32</sup> Par exemple, Marguerita Díaz-Andreu, Timothy Champion (dir.), *Nationalism and Archaeology in Europe*, Boulder, Westview Press, 1996 ; Paul Graves-Brown, Siân Jones et Clive Gamble (dir.), *Cultural Identity and Archaeology. The Construction of European Communities*, London & New York, Routledge, 1996. Pour la construction archéologique de la culture « slave » : Florin Curta, *The Making of the Slavs. History and Archaeology of the Lower Danube Region c. 500-700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

<sup>33</sup> Voir Philip Kohl, Clare Fawcett (dir.), *Nationalism, Politics and the Practice of Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; Michael Galaty, Charles Watkinson, *Archaeology under Dictatorship*, New York, Kluwer & Plenum Publishers, 2004. Spécialement pour ce qui est de l'archéologie allemande – avant, pendant et après le régime nazi : Heinrich Harke, *Archaeology, Ideology, and Society: The German Experience*, Frankfurt, Peter Lang, 2002 ; Suzanne Marchand, *Down from Olympus: Archaeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton, Princeton University Press, 2003. Sur le rôle de l'archéologie allemande dans les Balkans et la Méditerranée, voir le numéro spécial *Archéologies méditerranéennes* de la *Revue germanique internationale*, 16, 2012. Sur l'influence germanique sur l'archéologie et les études thraces en Bulgarie, voir dans le même numéro : Tchavdar Marinov, « Entre Berlin, Vienne et Sofia : la contribution germanophone à la formation des études thraces en Bulgarie », p. 105-117.

Méditerranée orientale<sup>34</sup>. Les usages nationalistes des recherches archéologiques dans les Balkans ont eux aussi fait l'objet d'études particulières : il s'agit des cas de l'Albanie<sup>35</sup>, de la Bulgarie<sup>36</sup>, de la Roumanie<sup>37</sup>, de la Turquie<sup>38</sup>. Cependant, le texte qui suit concerne seulement

---

<sup>34</sup> Neil Silberman, *Between Past and Present: Archaeology, Ideology, and Nationalism in the Modern Middle East*, New York, Henry Holt, 1989 ; Lynn Meskell (dir.), *Archaeology under Fire: Nationalism, Politics and Heritage in the Eastern Mediterranean and Middle East*, London & New York, Routledge, 1998 ; James Goode, *Negotiating for the Past: Archeology, Nationalism, and Diplomacy in the Middle East, 1919-1941*, Austin, University of Texas Press, 2002 ; Philip Kohl, Mara Kozelsky et Nachman Ben-Yehuda (dir.), *Selective Remembrances: Archaeology in the Construction, Commemoration, and Consecration of National Pasts*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

<sup>35</sup> Pierre Cabanes, « Archéologie et identité nationale en Albanie au XX<sup>e</sup> siècle », *Dialogues d'histoire ancienne*, 30, 2004, p. 115-122 ; François Quentin, « Archéologie culturelle et histoire des religions antiques en Albanie », *Kernos*, 24, 2011, p. 183-204. Pour un regard anthropologique : Gilles de Rapper, « Pelasgic Encounters in the Greek-Albanian Borderland. Border Dynamics and Reversion to Ancient Past in Southern Albania », *Anthropological Journal of European Cultures*, 18, 2009, p. 50-68.

<sup>36</sup> Douglass Bailey, « Bulgarian Archaeology. Ideology, Sociopolitics and the Exotic », in Meskell (dir.), *Archaeology under Fire*, p. 87-110.

<sup>37</sup> Gheorghe-Alexandru Niculescu, « Nationalism and the Representation of Society in Romanian Archaeology », in *Nation and National Ideology. Past, Present and Prospects*, Bucharest, New Europe College, 2002, p. 209-234 ; Idem, « Archaeology and Nationalism in *The History of the Romanians* », in Kohl, Kozelsky et Ben-Yehuda (dir.), *Selective Remembrances*, p. 127-160.

<sup>38</sup> Mehmet Özdoğan, « Ideology and Archaeology in Turkey », in Meskell (dir.), *Archaeology under Fire*, p. 111-124 ; Idem, « Heritage and Nationalism in the Balkans and Anatolia or Changing Patterns: What has Happened Since Hasluck? », in David Shankland (dir.) *Archaeology, Anthropology and Heritage in the Balkans and Anatolia*, Istanbul, Isis Press, 2004, p. 389-405. Pour une analyse du nationalisme dans l'historiographie turque, y compris dans le domaine de l'Antiquité anatolienne : Étienne Copeaux, *Espaces et temps de la*

en partie le domaine de l'archéologie thrace : d'une part, l'analyse de ses nombreux aspects dépasse les limites de la présente étude. D'autre part, les études thraces qui font l'objet de recherche ici couvrent un champ disciplinaire très riche et l'archéologie n'en est qu'une des facettes, les autres étant l'histoire (y compris celle des religions<sup>39</sup>), la linguistique, l'ethnographie, etc.

Voilà pourquoi, la démarche ici s'inspire principalement d'ouvrages qui analysent l'imaginaire et la construction idéologique de l'Antiquité, aussi bien à travers les recherches archéologiques que celles d'autres champs scientifiques et intellectuels<sup>40</sup>. Pour ce qui est de la Grèce, la littérature de ce genre est vraiment abondante, dans la mesure où cette thématique est discutée par des

---

*nation turque. Analyse d'une historiographie nationaliste*, Paris, CNRS, 1997.

<sup>39</sup> En ce qui concerne la construction idéologique de l'histoire des religions « indo-européennes », voir Stefan Arvidsson, *Aryan Idols. Indo-European Mythology as Ideology and Science*, Chicago, University of Chicago Press, 2006. Sur l'instrumentalisation nazie des théories des cultes indo-européens : Horst Junginger (dir.), *The Study of Religion under the Impact of Fascism*, Leiden, Brill, 2008 ; Nicholas Goodrick-Clarke, *Black Sun: Aryan Cults, Esoteric Nazism and the Politics of Identity*, New York & London, New York University Press, 2002.

<sup>40</sup> Voir, par exemple, Sylvie Caucanas, Rémy Cazals et Pascal Payen (dir.), *Retrouver, imaginer, utiliser l'Antiquité : actes du colloque international tenu à Carcassonne les 19 et 20 mai 2000*, Toulouse, Privat, 2001 ; Sophie Basch (dir.), *La Métamorphose des ruines. L'influence des découvertes archéologiques sur les arts et les lettres (1870-1914)*, Athènes, École française d'Athènes, 2004 ; Gábor Klaniczay, Michael Werner et Ottó Gecser (dir.), *Multiple Antiquities – Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*, Frankfurt & New York, Campus Verlag, 2011. Voir aussi le volume de référence sur les usages politiques du passé : Jacques Revel, François Hartog (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, EHESS, 2001.

archéologues<sup>41</sup>, anthropologues<sup>42</sup> et chercheurs d'autres domaines<sup>43</sup>. Dans la plupart des cas, il est question essentiellement des représentations de l'Antiquité classique. Toutefois, des ouvrages importants ont été consacrés à d'autres problèmes, comme l'invention de la civilisation « minoenne » – considérée comme la « première civilisation européenne »<sup>44</sup>. Les polémiques autour de la Macédoine ancienne ont naturellement animé l'intérêt de certains chercheurs qui essaient de prendre une méta-position critique par rapport à un différend si politisé<sup>45</sup>.

En ce qui concerne les constructions idéologiques de l'Antiquité thrace et, en particulier, les théories de la religion des Thraces anciens, elles ont été discutées surtout par Dan Dana dont les ouvrages sont cités tout au long de ce texte. Il convient de souligner également les

---

<sup>41</sup> Yannis Hamilakis, *The Nation and its Ruins: Antiquity, Archaeology, and National Imagination in Greece*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

<sup>42</sup> Eleana Yalouri, *The Acropolis: Global Fame, Local Claim*, Oxford, Berg, 2001.

<sup>43</sup> Dimitris Damaskos, Dimitris Plantzos (dir.), *A Singular Antiquity. Archaeology and Hellenic Identity in Twentieth-Century Greece* (Mouseio Benaki 3rd Supplement), Athens, Benaki, 2008.

<sup>44</sup> Alexandre Farnoux, *Cnossos : l'archéologie d'un rêve*, Paris, Gallimard, 1993 ; Yannis Hamilakis, Nicoletta Momigliano (dir.), *Archaeology and European Modernity: Producing and Consuming the 'Minoans'*, Padova, Bottega d'Erasmus & Aldo Ausilio Editore, 2006.

<sup>45</sup> Kostas Kotsakis, « The Past is Ours. Images of Greek Macedonia », in Meskell (dir.), *Archaeology under Fire*, p. 44–67. Voir la thèse d'Anastas Vangeli, *Antiquity Musing: Reflections on the Greco-Macedonian Symbolic Contest over the Narratives of the Ancient Past*, Budapest, Central European University, 2009, accessible sur [http://www.etd.ceu.hu/2009/vangeli\\_anastas.pdf](http://www.etd.ceu.hu/2009/vangeli_anastas.pdf) (dernier accès : 31/10/2015). Elle a été publiée à Skopje : *Antička segašnost. Osvrt kon grčko-makedonskiot spor za Aleksandrovoto nasledstvo*, Skopje, Templum, 2011. Voir également le Supplément à la fin de l'ouvrage présent.

contributions de Zoe Petre<sup>46</sup> et de Galia Valtchinova<sup>47</sup>. Les usages de l'archéologie thrace sont examinés dans une perspective comparée par Alexandre Baralis<sup>48</sup>. Enfin, les représentations populaires de la culture thrace ont fait l'objet de certaines études<sup>49</sup>.

---

<sup>46</sup> Petre, *Practica nemuririi*.

<sup>47</sup> Galia Valtchinova, « Vanga, la « Pythie bulgare » : Idées et usages de l'Antiquité en Bulgarie socialiste », *Dialogues d'histoire ancienne*, 31, 2005, p. 93-127 ; Idem, « Le passé, la nation, la religion : la politique du patrimoine en Bulgarie socialiste », *Études balkaniques*, 12, 2005, p. 194-205.

<sup>48</sup> Alexandre Baralis, « La protohistoire de la Thrace. Enjeux identitaires et territoriaux », in Sophie de Beaune (dir.), *Écrire le passé : la fabrique de la préhistoire et de l'histoire à travers les siècles*, Paris, CNRS, 2010, p. 99-109.

<sup>49</sup> Voir, pour le cas bulgare, Ilija Iliev, « The Proper Use of Ancestors », *Ethnologia Balkanica*, 2, 1998, p. 7-18, et Tchavdar Marinov, « Dobre došli v rođinata na Orfej : trakijskoto nasledstvo međdu konstruirane i komersializirane », *Kritika i humanizām*, 39, 2012, p. 11-29.

## CHAPITRE I

# « LES PLUS BRAVES ET LES PLUS JUSTES D'ENTRE LES THRACES » : L'INVENTION DE L'ORIGINE ET DE LA SPIRITUALITÉ GÉTO-DACES EN ROUMANIE



*Statue rupestre du roi dace Décébale,  
construite entre 1994 et 2004 près d'Orșova (Roumanie)  
(source : [http://ro.wikipedia.org/wiki/Fișier:Decebalus\\_Rex\\_2.jpg](http://ro.wikipedia.org/wiki/Fișier:Decebalus_Rex_2.jpg),  
dernier accès : 31/10/2015)*



## **Thraces/Gètes/Daces : présentation des enjeux idéologiques en Roumanie**

De toutes les idéologies nationales d'Europe du Sud-Est, le nationalisme roumain est celle qui a traditionnellement le plus investi dans la promotion symbolique d'un héritage culturel et d'une ascendance « ethnique » thraces. Qu'ils soient historiens, archéologues ou linguistes, les chercheurs roumains ont été les plus actifs dans l'étude du peuple paléo-balkanique – à tout le moins jusque dans les années 1960-1970, lorsque leur abondante production s'est retrouvée concurrencée par celle d'un de leurs voisins du sud, la Bulgarie. Néanmoins, parce qu'il a été davantage décliné par les artistes (écrivains, poètes, dramaturges, réalisateurs de cinéma) et les acteurs politiques de Roumanie que de Bulgarie, le thème de l'Antiquité thrace y apparaît plus central dans les définitions de l'identité nationale.

À cette configuration, deux raisons : d'un côté, les études thraces ont participé de la recherche de « spécificité nationale » (*specificul național*) qui s'est imposée dans le paysage intellectuel roumain dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout pendant les années 1930. Cette quête était appelée à remodeler l'autoreprésentation de la nation roumaine comme culture « des marges de l'Europe », située aux « portes de l'Orient ». Elle devait conférer un contenu plus positif à la notion de « balkanique » utilisée pour stigmatiser le pays<sup>50</sup>.

De l'autre, ces études se voyaient assigner une mission politique concrète : elles devaient prouver le caractère

---

<sup>50</sup> Sur la perception des Balkans et de l'« Orient » en Roumanie, voir Sorin Antohi, « Romania and the Balkans. From Geocultural Bovarism to Ethnic Ontology » : <http://www.iwm.at/read-listen-watch/transit-online/romania-and-the-balkans/> (dernier accès : 31/10/2015).

« autochtone » et la continuité historique de l'ethno-nation roumaine sur les territoires de l'État roumain moderne. Cette ambition concernait en particulier la Transylvanie : une région vivement disputée, à majorité ethnique roumaine, intégrée depuis 1867 à la Grande Hongrie. Après son incorporation dans l'État roumain en 1918, la Transylvanie n'a cessé de faire l'objet de revendications par les pouvoirs budapestois. Dès 1871, l'historien austro-allemand Eduard Robert Roesler avait publié une étude, venant systématiser la thèse que les ancêtres des Roumains étaient arrivés sur les terres de la Roumanie actuelle au Moyen Âge, depuis des territoires situés au sud du Danube<sup>51</sup>. Cette théorie lui a conféré le statut symbolique d'ennemi éternel dans l'historiographie roumaine : la thèse de l'origine (sud)-balkanique des Roumains implique notamment l'attribution aux Hongrois d'une antériorité de peuplement en Transylvanie, les érigeant en maîtres légitimes de la région.

En réponse à « l'attaque roeslerienne », les intellectuels roumains ont systématiquement essayé de démontrer que leur nation descendait d'une population romaine, puis d'une population autochtone romanisée, essentiellement originaire du nord du Danube. Outre le Banat et l'Olténie, ce processus de romanisation aurait eu pour centre la Transylvanie, transformée en province romaine de Dacie après la conquête par l'Empereur Trajan (106-271 apr. J.-C.). L'historiographie roumaine évoque à cet égard une « synthèse daco-romaine » où les proportions des Thraces/Daces autochtones et des colons romains varient selon l'époque et, parfois, selon l'idéologie personnelle des auteurs.

Une clarification terminologique s'impose ici. En Roumanie, dans les publications universitaires comme les

---

<sup>51</sup> Eduard Robert Roesler, *Romänische Studien. Untersuchungen zur älteren Geschichte Romäniens*, Leipzig, 1871.

discours publics et politiques, la population autochtone est désignée par les termes de « Gètes » et « Daces » (plutôt que « Thraces ») que les auteurs antiques avaient employés pour décrire diverses populations ayant vécu sur ce qui représente grossièrement le territoire de la Roumanie actuelle. Mais celles-ci ont également été identifiées comme s'inscrivant dans une famille thrace plus vaste, une thèse aujourd'hui communément acceptée dans l'historiographie roumaine. Si l'on en croit Hérodote, les Gètes auraient été « les plus braves et les plus justes d'entre les Thraces »<sup>52</sup>. Afin de souligner l'unité de ces peuples, les historiens roumains utilisent surtout les notions – plus récentes – de « Géo-Daces » ou de « Daco-Gètes » (*geto-daci, daco-geți*).

Ces notions pourraient relever d'une construction strictement moderne<sup>53</sup>, même si certains auteurs anciens, à l'image de Strabon et de Pline l'Ancien, ont identifié ces populations comme une seule dans leurs écrits. L'assimilation des Gètes aux Daces n'en reste pas moins problématique au regard du contexte chronologique et géographique de l'Antiquité : si les Gètes étaient déjà décrits chez Hérodote au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la première référence aux Daces remonte au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (Jules César, *La Guerre des Gaules* 6, 25). Tandis que les Gètes étaient réputés avoir habité une région correspondant plus ou moins au Nord-Est de la Bulgarie actuelle et à la Dobroudja roumaine (*Dobrogea*), les auteurs anciens

---

<sup>52</sup> Trad. Larcher (*Histoires* 4, 93 : *Thrēikōn eontes andrēiotatoi kai dikaiotatoi*). Les épithètes utilisées par Hérodote – « les plus braves » (*andrēiotatoi*) et « les plus justes » – semblent constituer un *locus* commun dans la littérature antique pour désigner des « peuples barbares » géographiquement distants. Ils ont par exemple servi à qualifier les Scythes : voir Petre, *Practica nemuririi*, p. 88.

<sup>53</sup> Curieusement, les termes Géo-Daces/Daco-Gètes sont apparus dans l'historiographie polonaise au XIX<sup>e</sup> siècle : Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 216-219.

situaient les Daces en Transylvanie. Aussi artificiel fût-il, l'ethnonyme Géo-Daces/Daco-Gètes a été investi d'une « mission » nationale – celle de délimiter un espace géographique « roumain » incarnant l'unité nationale depuis les rives de la mer Noire jusqu'à la plaine hongroise<sup>54</sup>.

L'intérêt lettré et public pour les Géo-Daces – et, plus largement, pour les Thraces – a connu son apogée dans les années 1930, même si un regain d'intérêt a été observé pendant les années 1970-1980 et après 1989. Ces trois périodes diffèrent toutefois à bien des égards : dans les années 1930, la scène politique roumaine fut le théâtre d'un glissement politique vers un autoritarisme de droite, une dictature royale et une diffusion massive dans la société et, plus particulièrement, les élites intellectuelles, de l'idéologie fasciste de la « Légion de l'Archange Michel » (la « Garde de fer »)<sup>55</sup>. Les années 1970-1980, période de règne communiste, ont été marquées par le culte de la personnalité de Nicolae Ceaușescu et la prévalence d'une idéologie d'État isolationniste et autarcique. Toutefois, d'un point de vue idéologique, ces moments autoritaires partagent plusieurs traits communs dont la prégnance du nationalisme et, plus précisément,

---

<sup>54</sup> Ainsi que le souligne Petre (*Practica nemuririi*, p. 276-288). Ces termes ont été depuis lors remis en question, sans être pour autant abandonnés par les archéologues roumains. Selon Alexandru Vulpe, directeur de l'Institut d'archéologie *Vasile Pârvan* auprès de l'Académie roumaine, il faut y voir un usage conventionnel inoffensif, qu'il serait inutile de chercher à changer. Voir Niculescu, « Nationalism and the Representation of Society in Romanian Archaeology », p. 209-234.

<sup>55</sup> La trajectoire des intellectuels liés à la Garde de fer a été restituée dans Leon Volovici, *Nationalist Ideology and Antisemitism: The Case of Romanian Intellectuals in the 1930s*, Oxford, Pergamon Press, 1991. Voir aussi Zigu Ornea, *The Romanian Extreme Right: the 1930s*, Boulder, East European Monographs, 1999.

d'une version autochtonisante de la quête de « spécificité nationale »<sup>56</sup>.

Le climat intellectuel de la « transition » post-communiste a été largement façonné par ce double héritage : de fait, le communisme national de Ceaușescu avait réactivé et mobilisé des interprétations nationalistes des années 1930, y compris celles relatives à la « spiritualité sublime » et au « génie politique » des Gétodaces. Après 1989, ces interprétations ont été réhabilitées de manière plus explicite et elles étaient érigées en références intellectuelles contre l'héritage « anti-roumain » du communisme. En outre, la disparition du contrôle strict que l'État avait jusqu'alors exercé sur le marché éditorial, la délégitimation partielle des travaux universitaires antérieurs ont favorisé le développement d'une foisonnante littérature charlatanesque célébrant, avec une imagination souvent débordante, la « grandeur » des Thraces et parodiquement connue sous le nom de « daco/thracomanie » (*dacomanie*, *tracomanie*)<sup>57</sup>. Comme nous le verrons, cette littérature s'inscrit pourtant dans le sillage de publications du début du XX<sup>e</sup> siècle et de l'ère Ceaușescu.

---

<sup>56</sup> Sur le « communisme national » roumain, voir Katherine Verdery, *National Ideology under Socialism. Identity and Cultural Politics in Ceaușescu's Romania*, Berkeley, Los Angeles & Oxford, University of California Press, 1991 ; Vladimir Tismăneanu, *Stalinism for All Seasons. A Political History of Romanian Communism*, Berkeley, Los Angeles & London, University of California Press, 2003.

<sup>57</sup> Sur ce courant, Vasile Lica, « De la thracologie la thracomanie. Glose marginale », in Corneliu Gaiu, Cristian Găzdac (dir.), *Fontes Historiae. Studia in honorem Demetrii Protase*, Bistrița & Cluj-Napoca, Accent, 2006, p. 1011-1027.

## **Entre Romains et Daces : l'évolution des constructions de l'origine roumaine au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> s.**

Pour autant, ni la « thracomanie », ni l'intérêt lettré pour les Géo-Daces ne plongent leur racine dans un passé lointain. Les premiers idéologues modernes de la nation roumaine souscrivaient à une vision purement *latine* de leur peuple. Ce choix semblait « naturel » : à la différence des autres langues d'Europe de l'Est, le roumain était une langue dont les origines latines avaient été découvertes aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles par des intellectuels moldaves, comme le chroniqueur Miron Costin et le prince et homme de lettres, Dimitrie Cantemir. Les auteurs de l'École dite transylvaine de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècles (Petru Maior, Samuil Micu, Gheorghe Șincai, Ion Budai-Deleanu) partageaient cette lecture, reprenant à leur compte la référence à des origines romaines alors jugées unanimement nobles et prestigieuses en Europe. Ils croyaient fermement, et essayaient avec la même ardeur de démontrer, que les anciens Daces avaient été intégralement exterminés par les Romains<sup>58</sup> et qu'il ne restait pas une « goutte de sang » dace dans les veines roumaines. Les Daces étaient traités en étrangers : Dimitrie Cantemir les tenaient pour des Scythes aux dieux semblables à ceux des Slaves.

En revanche, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le terme « Dacie » était souvent appliqué à l'espace roumain moderne par des intellectuels *grecs* résidant en Valachie et en Moldavie (Dimitrie Philippide, Dionisie Fotino) et des auteurs influencés par la culture grecque. Les uns comme les autres acceptaient le principe d'un mélange entre

---

<sup>58</sup> Voir Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 86.

Daces et Romains<sup>59</sup>. À compter du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'interprétation « latiniste » de l'ethnogenèse roumaine a revêtu des couleurs plus nuancées. Dès 1858, le poète Cezar Bolliac écrivait ainsi un court texte, *Sur les Daces (Despre daci)*, où il exprimait son admiration pour le peuple antique d'avant la conquête romaine, cette grande et puissante nation dont la religion sublime aurait reposé sur une croyance dans l'immortalité. Cette croyance aurait facilité l'adoption précoce du christianisme. Archéologue amateur, Bolliac s'était également mis en quête de traces matérielles de l'existence des Daces, voire d'un alphabet dace<sup>60</sup>.

C'est toutefois essentiellement après la publication de *Les Daces ont-ils péri ?* en 1860, une œuvre due à l'historien, linguiste, folkloriste et publiciste renommé Bogdan Petriceicu Hasdeu, que les perceptions savantes et populaires des origines roumaines ont subi une inflexion<sup>61</sup>. Hasdeu écartait la thèse de l'École transylvaine selon laquelle les Daces auraient été exterminés par Trajan : l'empereur romain les aurait seulement conquis. Les Roumains étaient à ses yeux les descendants des Daces et des Romains. Il reconnaissait également, parmi les ancêtres des Roumains, l'existence d'un élément slave, mais il tendait à le minimiser. Né en Bessarabie du Nord, alors dans l'Empire russe, Hasdeu avait étudié à l'Université de Kharkov/Kharkiv, une trajectoire ayant influencé son approche : sa croyance en l'existence d'une

---

<sup>59</sup> De fait, ce fut aussi Dimitrie Daniil Philippide (Daniil Philippidis) qui lança le nom contemporain du pays (*România*). Voir Vasilis Gounaris, *Ta Valkania ton Ellinon. Apo to Diafotismo eos ton A' Pankosmio Polemo*, Thessalonique, Epikentro, 2007, p. 69-70.

<sup>60</sup> Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 91-92. Voir aussi Verdery, *National Ideology under Socialism*, p. 36-40 (« Romanticism, Dacianism, and the 'National Essence' »).

<sup>61</sup> Bogdan Petriceicu Hasdeu, « Perit-au Dacii? », *Foița de istorie și literatură*, 1, 1860.

affinité slavo-dace portait le marque du savant russe, Aleksandr Čertkov<sup>62</sup>.

Le manifeste de Hasdeu n'a pas immédiatement influencé le champ académique, la thèse de l'identité latine conservant un prestige indiscuté, elle qui reliait la Roumanie à l'Ouest, à la « civilisation européenne » et, plus précisément, à la « grande sœur latine » (*marea soră latină*), la France. Celle-ci incarnait le modèle universel de la « civilisation » et d'un État-nation centralisé et homogénéisateur. Alors que l'historiographie hésitait à reconsidérer le statut unique accordé aux Romains antiques dans le lignage des Roumains, la référence aux Daces s'est diffusée à travers la poésie romantique, en particulier l'œuvre de Mihai Eminescu, aujourd'hui considéré comme le plus grand poète national. On lui doit notamment le drame *Décébale* dédié au fameux roi dace, adversaire de Trajan.

Le climat intellectuel en Roumanie était pourtant en train de changer. En 1863 avait été fondée une société littéraire, *Junimea*, qui rejetait ce qu'elle voyait comme une imitation bornée de la civilisation occidentale – en particulier de la « sœur latine » française – ayant réduit la culture roumaine à des « formes dépourvues de substance ». Titu Maiorescu, une figure éminente de la nouvelle idéologie du *junimisme*, en dressait une lecture critique dans un texte programmatique en 1868<sup>63</sup>. L'on ne saurait s'étonner qu'il ait de même ridiculisé l'insistance de l'École transylvaine sur l'origine purement latine des

---

<sup>62</sup> Voir, par exemple, Aleksandr Čertkov, *Očerk drevnejšej istorii Proto-Sloven, II : Thraki, živšie sobstvenno vo Thrakii (Omirovoj), ili Thrakii i Makedonii (Strabonovyh)*, Moscou, Universitetskaja tipografija, 1851.

<sup>63</sup> Titu Maiorescu, « În contra direcției de astăzi în cultura română », *Convorbiri literare*, 19, 1868, p. 305-306. Sur le *junimisme* et la théorie des « formes sans substance », voir Keith Hitchins, *Rumania: 1866–1947*, Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 56-67.

Roumains. Le cercle des intellectuels proches de Maiorescu voyait dans le développement « organique » de la culture le seul moyen de produire la « substance » désirée, affranchie des emprunts et imitations de « formes » étrangères. La référence à une fondation dace de la nation et de la culture roumaines s'est ainsi affirmée, en rupture avec un héritage latin associé à la France et à l'Occident. Sur le moyen terme, ce programme représente également le début d'une entreprise de construction d'une « spécificité nationale » : un concept ayant accueilli, au-delà du *junimisme*, une pluralité de définitions.

En 1880 paraissait la première monographie universitaire consacrée aux anciens Daces : *La Dacie avant les Romains* de Grigore Tocilescu. Il y rejetait les théories revendiquant une appartenance ethnique des Gètes et des Daces au monde germanique, celte ou slave et affirmait leur caractère thrace<sup>64</sup>. Tocilescu n'identifiait pas les Gètes aux Daces, ces derniers étant jugés moralement plus « purs », eux qui – à la différence des Gètes – auraient été monogames et sobres<sup>65</sup>. Mais la littérature roumaine ultérieure a continué à traiter les Gètes et les Daces comme s'ils appartenaient au même peuple. En outre, pour Tocilescu, rares étaient les Daces ayant survécu aux guerres avec les Romains : dans son œuvre, les Roumains redevenaient (presque) purement latins, peuple descendant des colons romains et non de la romanisation d'une population autochtone<sup>66</sup>.

En dehors du problème « ethnique », l'une des questions-clé traitées par Tocilescu (et ses prédécesseurs Bolliac et Hasdeu) concernait la culture ou, plus précisément, la *religion* de cette population. Depuis Hérodote, les Gètes s'étaient rendus fameux par leur

---

<sup>64</sup> Grigore Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, Bucarest, 1880.

<sup>65</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 301.

<sup>66</sup> Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 93.

supposée « foi dans l'immortalité », particulièrement associée à la figure de Zalmoxis et déclinée sous des formes variées par une kyrielle d'écrivains et de savants grecs, romains, byzantins, d'Europe occidentale médiévale, de la Renaissance, du début de l'ère moderne et de la période contemporaine. Très probablement, la tradition « zalmoxologique » a été construite à partir du seul récit d'Hérodote<sup>67</sup> : en dehors des versions littéraires

---

<sup>67</sup> Il s'agit du récit suivant (*Histoires* 4, 94-96) : « *Les Gètes se croient immortels (Athanatizousi), et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis, que quelques-uns d'entre eux croient le même que Gébélézis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation, et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zalmoxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait la députation. Trois d'entre eux sont chargés de tenir chacun une javeline la pointe en haut, tandis que d'autres prennent, par les pieds et par les mains, celui qu'on envoie à Zalmoxis. Ils le mettent en branle, et le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice ; s'il n'en meurt pas, ils l'accusent d'être un méchant. Quand ils ont cessé de l'accuser, ils en députent un autre, et lui donnent aussi leurs ordres, tandis qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent aussi des flèches contre le ciel, quand il tonne et qu'il éclaire, pour menacer le dieu qui lance la foudre, persuadés qu'il n'y a point d'autre dieu que celui qu'ils adorent. J'ai néanmoins ouï dire aux Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont que ce Zalmoxis était un homme, et qu'il avait été à Samos esclave de Pythagore, fils de Mnésarque ; qu'ayant été mis en liberté, il avait amassé de grandes richesses, avec lesquelles il était retourné dans son pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuse et grossière des Thraces, comme il avait été instruit des usages des Ioniens, et qu'il avait contracté avec les Grecs, et particulièrement avec Pythagore, un des plus célèbres philosophes de la Grèce, l'habitude de penser plus profondément que ses compatriotes, il fit bâtir une salle où il régalaient les premiers de la nation. Au milieu du repas, il leur apprenait que ni lui, ni ses conviés, ni leurs descendants à perpétuité, ne mourraient point, mais qu'ils iraient dans un lieu où ils jouiraient éternellement de toutes sortes de biens. Pendant qu'il traitait ainsi ses compatriotes, et qu'il les entretenait de pareils discours, il se faisait faire un logement sous terre. Ce logement achevé, il se déroba aux yeux des Thraces,*

grecques et latines, il n'existe en effet aucune donnée prouvant la présence d'un culte de Zalmoxis et d'une tradition locale gète qui aurait vu en lui un réformateur éclairé ou un philosophe<sup>68</sup>. Pourtant, considéré tour à tour comme un dieu, un héros, un sage exceptionnel (mais aussi un imposteur et un charlatan !), Zalmoxis en est venu à incarner l'emblème de la spiritualité nationale dans la Roumanie moderne. Pour sa part, Tocilescu a vu en Zalmoxis une divinité gète, reliée au culte de Sabazios, en qui il voyait une version thrace de Dionysos.

Peu après, dans le premier volume offrant une vaste synthèse de l'histoire des Roumains, Alexandru Dimitrie Xenopol offrait sa propre vision de la religion gète et thrace<sup>69</sup>. À ses yeux, la principale doctrine religieuse gète concernait l'immortalité de l'âme, une croyance qu'il tenait pour « aryenne ». Initialement polythéiste, cette religion aurait été réformée par Zalmoxis à travers l'introduction d'un dualisme de type iranien : l'historien

---

*descendit dans ce souterrain, et y demeura environ trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort. Enfin, la quatrième année, il reparut, et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avait tenus. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on raconte de Zalmoxis et de son logement souterrain, mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. Au reste, que Zalmoxis ait été un homme, ou que ce soit quelque dieu du pays des Gètes, c'en est assez sur ce qui le concerne. » (trad. Larcher).*

<sup>68</sup> Telle est la thèse défendue dans l'œuvre monumentale de Dan Dana (*Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*) qui a analysé un vaste corpus de versions et d'interprétations de cette histoire, depuis Hérodote jusqu'à nos jours. Voir aussi Petre, *Practica nemuririi*, p. 170. Malgré l'importance exceptionnelle de la figure de Zalmoxis dans les écrits universitaires et l'imaginaire roumains, le présent texte ne développera pas ce « dossier », la monographie de Dana étant exhaustive. Le corpus de textes sur Zalmoxis a été également publié par Dan Dana : *Fontes ad Zalmoxin pertinentes / Izvoare privitoare la Zalmoxis*, Iași, Editura Universității, 2011.

<sup>69</sup> Alexandru Dimitrie Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, vol. 1, Iași, 1888.

établissait une connexion entre la « réforme » de Zalmoxis et celle de Zarathoustra que Friedrich Nietzsche venait de rendre populaire avec son œuvre, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885). Xenopol, tout comme les autres historiens de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles (Dimitrie Onciul, Nicolae Iorga), tout en adoptant la thèse du mélange daco-roumain, a continué à privilégier l'élément romain. Au cours de cette période, les Roumains sont restés principalement imaginés sous les traits de descendants des colons romains.

### **Les Géo-Daces dans les articulations de la « spécificité nationale » pendant l'entre-deux-guerres**

Après la Première Guerre mondiale et dans la « Grande Roumanie » de l'entre-deux-guerres, le traitement des ancêtres des Roumains a continué à évoluer. Dans un contexte politique moins progressiste, plutôt conservateur, et, en de nombreuses instances, anti-moderne, la question de la « spécificité nationale » est devenue le sujet phare des débats intellectuels. Cette spécificité était recherchée dans le contexte idéalisé d'une vie rurale roumaine a-historique. L'idéologie en question a reçu une première déclinaison dans le *sămănătorisme*, un courant intellectuel promu par Nicolae Iorga et né dans la première décennie du siècle. Dans les années 1920, sa connotation « romantique » avait disparu, remplacée par une version plus spiritualiste, nationaliste, autochtonisante, orthodoxiste et penchant vers un antisémitisme violent. Cette version a trouvé son expression intellectuelle dans la revue *Gândirea*, que publiait le philosophe et théologien

Nichifor Crainic, ainsi que dans les écrits du cercle d'auteurs qui lui était lié<sup>70</sup>.

C'est dans cette même revue qu'en 1921 le philosophe Lucian Blaga a exposé en un texte bref sa théorie du « fond non latin » du peuple roumain<sup>71</sup>. Blaga s'y opposait à la tradition latiniste dominante en insistant sur la vitalité exubérante des origines thraces et slaves (*un bogat fond slavo-trac, exuberant și vital*), retrouvée dans la mentalité folklorique roumaine. De son point de vue, les éléments inconscients de ce fond contredisaient l'harmonie silencieuse et la rationalité équilibrée typiquement romaines. Il attribuait la présence de ces éléments au caractère ethniquement mêlé des ancêtres des Roumains. Cette vision de la vitalité thrace et d'un univers hautement spirituel se reflétait au même moment dans son « drame païen », *Zamolxe* (version roumanisée du nom Zalmoxis).

Dans une autre œuvre célèbre<sup>72</sup>, Blaga a conceptualisé l'existence d'un espace dit « mioritique » qui aurait servi de matrice « stylistique » inconsciente à la mentalité et à la culture roumaines. Le philosophe s'est inspiré d'une théorie de l'ethnologue allemand Leo Frobenius qui affirmait l'existence d'un lien privilégié entre paysage et « style culturel ». Blaga a retenu comme emblématique du paysage roumain la succession des vallées et coteaux dont la ligne ondoie à l'horizon. Le terme « mioritique » utilisé pour qualifier ce « paysage ondoyant » fait ici référence à la ballade folklorique *Miorița*, déjà centrale dans les interprétations du « caractère national » roumain<sup>73</sup>. Elle

---

<sup>70</sup> Hitchens, *Rumania: 1866–1947*, p. 67-71 et p. 298-319.

<sup>71</sup> Lucian Blaga, « Revolta fondului nostru nelatin », *Gândirea*, 1, 1921, p. 181-182.

<sup>72</sup> Lucian Blaga, *Spațiul mioritic*, Bucarest, Cartea românească, 1936.

<sup>73</sup> Connue sous plusieurs versions dans les diverses régions de Roumanie, la ballade relate l'histoire d'un berger moldave acceptant avec sérénité l'approche de la mort. Une brebis enchantée lui apprend que deux autres bergers sont en train de préparer son assassinat, mais

était destinée à le demeurer dans les interprétations ultérieures de la « foi dans l'immortalité » chez les Gétodaces, de leur « joie de la mort » et de ses « survivances » supposées au sein de la culture populaire roumaine.

En 1926 paraissait l'ouvrage sur l'Antiquité gète et dace sans doute le plus influent en Roumanie : *Getica* de Vasile Pârvan. Opus monumental écrit par le père de l'école archéologique roumaine, *Getica* s'imposa immédiatement comme une œuvre de référence et une source d'inspiration, aussi bien universitaire que littéraire. Le livre a également ancré plusieurs dogmes relatifs au « fond » autochtone roumain. En premier lieu, Pârvan a introduit une distinction fondamentale entre les Daces et Gètes, d'un côté, et les « Thraces du sud », de l'autre. La difficulté réside dans le fait qu'une large partie de la littérature grecque ancienne – celle de la période classique en particulier – présentait les Thraces comme un peuple paresseux, buveur et vicieux, au comportement sexuel exotique et débridé. Les auteurs contemporains ont, eux, mis l'accent sur le caractère « orgiaque » des cultes thraces et l'origine thrace supposée des pratiques cultuelles dionysiaques. De toute évidence, cette image contredit la description des Gètes comme un peuple de croyants hautement spirituels, convaincus de l'existence d'une possible immortalité : description en train d'être canonisée en Roumanie.

La solution suggérée par Pârvan était simple : il a fait des Gètes et des Daces un peuple paysan sobre, monogame, silencieux, mentalement équilibré,

---

il se contente de répondre que la seule chose qu'il désire est d'être enterré près de l'étable. Il demande également à la brebis de raconter aux autres moutons qu'il est en fait marié à une princesse, la « fiancée du monde » (*a lumii mireasă*), et que le mariage sera marqué par la chute d'une étoile, en présence des éléments de la nature (le soleil, la lune, les montagnes, les arbres, les oiseaux). *Miorița* a été initialement publié au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par l'écrivain Vasile Alecsandri.

profondément moral et pieux<sup>74</sup>. Ce peuple aurait cru dans l'immortalité et la continuation de la vie après la mort en une sorte de Walhalla<sup>75</sup>. Pârvan voyait la religion géto-dace comme ascétique et « aniconique » : un trait appelé à constituer ultérieurement un incontournable lieu commun des écrits roumains. De fait, Pârvan a traité les Gêto-Daces presque comme un peuple monothéiste ou, plus exactement, « hénothéiste »<sup>76</sup>. Il affirmait le caractère « uranien » de la religion gète avec, à son sommet, une divinité suprême – le dieu du ciel (le « ciel serein », comme il l'appelle parfois). À certains moments, il a néanmoins tendu à voir en cette divinité un dieu unique (*un singur zeu*) des Gêto-Daces<sup>77</sup>. Son culte « aniconique » aurait été pratiqué d'une manière adaptée à un culte de type « uranien », soit en plein air – sur les hauteurs des montagnes<sup>78</sup>.

Dans le même temps, Pârvan a attribué aux Thraces du sud toutes les caractéristiques décadentes dont étaient émaillées les sources anciennes : à la différence des Gêto-Daces, ceux-là auraient été des polythéistes « chthoniques » et extatiques, influencés par des modèles religieux méditerranéens. Pârvan croyait que les Thraces avaient été « dénationalisés » et « déracinés » par ces influences étrangères : leur culture, « chthonisée », serait

---

<sup>74</sup> Vasile Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, Cultura națională, 1926, p. 131-132, p. 147, etc.

<sup>75</sup> Pârvan, *Getica*, p. 160.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 156-157. Pârvan a utilisé un concept emprunté au linguiste et historien des religions allemand, Friedrich Max Müller, et offre une description confuse : en certaines instances, il évoque aussi l'existence d'une Grande Déesse dans la religion géto-dace.

<sup>77</sup> Pârvan, *Getica*, p. 660. Il convient de noter que la thèse relative à l'existence d'un « dieu singulier » chez les Thraces a été avancée par l'archéologue français Georges Seure : voir Idem, « Les images thraces de Zeus Kéraunos », *Revue des études grecques*, 26, 1913, p. 224-261.

<sup>78</sup> Pârvan, *Getica*, p. 151-153, p. 659-660.

devenue « orgiaque » par son contact avec la mentalité méditerranéenne<sup>79</sup>.

Ici, il a développé un discours ouvertement racial : les Gètes « *sont restés un peuple indo-européen à mentalité nordique (mentalitate nordică), alors que les Thraces se sont mélangés, comme les Grecs et les peuples italiques, avec la race méditerranéenne et ont instauré une culture mêlée au sein de laquelle existent de nombreux éléments [...] méridionaux, non pas nordiques* »<sup>80</sup>. Les ancêtres des Roumains auraient été plus proches des populations indo-européennes nordiques non seulement en termes culturels, mais aussi de phénotype biologique, eux qui auraient été blonds. Sa théorie s'inscrivait ainsi pleinement dans un cadre conceptuel « aryen », moderne à cette époque : les Géto-Daces étaient vus comme un peuple héroïque, à la blondeur céleste, pratiquant une foi hautement spirituelle en l'immortalité sur la cime des montagnes<sup>81</sup>. Dans le même temps, en insistant sur leur caractère « paysan », sa théorie participait pleinement du climat intellectuel roumain traditionaliste et anti-moderne de l'entre-deux-guerres avec sa fascination pour l'archétype supposé intemporel du village roumain<sup>82</sup>.

---

<sup>79</sup> Pârvan, *Getica*, p. 160-161. L'existence d'une différence entre les Géto-Daces et les Thraces du sud a été ultérieurement affirmée dans le *Dictionnaire des religions* (Paris, Plon, 1990) de Mircea Eliade et de Ioan Petru Culianu, dans lequel un chapitre entier est consacré à la religion thrace.

<sup>80</sup> Pârvan, *Getica*, p. 657.

<sup>81</sup> Dès 1894, l'archéologue Teohari Antonescu a découvert, en Dacie, la mère-patrie des « Aryens » : Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 96-97.

<sup>82</sup> Comme le souligne Lucian Boia, « pour Pârvan, la Dacie et la Roumanie constituent une totalité, une civilisation « transhistorique » dont les caractéristiques religieuses, culturelles et morales sont celles d'une synthèse paysanne autochtone idéalisée » (Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 66).

Que les ancêtres des Roumains aient été paysans n'entamait en rien leur grandeur. À en croire Pârvan, les Daces, peuple puissant et prolifique à civilisation unique, auraient été la seule nation thrace à créer un État : un point de vue contredisant l'accent ultérieurement placé par les auteurs bulgares sur la puissance politique du Royaume des Odryses. Aux yeux de Pârvan, au moment de la conquête romaine, la Dacie aurait été un grand royaume et, fait non moins important, un royaume d'ores et déjà influencé par la civilisation latine. D'un côté, Pârvan imaginait les Daces comme une « nation consciente d'elle-même », hautement civilisée, distincte de la mentalité de tribus barbares dispersées ; de l'autre, cette « nation » venait compléter, sans contradiction apparente, les autres ancêtres attribués aux Roumains, à savoir les Romains tout aussi idéalisés par Pârvan.

Les motivations politiques sous-tendant les écrits de Pârvan transparaisent avec une force singulière dans sa promotion de la Dobroudja (la « terre gète ») comme creuset de la « formation » ethnique roumaine. Cette démarche n'avait pas seulement vocation à affirmer le droit de « propriété » légitime de la Roumanie sur une région également revendiquée par la Bulgarie voisine. La Dobroudja (Scythie mineure), conquise par les Romains considérablement plus tôt que la Dacie de Trajan, conserve un héritage beaucoup plus riche de monuments et traces du pouvoir romain qu'une bonne partie de la Roumanie moderne, jamais incluse dans l'Empire romain. Pârvan a dès lors essayé de prouver l'existence d'une relation spéciale entre les deux *foci* de la « synthèse dacoromaine » – à l'Est et à l'Ouest de la Grande Roumanie d'entre-deux-guerres. Entre ces deux espaces, il a imaginé d'actives et nombreuses connexions, des routes, des flux de soldats romains, de marchands, de paysans daces,

etc.<sup>83</sup>. C'est ainsi que le reste de la Dacie, demeuré hors administration romaine, a pu rejoindre la « synthèse dacoromaine » : sa romanisation serait intervenue sous l'effet des « interactions » entre la Transylvanie et la Dobroudja.

Après la publication de l'œuvre volumineuse de Pârvan, les Géo-Daces ont tendu à devenir les ancêtres par excellence des Roumains : leur morale sublime, leur caractère spirituel ont été pleinement acceptés, même si la distinction les opposant aux autres Thraces s'est atténuée sur la longue durée. L'élan autochtonisant et le mysticisme nationaliste des années 1930 ont largement réorienté l'intérêt des milieux intellectuels loin des références latines « occidentales » vers ces ancêtres à l'implantation territoriale « plus ancienne », spirituellement « plus authentiques » avec leur « foi zalmoxienne dans l'immortalité »<sup>84</sup>. La mythologie historique du mouvement légionnaire fasciste a à la fois exprimé et cultivé cette orientation.

Il est une autre raison à la promotion des Géo-Daces dans le discours légionnaire : leur supposée « anticipation » du christianisme, détectée à travers leur

---

<sup>83</sup> Voir Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 119.

<sup>84</sup> En 1941, dans les pages du journal légionnaire *Cuvântul*, l'historien Petre Panaitescu (recteur de l'Université de Bucarest à l'époque du gouvernement de la Garde de fer) s'exclama : « *Nous sommes Daces ! Dans notre être physique, dans l'être de nos âmes, nous nous ressentons comme les descendants des grands peuples anciens qui s'installèrent dans les montagnes des Carpates plusieurs siècles avant Trajan. Nous n'avons pas de commencement, nous fûmes toujours ici...* » Suivent des références à la « race dace », au « sang dace », etc. Voir Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 69. Les « ancêtres romains » n'ont toutefois jamais été abandonnés. Selon la vulgate cristallisée à cette époque, les Roumains auraient hérité des valeurs différentes de leurs ancêtres : des Daces, ils auraient retenu la haute spiritualité fondée sur la croyance en l'immortalité de l'âme et la dévalorisation de la mort ; des Romains, ils auraient reçu en héritage l'équilibre rationnel et le sens de l'ordre.

« foi dans l'immortalité ». Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, les auteurs roumains ont affirmé que les principales doctrines du christianisme existaient déjà dans la religion gète/dace<sup>85</sup>. Et il convient de souligner que le fascisme roumain dans sa version dominante – l'idéologie de la Garde de fer – était fondamentalement orthodoxe et très profondément imprégné de symbolisme mystique chrétien : ce n'est pas un hasard si la Garde de fer a été fondée en 1927 sous le nom de « Légion de l'Archange Michel ». La thèse de la spiritualité « proto-chrétienne » des Géo-Daces a ainsi donné une impulsion au développement de l'imagerie des légionnaires relative à Zalmoxis et aux Gètes ; dans le même temps, ces imageries ont contribué à rapprocher plus avant la spiritualité gète de l'orthodoxie roumaine. De sorte que, dans les écrits de l'époque, la religion des ancêtres non-latins des Roumains est présentée comme strictement monothéiste et ascétique. La doctrine mystique de l'immortalité a été utilisée pour expliquer le « fait » que les Géo-Daces ne redoutaient pas la mort et n'hésitaient jamais à se sacrifier pour leur « nation »<sup>86</sup>. La rhétorique héroïque s'est mariée avec des exagérations aberrantes d'une grandeur gète-dace, dotée de caractéristiques « impériales ».

La source d'inspiration de cet imaginaire est en l'occurrence antérieure aux années 1930 : elle remonte à l'écrit volumineux de l'ethnologue et historien Nicolae Densușianu, *La Dacie préhistorique*, publié en 1913, deux

---

<sup>85</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 413.

<sup>86</sup> L'idéologie légionnaire a même élaboré un « culte de la mort » et qualifié l'« amour de la mort » d'attitude datant de l'époque des Thraces anciens. Selon le fondateur de la Garde de fer, Corneliu Zelea Codreanu, « *le légionnaire aime la mort et il accepte le baptême de la mort (botezul morții) avec la sérénité des ancêtres thraces* ». Voir Corneliu Zelea Codreanu, *Doctrina mișcării legionare: prezentare concisă*, Bucarest, Lucman, 2003, p. 52.

ans après sa mort<sup>87</sup>. Densușianu est aujourd'hui considéré comme le fondateur d'un genre particulier, désigné par maints chercheurs roumains sous le nom de « thracomane » ou de « dacomanie ». Selon Densușianu, l'espace géographique couvert par la Roumanie moderne aurait constitué le berceau d'un puissant « Empire pélasge » préhistorique, fondé 6 000 ans avant Jésus-Christ, qui aurait conquis l'Europe, la Méditerranée, l'Afrique du Nord (Égypte comprise) et une large partie de l'Asie. La région carpato-danubienne aurait dès lors constitué la mère de toutes les civilisations, européennes ou non. Densușianu tenait également le latin et le dace pour formes d'une même langue : les Latins seraient arrivés en Italie depuis la Dacie. L'historien en voulait pour « preuve » la colonne de Trajan à Rome, dont la frise représente les victorieuses campagnes militaires de l'Empereur romain en Dacie : les Daces et les Romains y converseraient sans interprètes... Rejeté par des spécialistes tels que Xenopol et Pârvan comme une fantasmagorie dilettante et chauvine, le maximalisme de Densușianu est réapparu vers le début de la Seconde Guerre mondiale.

C'est au cours de cette période que des auteurs comme Ioan Brătescu-Voinești ont affirmé l'origine dace de toutes les langues latines : les Romains auraient été les descendants de Gêto-Daces, le latin une forme littéraire du dace, faisant de l'italien, du français et de l'espagnol des langues aux racines « roumaines »<sup>88</sup>. La Thrace/Dacie, empire réel et spirituel, aurait de la sorte constitué le berceau des valeurs européennes. L'interprétation latiniste des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles se retrouvait ainsi complètement inversée, sans que soit rejetée la filiation romaine : les

---

<sup>87</sup> Nicolae Densușianu, *Dacia preistorică*, Bucarest, Carol Göbl, 1913.

<sup>88</sup> Ioan Brătescu-Voinești, *Originea neamului românesc și a limbii noastre*, Bucarest, Cartea Românească, 1942.

Romains auraient été tout bonnement Daces eux aussi. Les références aux « empires » et aux « valeurs européennes » ne traduisaient pas seulement une mégalomanie historique ; elles correspondaient également à une période de « guerre sainte » contre la « Russie asiatique » au cours de laquelle la propagande officielle du régime du Maréchal Ion Antonescu décrivait la Roumanie comme le champion de l'identité européenne<sup>89</sup>.

### **Études thraces et discours identitaire sous le régime communiste (de 1945 à la fin des années 1960)**

Cette construction impérialiste de l'Antiquité géto-dace et daco-romaine s'est effondrée en 1944-1945, suite à l'arrivée au pouvoir du régime communiste. Originellement méprisé par la majorité des Roumains comme une occupation étrangère (« russe », mais aussi « juive »), ce nouveau régime s'est presque employé à confirmer cette impression en procédant à une réécriture de l'histoire antique et médiévale. Le nouveau législateur en ce domaine, Mihail Roller, a imposé une interprétation « marxiste-léniniste » des débuts de l'histoire roumaine, qui a heurté universitaires et intellectuels en faisant des Slaves des « ancêtres » légitimes des Roumains. Les archéologues étaient obligés à découvrir des sites prouvant la présence slave sur le territoire de la Roumanie moderne<sup>90</sup>. Avec la déstalinisation au milieu des années

---

<sup>89</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 321-322.

<sup>90</sup> Virgil Mihăilescu-Bîrliba, « Impact of Political Ideas in Romanian Archaeology before 1989 », *Studia Antiqua et Archaeologica*, 3-4, 1996-1997, p. 160. Au cours de la même période, l'accent a été dans une certaine mesure placé également sur le rôle des Scythes, un peuple réputé autochtone sur le territoire de l'URSS, extensivement étudié par l'école de scythologie russe/soviétique.

1950, Roller est tombé en disgrâce, mais son nom est resté synonyme de manipulation politique extrême du passé roumain (d'autant plus méprisée que Roller était d'origine juive).

Néanmoins, y compris au cours de la période stalinienne, les Slaves n'étaient pas les seuls ancêtres attribués aux Roumains. *Volens nolens*, le régime communiste a également mis en exergue les ancêtres daces. Dans l'histoire ancienne et l'archéologie, les nouveaux pouvoirs ont en effet encouragé la recherche sur la population autochtone de Dacie, l'étude de la culture et du pouvoir romains pouvant être perçus comme canal d'infiltration de « l'influence occidentale ». D'une certaine manière, les autorités communistes ont ainsi reconfirmé l'ancienne juxtaposition entre les « Daces autochtones » et « les connexions latines avec l'Occident » (lesquelles étaient désormais négativement connotées). La domination romaine a été initialement lue à travers le prisme de l'idéologie de la lutte des classes, comme destructrice et oppressive là où les « masses daces » auraient tenu le rôle de classes opprimées et exploitées.

Pendant cette même décennie, les archéologues roumains ont réalisé d'importantes découvertes relatives au passé thrace/géto-dace. Les fouilles à Munții Orăștiei ont exhumé plusieurs forteresses et sanctuaires daces, ayant contribué à réactiver l'imaginaire de civilisation grandiose et unique associé à la culture dace<sup>91</sup>. Munie d'une approche culturelle-historique (ethno-centrique), l'archéologie roumaine a commencé à localiser des sites

---

<sup>91</sup> Voir Constantin Daicoviciu, Hadrian Daicoviciu, *Sarmizegetusa. Cetățile și așezările dacice din Munții Orăștiei*, Bucarest, Meridiane, 1962. Sur le développement de l'archéologie roumaine « thrace » après la Seconde Guerre mondiale, voir Radu Vulpe, « Histoire des recherches thracologiques en Roumanie », *Thraco-Dacica*, 1, 1976, p. 37-43.

« daces » et des artefacts typiquement daces à peu près partout, à l'instar des « coupes daces », trouvées jusqu'à Budapest et même dans le Burgenland<sup>92</sup>.

Dans le sillage de la « libéralisation » post-stalinienne, la « synthèse daco-romaine » est redevenue un thème privilégié. L'archéologie était appelée, mission cruciale, à prouver l'existence d'une continuité de peuplement et de culture après l'abandon de la province romaine de Dacie par l'Empereur Aurélien en 271 apr. J.-C. Il lui revenait de trouver de preuves « indiscutables » de la continuité des « Daco-Romains » sur le territoire actuel de la Roumanie, puisque les sources écrites se contenaient, désagrément majeur, d'évoquer la retraite de la population romaine/romanisée et l'existence de plusieurs vagues de migrations au cours des siècles suivants<sup>93</sup>.

Mais l'équation ne comportait pas seulement une dimension archéologique. La science du langage était elle aussi censée apporter des réponses appropriées. Dès 1774, l'historien suédois Johann Thunmann avait détecté des éléments prélatins dans la langue roumaine. Leur existence avait été ultérieurement confirmée par des linguistes tels que les Slovènes Jernej Kopitar et Franc (Franz) Miklošič. Ces derniers avaient prêté une attention particulière au fait que la langue roumaine partageait

---

<sup>92</sup> Pour une étude critique du nationalisme dans l'archéologie roumaine, voir Niculescu, « Nationalism and the Representation of Society in Romanian Archaeology ».

<sup>93</sup> Niculescu, « Archaeology and Nationalism in *The History of the Romanians* », p. 134. La difficulté à identifier de telles preuves explique pourquoi les archéologues roumains spéculent sur l'existence de communautés de villages archaïques (*obști sătești*), une idée lancée dans les années 1920 par l'historien Nicolae Iorga qui parle de *Romaniae populares* : des noyaux stables de population et de culture daco-romaines qui auraient supposément survécu à travers les siècles, en dépit de l'absence d'organisation étatique.

plusieurs de ces traits avec l'*albanais*<sup>94</sup>. Ces caractéristiques non-latines, non-slaves, non-grecques et non-turques avaient été logiquement attribuées à un substrat linguistique paléo-balkanique défini par ces auteurs comme thrace, thraco-dace, thraco-illyrien, etc. En Roumanie, l'existence de parallélismes entre l'albanais et le roumain avait été confirmée par Bogdan Petriceicu Hasdeu qui concluait : « *les Albanais sont nos bons frères, avec qui nous partageons un même sang thrace* »<sup>95</sup>. L'imputation de ces éléments à une commune origine thrace ou dace a été ultérieurement rejetée (en particulier sous le communisme) par les chercheurs albanais, lesquels ont insisté sur le caractère *illyrien* de leur langue. Sans surprise, ils y voyaient un révélateur de l'influence de l'albanais sur le roumain : une hypothèse formulée pendant l'entre-deux-guerres par l'albanologue autrichien Norbert Jokl. La conclusion qui en découlait, à savoir là thèse que Roumains et Albanais auraient un jour vécu ensemble (la « symbiose albano-roumaine »), était particulièrement inacceptable aux yeux des Roumains. Elle remettait en question l'hypothèse de l'autochtonie roumaine sur les territoires au nord du Danube et soutenait ainsi la revendication hongroise d'une antériorité de peuplement hongroise en Transylvanie...

---

<sup>94</sup> Ils visaient une série de termes communs aux deux langues, dont certains assez proches (*i/e bukur* – « beau », « joli » en albanais et *bucuros, bucuoroasă* – « joyeux » en roumain), des caractéristiques grammaticales comme les articles définis post-posés, les féminins se ressemblant fortement (*a* – pour *ă/ë* à la forme indéfinie), des phonèmes typiques (*ă* dans la langue écrite roumaine dont l'équivalent en albanais est *ë*), des phénomènes de l'histoire phonologique des deux langues (le rhotacisme, etc.). Sur ces similitudes, voir Grigore Brâncuș, *Cercetări asupra fondului traco-dac al limbii române*, Bucarest, Dacica, 2009.

<sup>95</sup> Bogdan Petriceicu Hasdeu, « Cine sunt albanesii? », *Analele Academiei Române*, XXIII, 1901, p. 103-113.

Pris dans cet imbroglio politique, les chercheurs roumains se sont constamment efforcés de prouver la « juste » appartenance du substrat linguistique commun : il est censé être thrace, une thèse permettant de continuer à affirmer l'autochtonie roumaine. Les enjeux politiques ont ainsi apporté un encouragement supplémentaire au développement de la curiosité universitaire pour la langue des « ancêtres » thraces/géto-daces en Roumanie. En 1959 a paru sur cette question une importante monographie due au linguiste Ion Iosif Russu, dans laquelle il démontrait la spécificité du « thraco-dace » au sein des langues indo-européennes (y compris au regard de l'illyrien)<sup>96</sup>. Dans d'autres travaux, il a abrégé la liste des traits albanoroumains communs et s'est opposé à la fois à la thèse des influences albanaises et au concept de *Sprachbund* balkanique<sup>97</sup>.

La contribution de Russu aux études thraces ne s'est pas cantonnée à la seule linguistique. Pendant l'essentiel de la période communiste, son interprétation de la religion thrace a été officiellement agréée en Roumanie. Contrairement à la thèse mono-/hénothéiste de Pârvan, il défendait le caractère polythéiste du système culturel thrace, qui aurait été centré autour de deux déités : un dieu « chthonien » (Zalmoxis ou « Zamolxis », si l'on en croit les étymologies de Russu cette dernière constituerait la forme correcte du nom) et un dieu « uranien »

---

<sup>96</sup> Ion Iosif Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, Editura Academiei RPR, 1959.

<sup>97</sup> Voir Ion Iosif Russu, « Limba română, limbile balcanice și substratul. Elemente autohtone, traco-dace, în limba română », une œuvre de 1962-1963 rééditée dans *Limba traco-dacilor* en 2009 (Bucarest, Dacica). Russu a identifié environ 160 mots thraces dans la langue roumaine moderne ; toutefois, de nombreuses étymologies ont été ultérieurement contestées.

(Gébéléizis)<sup>98</sup>. En outre, Russu avançait dans une perspective évolutionniste que les Thraces étaient socio-culturellement retardés et même que les Gètes étaient plus « primitifs » que les autres Thraces : un renversement complet de perspective par rapport à l'entre-deux-guerres. L'on se souvient que les Géo-Daces étaient alors proclamés moralement, spirituellement et culturellement supérieurs aux Thraces du sud. Toutefois, dans les années 1970, cette thèse de Russu a été ébranlée par le retour en faveur d'une perspective à la Vasile Pârvan<sup>99</sup>.

Quelle qu'ait été l'autorité de Russu, les interprétations pré-communistes de la culture et de la « spiritualité sublime » thraces n'ont pas été entièrement éradiquées. Ioan Coman constitue à cet égard une personnalité intéressante, en tant qu'il relie l'imaginaire de l'entre-deux-guerres aux recherches de la période communiste. Un théologien et philologue classique, Coman fut proche de la Garde de fer dans les années 1930. Il développa la théorie du monothéisme géto-dace, soutenue de manière ambiguë par Pârvan et vit dans Zalmoxis – comme dans le prêtre gète Dekaineos (Deceneu) – un réformateur religieux ayant promu une *praeparatio evangelica*. Cependant, à l'instar d'un certain nombre d'intellectuels ayant partagé ses sympathies politiques et son idéologie, il s'accommoda relativement bien du régime communiste après la Seconde Guerre mondiale<sup>100</sup>. Les travaux de Coman furent publiés non seulement en Roumanie, mais

---

<sup>98</sup> Hérodote a spécifié que le nom (Gé)Béléizis était une alternative à celui de Zalmoxis ; cependant la longue tradition littéraire et universitaire « zalmoxologique » l'a promu au rang de dieu séparé – un traitement critiqué par Dan Dana. L'idée selon laquelle Gébéléizis aurait été un dieu « uranien » de la foudre avait déjà été avancée par Wilhelm Tomaschek. Voir Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 248.

<sup>99</sup> La volumineuse monographie de Pârvan a été rééditée en 1982.

<sup>100</sup> Voir Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 315-317.

aussi en Bulgarie où ils contribuèrent à façonner les interprétations thracologiques : l'une de ses études sur Zalmoxis et Orphée fut ainsi publiée en 1950 dans des mélanges en l'honneur de l'antiquisant Gavril Kacarov.

Coman y traite Zalmoxis et Orphée comme des personnalités historiques, des réformateurs des cultes thraces qui auraient prêché la foi en un dieu unique et dans l'immortalité de l'âme. Par la suite, ils auraient été immortalisés et divinisés par leurs disciplines, les Thraces. Ce faisant, Coman instaurait une analogie implicite avec le Christ : Zalmoxis aurait prêché le monothéisme tout en devenant le seul dieu des Gètes. Zalmoxis et Orphée se voyaient ainsi soudainement conférer un rôle spirituel exceptionnel dans l'histoire européenne, eux qui auraient promu des valeurs culturelles « *parmi les Thraces, parmi les Grecs et jusqu'à un certain point parmi tous les Européens* »<sup>101</sup>. Coman montre une claire prédilection pour Zalmoxis qu'il présente comme une figure religieuse et un dirigeant, un roi-prêtre qui aurait vécu entre 1 500 et 1 200 av. J.-C. Orphée aurait vécu approximativement à la même époque et, comme Zalmoxis, aurait créé un culte initiatique exclusivement masculin. Toutefois, en bon Roumain<sup>102</sup>, Coman jugeait la figure d'Orphée secondaire par rapport à celle plus brillante et ancienne de Zalmoxis. Orphée n'était que le continuateur, un missionnaire de Zalmoxis ayant poursuivi la réforme zalmoxienne avec « un médiocre résultat pendant sa vie »<sup>103</sup>. Coman s'opposait ainsi au point de vue de l'historien roumain d'origine juive, Carol Blum, pour qui la religion de

---

<sup>101</sup> Jean Coman, « Zalmoxis et Orphée », in *Serta Kazaroviana. Sbornik Gavril Kacarov. Statii, posveteni po slučaj na sedemdesetgodišnjinata mu*, vol. 1, Sofia, BAN, 1950, p. 177.

<sup>102</sup> En l'occurrence, la juste ironie appartient à Dana (*Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 217).

<sup>103</sup> Coman, « Zalmoxis et Orphée », p. 183.

Zalmoxis aurait été orphique. À ses yeux, la réalité était inverse : c'était la doctrine orphique qui était « zalmoxienne ». Assez logiquement, les Gètes, peuple de Zalmoxis, étaient également présentés comme spirituellement et moralement supérieurs aux autres Thraces.

Riche en accents nationalistes, la rhétorique de Coman pourrait surprendre au regard de la période où elle a été publiée (en 1950 !) et des lieux communs qu'elle emprunte au discours de l'entre-deux-guerres. Coman évoque ainsi souvent la notion de « race » (*race thrace*) et décrit Zalmoxis et Orphée en des termes précédemment utilisés pour glorifier les dirigeants de la Garde de fer ou le Maréchal Antonescu : les « réformateurs » thraces auraient prêché « l'unité nationale », « un patriotisme sans bornes », « la tempérance qui calme les instincts », « une profonde foi religieuse », etc. En 1958, dans un autre volume collectif publié en Bulgarie, Coman a développé plus avant l'identification de Zalmoxis avec le Christ, lui imputant la fondation d'une doctrine sotériologique à travers laquelle ses disciples auraient également été divinisés<sup>104</sup>. De fait, ce caractère primordial imputé aux Thraces annonçait le développement ultérieur de la « thracomane » en Roumanie.

Coman n'a pas longtemps fait figure d'exception. Dès la fin des années 1960, des historiens de l'époque de l'entre-deux-guerres et de la Seconde Guerre mondiale ont été réhabilités et autorisés à publier. En est résulté un style de travaux à bien des égards réminiscent de ceux des années 1930 et du début des années 1940, exaltant la

---

<sup>104</sup> Jean Coman, « Grégoire de Nazianze et Némésius. Rapports du christianisme et du paganisme dans un poème littéraire du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère », in *Studia in honorem Acad. D. Dečev. Izsledvanija v čest na akad. Dimităr Dečev po slučaj 80-godišnjinata mu*, Sofia, BAN, 1958, p. 707-726.

religion et la morale « supérieures » des Géo-Daces, leur esprit héroïque, leur propension à se sacrifier dans la bataille, leur idéalisme et leur absence de matérialisme. Sous le pouvoir de Nicolae Ceaușescu, secrétaire général du Parti communiste à partir de 1965, le nationalisme roumain de l'entre-deux-guerres a été réhabilité.



*Immeuble de l'époque de Ceaușescu avec une représentation de Daces (Orăștie, Roumanie)*  
(source : [http://en.wikipedia.org/wiki/File:Bloc\\_orastie.JPG](http://en.wikipedia.org/wiki/File:Bloc_orastie.JPG), dernier accès : 31/10/2015)

Ainsi que nous l'avons souligné, l'une de ses caractéristiques était l'attachement à la thèse de l'autochtonie : sous Ceaușescu, celle-ci a été confortée afin de légitimer le caractère autarcique (et dans une large mesure anti-soviétique) du régime. Les Thraces/Daces « autochtones » se sont retrouvés au centre de la recherche universitaire et des politiques officielles de l'histoire. En général, leur présence dans l'espace public est devenue beaucoup plus visible : suffit-il de rappeler que

l'automobile roumaine, dont la production débute en 1966, a été nommée *Dacia*.

### **Mircea Eliade et l'apothéose des « ancêtres daces » à l'époque de Ceaușescu**

Pour ce qui est du domaine de la recherche universitaire, l'importance des contributions roumaines a été démontrée par la tenue à Bucarest, en septembre 1976, du deuxième Congrès international de thracologie<sup>105</sup>. La Bulgarie, qui avait accueilli le premier congrès quatre ans plus tôt, en avait promu l'idée et soutenu la création d'instituts d'études thraces. En 1976 aussi, un Institut de thracologie était créé au sein de l'Académie des sciences roumaine rassemblant des archéologues, des linguistes et des ethnologues. Cet institut était dans l'ensemble plus « conservateur » que son homologue bulgare fondé en 1972. Thèmes de prédilection des thracologues bulgares, la religion et la « spiritualité » thraces, étaient en Roumanie principalement étudiés par des historiens affiliés à d'autres institutions académiques ou universitaires<sup>106</sup>. Fait surprenant, c'étaient souvent des historiens de l'Institut d'histoire du Parti communiste ayant troqué l'étude du mouvement ouvrier pour celle de l'Antiquité dace<sup>107</sup>. Certains théologiens orthodoxes commencèrent aussi à explorer la religion dace (une

---

<sup>105</sup> Les actes du congrès ont été publiés quelques années plus tard : *Actes du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie (Bucarest, 4-10 septembre 1976)*, vol. 1-3, Bucarest, Editura Academiei RSR, 1980.

<sup>106</sup> Cette comparaison est empruntée à Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 338.

<sup>107</sup> Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 78. Au cours de la même période, en Bulgarie l'Institut local d'histoire du Parti communiste a de même réorienté ses recherches vers des thèmes « patriotiques » (tels que la Question macédonienne).

trajectoire déjà suivie par Ioan Coman), y voyant une préfiguration du christianisme avec sa doctrine de la « résurrection » et de « l'immortalité de l'âme ».

Toutefois, les interprétations de la « spiritualité » thrace lancées dans les années 1970-1980 par les chercheurs roumains ne peuvent être pleinement comprises si l'on ne tient pas compte de la puissante influence exercée par un chercheur roumain extérieur à leurs cercles. Il s'agit du célèbre historien des religions, Mircea Eliade, qui publia en 1970 le tome *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, avec pour sous-titre : *Études comparatives sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe orientale*<sup>108</sup>. L'ouvrage d'Eliade circula dans les milieux universitaires roumains bien avant sa traduction et sa publication en Roumanie dix ans plus tard.

La personnalité et l'héritage intellectuel d'Eliade constituent des objets de débat sempiternel en Roumanie, ainsi que dans des pays comme la France et les États-Unis où il effectua une large partie de sa carrière<sup>109</sup>. Dans sa jeunesse, il fut impliqué dans la Garde de fer et fut même l'un des « gourous » spirituels de la jeune intelligentsia légionnaire. Assurément, la quête spirituelle d'Eliade ne se prête pas à une interprétation univoque : son intérêt pour le yoga et les religions de l'Asie n'était certainement pas typique du nationalisme frontal roumain. Toutefois, sa perception des doctrines ésotériques orientales a été

---

<sup>108</sup> L'ouvrage fut originellement publié en français (Paris, Payot, 1970). Il convient de noter qu'entre 1938 et 1942, Eliade a édité à Paris une revue d'études des religions intitulée *Zalmoxis. Revue des études religieuses*.

<sup>109</sup> La meilleure restitution de sa biographie et de sa trajectoire intellectuelle est celle de Florin Țurcanu, *Mircea Eliade. Le prisonnier de l'histoire*, Paris, La Découverte, 2003. Voir aussi la version française, très abrégée, de l'ouvrage de Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade : Dan Dana, Métamorphoses de Mircea Eliade. À partir du motif de Zalmoxis*, Paris, Vrin & EHESS, 2012.

assurément adaptée au thème de la « spiritualité » roumaine, tout en reflétant le mysticisme et l'anti-modernisme de l'époque de l'entre-deux-guerres<sup>110</sup>. Eliade a laissé suffisamment de travaux dévoilant une lecture sensiblement nationaliste de l'histoire roumaine<sup>111</sup>. *De Zalmoxis à Genghis Khan* en fait dans une certaine mesure partie. Même si le sous-titre fait également référence à « l'Europe orientale », l'accent de l'ouvrage porte clairement sur la religion dace et sur le contexte roumain<sup>112</sup>.

Pour le reste, la méthode d'Eliade est fondée sur le comparatisme. Elle est, dans une large mesure, influencée par l'opus monumental de James Frazer (*Le Rameau d'or*, 1890), ainsi que par une série de concepts tels que la théorie de l'archétype de Carl Gustav Jung, la notion de religions à mystères, défendue par Raffaele Pettazzoni, le « père » de l'histoire des religions en Italie, etc.

Dans le premier chapitre de l'ouvrage, Eliade introduit l'idée d'une religion géto-dace fondée sur des cultes

---

<sup>110</sup> Voir Daniel Dubuisson, « L'ésotérisme fascisant de Mircea Eliade », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 106-107, 1995, p. 42-51, et la monographie polémique du même auteur *Impostures et pseudo-science. L'œuvre de Mircea Eliade*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2005.

<sup>111</sup> Voir, par exemple, les vulgarisations nationalistes de l'histoire roumaine qu'il a publiées pendant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il était en poste comme diplomate au Portugal. Eliade affirmait que la conquête romaine n'avait pas modifié la composition ethnique de la Dacie : les Daces avaient appris le latin, mais préservé leur spiritualité, en particulier le culte de Zalmoxis qui les préparait parfaitement à l'adoption ultérieure du christianisme. Voir Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 100.

<sup>112</sup> Genghis Khan lui-même est vu comme marquant le début de l'histoire roumaine, après la longue « préhistoire » étudiée par Eliade : celui-ci a noté que les principautés médiévales roumaines étaient apparues après la fin des invasions mongoles (Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 30).

initiatives/à mystères : une théorie destinée à un brillant futur dans la thracologie roumaine et, plus encore, bulgare. Sur la base de spéculations étymologiques (en réalité erronées)<sup>113</sup>, il dérive l'ethnonyme dace de la désignation d'un animal, le loup<sup>114</sup>. Assez rapidement, sans faire référence aux moindres données empiriques, il conclut que ce carnivore aurait joué un rôle central dans la mythologie dace : les jeunes Daces seraient supposément passés par des rites d'initiation militaire, une sorte de *Männerbünde*<sup>115</sup>, pendant lesquels ils auraient imités une meute de loups. Eliade est allé jusqu'à percevoir l'existence d'une connexion spéciale, prédestinée, entre les Daces et les Romains, en raison du mythe généalogique de ces derniers autour de Romulus et Rémus allaités par une louve<sup>116</sup>.

Le deuxième chapitre du livre d'Eliade décrit la religion initiatique des Daces comme initiation à l'immortalité. La principale référence est ici, bien sûr, le mythe de Zalmoxis : sa *katabasis* dans le monde souterrain est comprise comme une « mort initiatique » et son *epiphaneia* marque l'introduction d'un culte eschatologique fondé sur la foi dans l'immortalité. De concert avec l'helléniste Ivan Linforth<sup>117</sup>, Eliade considérerait que le verbe *athanatizein* utilisé par Hérodote

---

<sup>113</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 271.

<sup>114</sup> Voir « Les Daces et les loups », in Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 13-30.

<sup>115</sup> Le concept de « communautés masculines fermées » de type initiatique, ou *Männerbünde*, a été introduit en 1902 par l'ethnologue et historien Heinrich Schurtz.

<sup>116</sup> « Il est significatif que le seul peuple qui a réussi à vaincre définitivement les Daces, qui a occupé et colonisé leur pays et leur a imposé la langue, ait été le peuple romain... » (Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 29).

<sup>117</sup> Ivan Linforth, « Oi athanatizontes (Herodotus 4.93-96) », *Classical Philology*, 13, 1918, p. 23-33.

dans son récit sur Zalmoxis et les Gètes (*Getas tous athanatizontas...*, *Athanatizousi de tonde ton tropon...*) devait être traduit par l'expression « rendre immortel » et non seulement par « croire dans l'immortalité », c'est-à-dire comme une référence à certaines pratiques et rituels d'immortalisation. En dehors de cet aspect mystique et initiatique, la religion géto-dace revêtait pour lui un caractère uranien-solaire : Gébélézizis – autre désignation de Zalmoxis que l'on trouve chez Hérodote – était une fois de plus tenu pour un dieu céleste, assimilé à ce dernier dans un culte syncrétique. L'aspect uranien-solaire était prouvé à l'aide de découvertes réalisées par des archéologues roumains : à la suite de Constantin et de Hadrian Daicoviciu, Eliade croyait que les sanctuaires daces de Sarmizegetusa et de Costești n'étaient pas couverts, mais ouverts vers le ciel. Dans le sanctuaire circulaire de Sarmizegetusa Regia, il découvrit un « symbolisme céleste » confirmé par l'autel circulaire à proximité (celui-ci connu comme le « soleil de pierre [andésite] »)<sup>118</sup>.

La théorie exposée dans les premiers chapitres de l'ouvrage rappelle étrangement les imageries lancées par les « études aryennes » : les fraternités masculines initiatiques adorant des dieux solaires et célestes et partageant une foi héroïque dans l'immortalité<sup>119</sup>. En outre, Eliade voyait un parallélisme entre le culte de Zalmoxis et le christianisme – un lien typique de la mythologie de l'entre-deux-guerres. Cependant, il n'acceptait pas l'interprétation littérale établie par Ioan

---

<sup>118</sup> Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 61. L'on sait aujourd'hui clairement que les sanctuaires daces étaient en fait couverts : Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 274.

<sup>119</sup> La théorie de Schurtz comporte déjà de nombreux stéréotypes des « études aryennes » qui datent de son époque et seront par la suite utilisés par les Nazis dans l'idéologie d'institutions comme les SS : Arvidsson, *Aryan Idols*, p. 207-217.

Coman de Zalmoxis comme un réformateur et un précurseur ayant préparé l'introduction de la religion du Christ. Ici, son argumentation est plus sophistiquée, mais elle repose également sur des fondations friables.

En l'occurrence, ce sont les « données » du *folklore* – un autre aspect essentiel de la méthodologie de Mircea Eliade. Il était convaincu qu'on a « *assez de preuves des survivances de l'héritage « païen », c'est-à-dire géto-dace et daco-romain, chez les Roumains*<sup>120</sup> ». Mais cette insistance est relativement modeste : car, pour Eliade, le folklore – en particulier, le folklore roumain – aurait préservé des conceptions pré- et protohistoriques de l'univers, remontant jusqu'à la période du néolithique. Il a ouvertement affirmé que le culte dace de Zalmoxis et les mythes, symboles et rites qui constituaient le « folklore religieux » roumain prenaient leurs racines dans un monde spirituel antérieur au développement des grandes civilisations du Proche-Orient et de la Méditerranée<sup>121</sup>.

Dans *De Zalmoxis à Genghis Khan*, une série de chapitres est consacrée à des légendes populaires roumaines, en particulier, à deux créations du « génie poétique » du peuple roumain qui avaient déjà inspiré l'ethno-philosophie de Lucian Blaga. Il s'agit de la ballade *Miorița* et de l'histoire du *Mesterul Manole*, envisagés par Mircea Eliade comme de possibles rudiments de la « joie de mourir » gète<sup>122</sup>. Eliade croyait

---

<sup>120</sup> Eliade, *De Zalmoxis à Genghis-Khan*, p. 73.

<sup>121</sup> Eliade, *Ibid.*, p. 9. Eliade considérait aussi que les peuples balkaniques partageaient des traits culturels communs qui précédaient les « Géo-Thraces » et que ces traits étaient pré-indo-européens. Les Thraces auraient fait partie d'une culture « protohistorique » dont le « rayonnement » aurait traversé l'Asie centrale et inspiré de nouvelles formes culturelles sur les rives de la mer de Chine (*Ibid.*, p. 183-184).

<sup>122</sup> Il faisait ici référence à une interprétation du poète et essayiste Dan Botta (lui aussi représentant de l'idéologie fasciste de l'entre-deux-guerres), qui avait identifié un fondement thrace aux deux légendes :

que le folklore roumain était « supérieur » aux créations populaires balkaniques voisines<sup>123</sup> et il a découvert en lui un « christianisme cosmique », projetant le mystère christique sur la nature entière<sup>124</sup>. Dans d'autres travaux, Eliade a aussi thématiqué ce christianisme cosmique comme une religion populaire archaïque d'Europe qu'il a tendu à opposer au christianisme « historique » (pour ne pas dire « judaïsé »)<sup>125</sup>.

Aujourd'hui, les interprétations proposées par Eliade en 1970 peuvent choquer à la fois par leurs similitudes avec la mythologie orthodoxe de la Garde de fer<sup>126</sup> et par leur caractère spéculatif et « initiatique » plus qu'universitaire. Néanmoins, l'œuvre d'Eliade est devenue extrêmement influente en Roumanie communiste dans les années 1970-1980 et plus encore après la chute du communisme. Sa reconstruction de la « spiritualité » géto-dace n'était pas entièrement nouvelle : elle était dans une certaine mesure établie dans la tradition intellectuelle et universitaire roumaine, mais son œuvre en a conforté certains éléments. Ainsi l'idée selon laquelle, dans le cas daco-romain/roumain, le christianisme revêt un caractère

---

Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 225-226. *Meșterul Manole* est la version roumaine d'une légende très populaire dans les Balkans, l'Anatolie et le Caucase. La trame narrative repose sur un maçon qui décide d'emmurer sa femme dans un édifice (le monastère de Curtea de Argeș dans la version roumaine, le Pont d'Arta dans la version grecque, etc.) afin d'en conforter les bases. Sur *Miorița*, voir *supra*.

<sup>123</sup> Tel est le cas de la légende de *Meșterul Manole* : Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 185. Selon Eliade, l'histoire de Manole contient « le scénario d'un mythe primordial ; primordial en ce sens qu'il rapporte une création spirituelle qui précède de beaucoup les époques proto-historiques et historiques des peuples du Sud-Est européen » (*Ibid.*, p. 183).

<sup>124</sup> Eliade, *Ibid.*, p. 241.

<sup>125</sup> Dubuisson, « L'ésotérisme fascisant de Mircea Eliade », p. 48-50.

<sup>126</sup> Son étude sur la légende du maître maçon Manole a été achevée dès 1943.

authentiquement « populaire » et « naturel » (à la différence des christianismes tardifs et « officiels » des peuples voisins – Bulgares, Hongrois, etc.) représente une thèse qui est toujours défendue dans l'archéologie roumaine<sup>127</sup>. Après Eliade, les ethnologues roumains ont commencé à découvrir un foisonnement de « survivances » de cultes géto-daces dans le folklore roumain ; l'idée selon laquelle la ballade pastorale *Miorița* aurait un substrat thrace a été jugée quasiment indiscutable<sup>128</sup>.

L'influence de Mircea Eliade est notamment visible dans les reconstructions de la religion thrace proposées par l'historien et archéologue Ion Horațiu Crișan dans sa monographie sur *La spiritualité des Géo-Daces* (1986). Crișan a approché leur religion à travers le fameux schéma trifonctionnel de la société et du panthéon archaïques indo-européens, lancée par le linguiste et historien des religions français Georges Dumézil (promoteur d'Eliade dans les milieux académiques français)<sup>129</sup>. Selon Crișan, les Géo-Daces auraient eu un grand dieu de type uranien-solaire, une grande déesse de nature chthonienne et

---

<sup>127</sup> Voir Niculescu, « Archaeology and Nationalism in *The History of the Romanians* », p. 156. L'auteur explique cette insistance sur un « christianisme populaire », sans hiérarchie, par le manque de preuve de l'existence d'une Église organisée en dehors de l'Empire romain, sur ce qui allait devenir le territoire de la Roumanie.

<sup>128</sup> Voir Paul Tutungiu, « The Thracian Mythical Substratum of "Miorița" », in *Actes du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie*, vol. 3, p. 373-379.

<sup>129</sup> La vision de Dumézil de la « société indo-européenne » et de la mythologie a été sans doute façonnée par ses sympathies envers les idéologies d'extrême droite, telle celle de l'Action française. Sur Eliade et Dumézil, voir la seconde partie de Junginger (dir.), *The Study of Religion under the Impact of Fascism*, p. 303-418 (les chapitres de Cristiano Grottanelli, Florin Țurcanu, Eugen Ciurtin, István Keul).

agricole, et un dieu de la guerre<sup>130</sup>. Au même moment, aurait existé une doctrine « zalmoxienne » secrète, réservée à une élite aristocratique ainsi qu'aux prêtres, centrée sur l'accès à l'immortalité à travers des rites mystérieux-initiatiques<sup>131</sup>. Ici, le trifonctionnalisme de Dumézil et l'accent d'Eliade sur les cultes initiatiques sont amalgamés à une certaine influence de la thracologie bulgare, qui sera ultérieurement discutée.

Le travail de Crişan doit être replacé dans le contexte des années 1980, une période au cours de laquelle la production de publications sur les Daces a atteint son apogée. Cette prolifération était politiquement motivée : la tendance autochtonisante de l'idéologie du régime de Ceauşescu a culminé en 1980, lorsque la Roumanie a solennellement commémoré les « 2 050 ans de la fondation du premier État centralisé et indépendant dace (*primul stat dac centralizat și independent*) »<sup>132</sup>. C'est à cette époque que les rois gètes Dromichaitès et Burébista, et le dace Décébale, ont formé une triade sacrée dans le récit sur l'autochtonie. Ces derniers auraient en outre formé une dynastie : paradoxalement ou non, c'est durant la période communiste que la thèse d'une relation dynastique unissant les dirigeants gètes et daces, attestés par des sources d'époques différentes, a été établie. Très représentatif est le fait que l'axe central du nouveau centre de Bucarest, construit dans les années 1980 – l'avenue de la Victoire du socialisme (*Victoria Socialismului*) – a reçu deux branches principales, respectivement dénommées boulevard *Decebal* et boulevard *Burebista*.

---

<sup>130</sup> Ion Horațiu Crişan, *Spiritualitatea geto-dacilor*, Bucarest, Albatros, 1986, p. 433-434.

<sup>131</sup> Crişan, *Spiritualitatea geto-dacilor*, p. 386-387 ; cf. Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 288-289.

<sup>132</sup> Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 78-79.

Placées au service de la construction d'une glorieuse continuité historique, les découvertes archéologiques ont parfois été manipulées. Le site de Piatra Neamț-Bâtca Doamnei, exhumé à la fin des années 1950, a été « reconstruit » sous la forme d'une imposante forteresse à l'occasion de l'anniversaire de la fondation d'un État dace « centralisé et indépendant ». Les spécialistes avaient déjà toutefois prouvé que ce qui avait été initialement tenu pour des murs de défense servait en fait de mur de soutènement pour des terrasses<sup>133</sup>.

### **Le protochronisme roumain : de la thracologie à la thracomanie**

L'exactitude scientifique constitue assurément la dernière des priorités des acteurs engagés dans l'usage politique de l'histoire : sous Ceaușescu, l'autochtonisme et l'isolationnisme se mêlaient à la mégalomanie historique. En 1974, un genre particulier de littérature, connu sous le nom de « protochronisme » (*protocronism*), a été lancé par le critique littéraire Edgar Papu<sup>134</sup>. Les écrits protochroniques font des Roumains les précurseurs d'une variété de grandes inventions occidentales. Les protochronistes ont également découvert des idées hautement sophistiquées dans la culture des « ancêtres

---

<sup>133</sup> Mihăilescu-Bîrliba, « Impact of Political Ideas in Romanian Archaeology before 1989 », p. 157-158. Mihăilescu-Bîrliba dénonce en particulier les manipulations de l'histoire antique dans les écrits d'Ilie Ceaușescu, un général d'armée, historien militaire et frère du dictateur Nicolae Ceaușescu. Il y soulignait le caractère pur et inchangé des Roumains, descendants directs des Géto-Daces, les Romains étant traités comme des occupants et oppresseurs. Voir aussi Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 103.

<sup>134</sup> Sur le protochronisme, voir Verdery, *National Ideology under Socialism*, p. 167-214.

daces » : ils ont ainsi affirmé que la « doctrine » de Zalmoxis constituait un système philosophique ayant influencé, entre autres, le pythagorisme et le platonisme. À travers une « analyse archéométrique » et « archéoastronomique » des sanctuaires daces, ils ont identifié un « calendrier dace » extrêmement précis, plus exact que les autres calendriers anciens. Ce type d'écrits a été explicitement encouragé par le régime, qui a complètement renoué avec une « thracomanie » à la Nicolae Densușianu.

En 1976, la revue de l'Institut d'histoire du Parti communiste roumain a ainsi publié un article affirmant le caractère pré-romain/latin de la langue dace : les Romains eux-mêmes auraient été des Géo-Daces, ayant précédemment migré à l'Ouest ; la Dacie aurait disposé de sa propre langue écrite depuis l'Âge de bronze, etc. L'article n'oubliait pas de présenter à l'appui de sa thèse la « preuve » de Densușianu : les échanges sans interprètes des Daces et des Romains sur la colonne de Trajan<sup>135</sup>. La réhabilitation tacite de Densușianu a été couronnée en 1980 par la réédition de sa *Dacie préhistorique* dans la revue *Săptămâna*, une publication protochronique éditée par les auteurs xénophobes et antisémites Eugen Barbu et Corneliu Vadim Tudor<sup>136</sup>.

L'une des figures les plus importantes dans la réactivation du genre thracomane a été l'homme d'affaires roumain établi en Italie Iosif Constantin Drăgan. Son cas mérite une attention particulière dans la mesure où il est révélateur de l'évolution idéologique suivie par le régime

---

<sup>135</sup> Lucrețiu Mihăilescu-Bîrliba, « Nationalism in Romanian Archaeology up to 1989 », *Studia Antiqua et Archaeologica*, 3-4, 1996-1997, p. 162. Voir aussi Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 103.

<sup>136</sup> Après 1989, Barbu et Tudor ont fondé le parti nationaliste, *România Mare*.

communiste roumain. Fasciste convaincu avant la Seconde Guerre mondiale, Drăgan a pris part au mouvement des légionnaires – raison pour laquelle, après l'arrivée au pouvoir des communistes, il n'a pendant un certain temps pas été autorisé à retourner en Roumanie. Toutefois, à partir des années 1970, non seulement cet interdit a été levé, mais Drăgan a été à plusieurs occasions reçu par le chef du Parti et de l'État, Nicolae Ceaușescu. Sa réussite entrepreneuriale en Italie lui a permis de créer une « Fondation européenne Drăgan » destinée à promouvoir les valeurs de la « civilisation roumaine » et « européenne », des maisons d'édition, des media papier et électroniques ; après la chute du régime communiste, il a même ouvert une université privée dans sa ville natale<sup>137</sup>. La fondation de Drăgan a financé un certain nombre de symposiums de thracologie en Italie et en Espagne auxquels ont pris part des chercheurs roumains, bulgares et ouest-européens. L'historien amateur qu'était Drăgan lui-même a écrit des livres tels que *Nous, les Thraces, et notre histoire multimillénaire*<sup>138</sup> où il retraçait les contours d'un ancien espace thrace grandiose qui aurait recouvert la totalité de l'Europe centrale et orientale, l'Asie Mineure, ainsi qu'une partie de l'Italie et de l'Espagne. Cet universitaire auto-promu a présenté les Thraces comme la plus ancienne civilisation d'Europe et la Thrace comme le foyer originel des Indo-Européens.

---

<sup>137</sup> Sur Drăgan, voir Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, p. 105, p. 178. Entre 1994 et 2004, il a également financé la construction, près de la ville de Orșova sur la rive du Danube, d'une immense sculpture rupestre représentant le roi dace Décébale qui constitue la statue la plus élevée en Europe (55 mètres).

<sup>138</sup> Iosif Constantin Drăgan, *We, the Thracians, and our Multimillenary History*, Milan, Nagard, 1976. La même année, sa monographie a été éditée en Roumanie aussi : Iosif Constantin Drăgan, *Noi, Tracii. Istoria multimilenară a neamului românesc*, vol. 1, Craiova, Scrisul românesc, 1976.

Après 1989, la recherche universitaire roumaine s'est retrouvée concurrencée par la prolifération de la littérature thracomane. Des thèses toujours semblables ont été déclinées à l'envi. Pour les adeptes du genre, les Gétos-Daces n'auraient jamais été romanisés : ce sont au contraire les Romains qui auraient été daces<sup>139</sup>. La majesté impériale de Rome est ainsi ramenée dans le foyer originel de la latinité. Iosif Constantin Drăgan a découvert qu'au moins la moitié des empereurs romains auraient été d'origine « thraco-illyro-dace » : un fait qui n'est pas si révolutionnaire que cela, si l'on considère que les Romains sont *a priori* censés être d'ascendance « dace »... Sont particulièrement valorisées la « spiritualité suprême » et la religion des ancêtres des Roumains. Certains « chercheurs » récents ont même créé une nouvelle « science interdisciplinaire » appelée la « zalmoxologie », laquelle prétend combiner l'histoire, les études de la religion, l'ethnologie, les études folkloriques, l'histoire des mentalités, etc.<sup>140</sup>. Sarmizegetusa Regia, la « capitale » dace a suscité l'intérêt non seulement des archéologues, mais aussi de toutes sortes d'enthousiastes qui lui ont donné le nom de « Stonehenge roumaine ». Son grand sanctuaire circulaire et son « autel solaire » andésite semblent fournir des terrains particulièrement adaptés aux mesures archéoastronomiques, « prouvant » la

---

<sup>139</sup> Par exemple, Gheorghe Iscru, *Geto-Dacii: Națiunea matcă din spațiul carpato-danubo-balcanic*, Bucarest, Nicolae Bălcescu, 1995. L'attitude autochtonisante et anti-romaine du mouvement thracomane a culminé avec la publication du médecin roumano-américain, Napoleon Săvescu, *We are not Descendants of Rome: Noi nu suntem urmașii Romei*, Bucarest, Intact, 2002.

<sup>140</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 383.

sophistication des connaissances astronomiques des Daces, dotés de leur propre calendrier solaire<sup>141</sup>.



*Sarmizegetusa Regia. Photo : Ionuț Vaida*

(source : [http://en.wikipedia.org/wiki/File:Sarmisegetusa\\_Regia\\_-\\_ansamblu\\_1.jpg](http://en.wikipedia.org/wiki/File:Sarmisegetusa_Regia_-_ansamblu_1.jpg), dernier accès : 31/10/2015)

Il est assurément aisé de ridiculiser ce type de publications. Mais le fait le plus saisissant dans le champ des études thraces réside dans la difficulté fréquente à délimiter la recherche professionnelle des mythes charlatanesques<sup>142</sup>. Ce problème peut être illustré ici à

---

<sup>141</sup> Voir, par exemple, Iharka Szűcs-Csillik et alii, « Case Studies of Archaeoastronomy in Romania », *Archeologia e Calcolatori*, 21, 2010, p. 325-337.

<sup>142</sup> Comme nous venons de le mentionner, des chercheurs de plusieurs pays ont pris part aux conférences organisées par la fondation de Drăgan. Son livre *Dacia's Imperial Millennium* a été également publié en bulgare par les presses de l'Université de Sofia et a fait l'objet d'une préface – positive, bien que non dépourvue de réserves – par le

travers plusieurs exemples et à des échelles variées. Parfois, les hypothèses de la « haute recherche » alimentent des thèses thracomaniques, et réciproquement. Par exemple, l'hypothèse d'un calendrier solaire dace, si largement exploitée dans les écrits amateurs, a été initialement formulée par l'archéologue professionnel Hadrian Daicoviciu<sup>143</sup>. L'une des caractéristiques propres au traitement roumain des Thraces/Géto-Daces (à la différence des interprétations bulgares) réside dans l'insistance selon laquelle ces peuples auraient été *lettrés*. Cette thèse a été établie sous Ceaușescu par des spécialistes parmi lesquels Ion Horațiu Crișan qui a indiqué que les Géto-Daces utilisaient les écritures grecque et latine. Mais Crișan a également « découvert » une littérature, une poésie, une astronomie, une philosophie, une éthique, une éducation, une botanique, une physique et des inventions techniques géto-daces...<sup>144</sup> Dans les années 1970-1980, les standards professionnels de la recherche ont été de toute évidence affectés par les impératifs protochroniques. Récemment, la thèse selon laquelle les Thraces ne disposaient pas de leur propre écriture a été contestée dans de nouvelles publications sur les célèbres plaques en plomb de Sinaia (*Tăblițele de la Sinaia*)<sup>145</sup>. Elles auraient été découvertes dans les années 1870 pendant la construction du château de Peleș et sont

---

spécialiste thracologue Alexander Fol : Josif Konstantin Dragan, *Imperskoto hiljadoletie na dunavskite traki*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1992. Il s'agissait de toute évidence d'un geste de gratitude pour les invitations dont avaient également bénéficié les chercheurs bulgares.

<sup>143</sup> Voir son œuvre influente, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, Dacia, 1972. Cf. Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 347.

<sup>144</sup> Crișan, *Spiritualitatea geto-dacilor*, p. 286-343.

<sup>145</sup> Voir le livre de l'ingénieur Dan Romalo, *Cronică apocrișă pe plăci de plumb?*, Bucarest, Arvin Press, 2003.

considérées par la majorité des chercheurs universitaires comme des faux modernes. Certains chercheurs, cependant, les jugent authentiques et d'autres ont même affirmé que l'alphabet sumérien était né sur le territoire de la Roumanie moderne<sup>146</sup>.

### **Les Géo-Daces et leur « spiritualité sublime » : remarques supplémentaires**

Le domaine dans lequel la frontière entre la « recherche sérieuse » et la spéculation pure est le plus perméable est sans nul doute celui de la « spiritualité » et de la religion thrace. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler que le culte de Zalmoxis n'est attesté par aucune découverte archéologique ou épigraphique<sup>147</sup> – le même culte qui était si souvent évoqué et discuté au cours du siècle passé qu'il en est venu à constituer une véritable obsession dans le discours roumain sur la « spécificité nationale » et dans la recherche thracologique roumaine. Il est ainsi très probable que toutes les « données » relatives à Zalmoxis, présentes dans les textes grecs et latins, ne représentent qu'une tradition strictement littéraire, exclusivement développée à partir du court récit d'Hérodote. L'image des Gètes comme un peuple qui croyait dans l'immortalité et pratiquait des rites d'immortalisation (*athanatizontes*) devrait être plutôt envisagée comme une figure de l'imagination grecque de l'altérité culturelle, ainsi que l'a

---

<sup>146</sup> Tel est le cas de Sorin Paliga du Département des langues slaves de l'Université de Bucarest. Il a fait référence aux signes néolithiques de la culture Vinča-Turdaş, plus précisément aux « tablettes de Tărtăria » : Sorin Paliga, « The Tablets of Tărtăria – an Enigma? A Reconsideration and Further Perspectives », *Dialogues d'histoire ancienne*, 19, 1993, p. 9-43.

<sup>147</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 427.

récemment suggérée Zoe Petre<sup>148</sup>. La rareté des sources d'information sur les croyances religieuses des Gètes et des Daces représente en effet un défi. Même si Mircea Eliade est convaincu que « *comme partout ailleurs dans les provinces de l'Empire romain, les réalités religieuses autochtones ont survécu, plus ou moins transformées, non seulement au processus de la romanisation mais aussi à celui de la christianisation* »<sup>149</sup>, le manque de données sur les cultes daces dans la province romaine de Dacie est saisissant<sup>150</sup>.

Cette glorification et cette idéalisation particulière des Daces et des Gètes, « les plus braves et les plus justes d'entre les Thraces » dans le discours et la recherche roumains, se prêtent également à une lecture critique. La question se pose en particulier pour la croyance de Pârvan dans la supériorité morale et spirituelle de la « nation géto-dace » par rapport aux autres Thraces. Les *topoi* utilisés dans la littérature grecque ancienne pour décrire les « barbares » (Scythes, Perses, Carthaginois, Celtes, etc.) et

---

<sup>148</sup> Petre, *Practica nemuririi*, p. 387. Toutefois, même un chercheur aussi précautionneux que Zoe Petre accepte la théorie d'Eliade sur le culte initiatique de Zalmoxis et la relation qu'il aurait entretenu avec une foi dans l'immortalité. Elle adhère également à l'idée des fraternités initiatiques de jeunes soldats s'identifiant avec des loups (*Ibid.*, p. 276). Petre trouve dans l'histoire de Zalmoxis des traces d'une foi « indo-européenne » archaïque dans l'immortalité à laquelle l'on accéderait à travers des pratiques magiques et des boissons telles que le *soma* indien (*Ibid.*, p. 178). Les clichés de la mythologie « indo-européenne » comparée se retrouvent ainsi également dans l'œuvre de Zoe Petre. De fait, il est difficile de déterminer pourquoi les potions magiques d'immortalité devraient être nécessairement indo-européennes : il suffit de rappeler que le terme *élixir* est d'origine arabe...

<sup>149</sup> Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 73.

<sup>150</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 275, p. 291, p. 353 ; Sorin Nemeti, *Sincretismul religios în Dacia romană*, Cluj, Presa Universitară Clujeană, 2005.

abondamment employés au sujet des Thraces (des bombances et boissons excessives, la paresse, la promiscuité sexuelle) ne sont en aucune façon réservés aux seuls « Thraces du sud », ainsi que l'imaginait Pârvan<sup>151</sup>. Son image des Gètes comme un simple peuple paysan détestant les excès n'est pas nécessairement confirmée par les découvertes archéologiques ultérieures : dans l'aire gète, les archéologues ont trouvé des armes en métaux précieux et des enterrements grandioses datant de l'époque des guerres du roi gète Dromichaitès contre le roi macédonien de Thrace Lysimaque au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>152</sup>.

Dernier point, et non des moindres, l'idée même d'une « unité nationale » géto-dace, précurseur de l'unité roumaine, n'est pas sans soulever des difficultés. Nous sommes ici en présence d'un cas classique de « nationalisme méthodologique » contaminant les interprétations des découvertes archéologiques. L'attribution des forteresses daces du sud de la Transylvanie (Munții Orăștiei) au règne de Burébista, promptement réalisée par les archéologues et historiens roumains est très discutable. D'un côté, ce roi est défini de manière univoque dans les sources comme un Gète ; de l'autre, les activités militaires et politiques de Burébista se

---

<sup>151</sup> Souligné par Petre, *Practica nemuririi*, p. 177.

<sup>152</sup> Petre, *Ibid.*, p. 192, qui fait référence aux publications d'Alexandru Vulpe. Tel est, par exemple, le cas de la tombe de Sveštari, découverte en 1982 au Nord-Est de la Bulgarie. En outre, l'époque de Burébista (le I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) et celle de Décébale (I<sup>er</sup>-début du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.), « l'âge d'or de la civilisation géto-dace », est caractérisé par des enterrements modestes, loin de la monumentalité des tombes des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C., ainsi que par une chute drastique du nombre même des tombes découvertes par les archéologues. Les spécialistes roumains tendent à imputer cette configuration à des motifs religieux : Valeriu Sîrbu, Gelu Florea, *Les Gêto-Daces. Iconographie et imaginaire*, Cluj, Centre d'études transylvaines, 2000, p. 85.

seraient concentrées dans les régions pontiques. Ce point remet aussi largement en question la reconstruction d'une « continuité » dynastique entre Burébista et Décébale<sup>153</sup>.

Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en Roumanie les études thraces ont été appelées à donner des réponses adaptées à un certain nombre de questions « d'importance nationale » et à confirmer des thèses préétablies. Les anciens Gètes et Daces ont été interprétés en termes d'unité, d'autochtonie, d'originalité, de supériorité morale et spirituelle. Ils devaient valider la thèse de la continuité historique roumaine, les droits de Bucarest sur certains territoires, ainsi que la putative spécificité nationale des Roumains. Toutefois, en dépit de cette liste de revendications, les anciens Thraces ont été loin de rendre un tel service à la seule cause roumaine. D'autres idéologies nationales ont de même recherché dans ce peuple ancien silencieux les preuves d'une originalité spirituelle, d'origines archaïques, ainsi que de la légitimité de certaines revendications territoriales.

---

<sup>153</sup> Petre, *Practica nemuririi*, p. 274-275, p. 286-287.

*CHAPITRE II*

**DE BARBARES À HELLÈNES PRÉHISTORIQUES :  
LES THRACES ANCIENS EN GRÈCE MODERNE**



*Image d'un peltaste thrace  
dans le centre-ville de Xanthi (Thrace grecque)  
(photo de l'auteur)*



## La Thrace et les Thraces – aux marges de l'espace grec

« *La vive variété des dernières couleurs de l'automne, les ruisseaux qui, à de fréquents intervalles, creusaient la terre, les amas d'arbres et de maisons qui s'élevaient, pittoresques, sur leurs rives, les tombes des Odryses, qui se dressaient çà et là pareilles à des buttes imposantes et coniques, non seulement coupaient la monotonie plate des traits de la plaine mais donnaient également à ce dessin infini tant l'unité qu'une variété extraordinaire et merveilleuse.* »<sup>154</sup> Cette description du paysage de la Thrace orientale par l'écrivain grec moderne Georgios Vizyinos paraîtrait sans doute un peu confuse au large public grec avec sa courte référence aux tumuli des Odryses (*ton Odryson tymvoi*). Il est question des nombreux tertres funéraires appartenants à la puissante tribu thrace qui habitait dans ce territoire pendant l'Antiquité. Vizyinos, lui-même natif de la région, s'intéressait à ses anciens habitants et il cherchait à découvrir des vestiges de leurs croyances et de leur culture dans les traditions populaires locales. Il a notamment publié une étude importante sur la tradition dite *Kalogeros* – le carnaval à symbolisme sexuel explicite, exécuté par des hommes masqués avant la période du Grand Carême orthodoxe – et sur ses liens avec les rites dionysiaques antiques<sup>155</sup>.

Toutefois, la culture thrace ancienne et ses « reliquats » dans le folklore grec moderne continuent à attirer des auteurs pour la plupart venus de la région de Thrace – comme Vizyinos. Les échanges de population turco-grecs

---

<sup>154</sup> Extrait du récit de Georgios Vizyinos, « Le seul voyage de sa vie » (*To monon tis zois tou taxeidion*, 1884).

<sup>155</sup> Georgios Vizyinos, « Oi Kalogeroi kai i latreia tou Dionysou en Thraki », *Thrakiki Epetiris*, 1, 1897, p. 102-127 (première publication dans le périodique *Evdomas* en 1888).

et gréco-bulgares dans les années 1920 mirent fin à l'« hellénisme » en Thrace orientale (turque) et dans ce qu'on désigne en Grèce comme Thrace du Nord (*Voreia Thraki*) – l'ancienne Roumélie orientale qui fait partie de la Bulgarie depuis 1885. Dans la période de l'entre-deux-guerres, la « Thrace grecque » se réduisit à la petite Thrace occidentale – région avec une communauté musulmane considérable dont la présence est résultat des dispositions du Traité de Lausanne (1923).



*La région de Thrace de nos jours : la Thrace occidentale (Thrace grecque), la Thrace orientale (partie européenne de la Turquie) et la « Thrace du Nord » (Bulgarie du Sud).*

*Auteur : Magister (source:*

*<https://latinews1.files.wordpress.com/2014/01/thrace.png>, dernier accès : 31/10/2015)*

Bien que *Hinterland* de la Constantinople impériale, territoire peuplé par une communauté grecque nombreuse et patrie d'intellectuels, d'ecclésiastiques et de bienfaiteurs importants, la Thrace était marginale pour l'État Athénocentrique grec avant qu'une partie n'en fût annexée par celui-ci. Mais le rétrécissement symbolique de la « Thrace grecque » aux trois départements du Nord-Est de la Grèce, avec une présence sensible de l'islam et enfoncés entre la Turquie et la Bulgarie, ne contribua pas à la démarginalisation de la région.

À titre d'exemple, une statistique de la représentation des régions historiques grecques sur 517 timbres postaux grecs décerne à la Thrace la dernière place : seulement 2% des timbres portent des images de cette région. Dans le même temps, son voisin de l'ouest avec lequel elle est souvent associée sur le plan historique et administratif – la Macédoine – gagne incontestablement la première place (24%, même plus qu'Athènes avec ses 18% !)<sup>156</sup>. À présent, la quantité de la littérature grecque, scientifique et autre, consacrée à la Thrace n'est guère comparable à l'océan de publications sur la Macédoine. Qui plus est, un simple regard sur les titres liés à la Thrace montrerait l'accent fréquent sur la population musulmane locale : un sujet sensible étant donné les relations traditionnellement tendues entre Grecs et Turcs.

Et, très naturellement, les Odryses et les autres tribus et royaumes thraces n'ont jamais acquis de popularité particulière en Grèce de nos jours. Nourri du philhellénisme européen, dès ses premiers pas, le nationalisme grec s'articule autour de l'idée d'un lien

---

<sup>156</sup> Basil Gounaris, « The Politics of Currency: Stamps, Coins, Banknotes, and the Circulation of Modern Greek Tradition », in Keith Brown, Yannis Hamilakis (dir.), *The Usable Past. Greek Metahistories*, Lanham, Boulder, New York & Oxford, Lexington Books, 2003, p. 69-84.

direct entre Grèce ancienne et Grèce moderne<sup>157</sup>. Placés à côté des réalisations illustres de la civilisation hellénique ancienne, avec leur signification fondamentale pour les auto-compréhensions de la « civilisation européenne », les obscurs Thraces, qui n'ont probablement laissé pas un seul texte écrit, peuvent être simplement difficiles à remarquer. De surcroît, ils furent décrits par les auteurs anciens, d'une manière unanime, comme « Barbares » ; ce point de vue a été reproduit dans la lecture classiciste de l'histoire chez les premiers lettrés grecs modernes. Ainsi, quand Adamantios Korais (Coray) rejette l'auto-désignation romaine de ses compatriotes (*Romaioi/Romioi*) et leur propose l'ethnonyme « correct » (*Graikoi*, à son avis), il explique que le trône romain fut souvent occupé par des Thraces et par « d'autres despotes trois fois barbares » (*trisvarvarous despotas*) : Bulgares, Illyriens, Triballes, Arméniens<sup>158</sup>. Plus de huit décennies plus tard, Vizyinos état toujours capable d'ironiser le rejet de « Thraces barbares », comme lui, par les autres Grecs<sup>159</sup>.

Entre-temps, l'ascendance thrace a été facilement attribuée par des auteurs grecs modernes à des peuples voisins. Les Valaques et surtout les Bulgares ont été

---

<sup>157</sup> Malgré la référence fondamentale au christianisme orthodoxe aussi. Il serait certes vain de tenter d'énumérer les publications à ce sujet. En voici cependant certaines : Maria Couroucli, « *Génos, ethnos. Nation et État-Nation* », *Ateliers d'anthropologie*, 26, 2003, p. 287-299 ; Vassilis Gounaris, Yannis Frangopoulos, « La quête de la nation grecque moderne et le « cas grec » comme un cas paradoxal de la construction du fait national contemporain », *Socio-anthropologie*, 23-24, 2009, p. 115-153 ; les textes publiés dans Roderick Beaton, David Ricks (dir.), *The Making of Modern Greece: Nationalism, Romanticism, and the Uses of the Past (1797-1896)*, Farnham, Surrey, Ashgate, 2009.

<sup>158</sup> Adamantios Korais, *Salpisma polemistirion*, Alexandrie, 1801, p. 8-9.

<sup>159</sup> Dans son poème « To Symvoulion ton Grammateon » (*Atthides aurai*, 1884).

souvent associés aux Thraces : par exemple, Athanasios Psalidas, savant de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> s., considère que, dans les époques antiques, les Bulgares étaient appelés Thraces<sup>160</sup>. Ainsi, pendant une certaine période, le terme « Thraces » servait d'un « pont classiciste » entre les Grecs et leurs voisins du Nord : ces derniers étaient vus comme aussi proches, mais également aussi différents, que les anciens Thraces, Daces, Illyriens etc. des anciens Grecs. Des désignations comme « Thraco-Bulgares » (*Thrakovoulgaroi*), voire « Thraco-Serbo-Bulgares », ont été utilisées communément jusque dans les années 1860<sup>161</sup>. De même, la région de Thrace (comme d'ailleurs la Macédoine et l'Épire) n'était pas incluse de façon unanime dans les représentations cartographiques de l'espace grec<sup>162</sup>.

Mais dès les années 1870, les termes « Thraces » et « Bulgares » ont été définitivement séparés l'un de l'autre, en raison de la progression du nationalisme bulgare (antérieurement largement sous-estimé du point de vue grec) et, plus concrètement, de l'établissement d'une Église bulgare autocéphale (l'Exarchat) en 1870. Le problème était précisément que celle-ci commence à revendiquer pour son diocèse la Macédoine et la Thrace : territoires considérés vitaux à la fois pour la juridiction du Patriarcat de Constantinople sur les Balkans et pour la

---

<sup>160</sup> Gounaris, *Ta Valkania ton Ellinon*, p. 39.

<sup>161</sup> Ioannis Koliopoulos, *Istoria tis Ellados apo to 1800. To ethnos, i politeia kai i koinonia ton Ellinon*, vol. 1, Athènes, Vaniak, 2000, p. 77-78 ; Vasilis Gounaris, « I Makedonia ton Ellinon: Apo to Diafotismo eos ton A' Pankosmio Polemio », in Ioannis Stefanidis, Vlasis Vlasidis et Evangelos Kofos (dir.), *Makedonikes tautotites sto hrono. Diepistimonikes prosengiseis*, Athènes, Patakis, 2008, p. 191-192 ; Gounaris, *Ta Valkania ton Ellinon*, p. 115, p. 157.

<sup>162</sup> Au début du XIX<sup>e</sup> s., elle est toujours représentée sous son nom médiéval, *Romania* : Gounaris, « I Makedonia ton Ellinon », p. 187-188.

réalisation de la Grande Idée irrédentiste (*Megali Idea*) du Royaume hellénique<sup>163</sup>. Dès lors, le terme « Thraces » (*Thrakes*) a été réservé à la désignation de la population grecque de Thrace – couvrant les hellénophones mais aussi d'autres populations chrétiennes orthodoxes qui ont préféré rester fidèles au Patriarcat de Constantinople. C'est dans ce contexte que des idéologues grecs commencent à « récupérer » les anciens Thraces et à construire le récit du caractère hellénique de la Thrace.

**Vers une récupération symbolique  
des Thraces anciens :  
les enjeux d'une lutte gréco-bulgare**

En réalité, avant la création de l'Exarchat déjà, la croissance du nationalisme bulgare ainsi que ses prétentions à une longue présence historique des Bulgares en Thrace ont été combattues par des intellectuels grecs, natifs de la région de la ville de Philippoupoli/Plovdiv : zone avec une population urbaine grecque, mais principalement bulgare pour ce qui est des villages, et avec un mouvement national bulgare dans la ville même, dont l'importance ne fait que croître dans les années 1850-1860. Probablement le premier auteur grec de la région qui a laissé des travaux sur les anciens Thraces est Vlasios Skordelis, instituteur et historien de Stenimachos (aujourd'hui Asenovgrad en Bulgarie – ville anciennement grecque, située près de Plovdiv).

En 1865, il a publié son discours *Sur la Thrace* censé confirmer le caractère grec de la région depuis le temps

---

<sup>163</sup> Sur la Grande Idée : Paschalis Kitromilides, « On the Intellectual Content of Greek Nationalism: Paparrigopoulos, Byzantium and the Great Idea », in David Ricks, Paul Magdalino (dir.), *Byzantium and the Modern Greek Identity*, London, Ashgate, 1998, p. 25–33.

préhistorique. Skordelis lance la théorie que les Hellènes, les Thraces, les Macédoniens, les Thesprotes, les Illyriens et les Pélasges représentaient des « branches différentes du même arbre » et que les Thraces et les Grecs étaient liés ainsi par « la parenté la plus étroite, ou bien l'origine commune (*i stenotati syngeneia, i mallon, i koini katagogi*) »<sup>164</sup>. Selon Skordelis, cette relation est prouvée par le fait que les Grecs ont emprunté leur musique et religion (*thriskeia*) aux Thraces (*Thrakes*). Orphée, le chantre mythique le plus important et fondateur de rites sacrés et de mystères, était un Thrace. Il a également participé au périple des Argonautes : pour Skordelis, tout cela prouve qu'il n'était pas étranger aux Grecs. Même chose pour Musée, Thamyras, Eumolpos et d'autres figures mythiques. Skordelis se réfère aussi à des sources anciennes qui attestent la présence d'une population thrace au cœur de la Grèce même, y compris en Attique, et, *vice versa*, il expose l'importance de la colonisation grecque de la Thrace : à la fois des côtes et, selon Skordelis, des territoires intérieurs. Il n'oublie pas les données des historiens antiques au sujet des alliances militaires gréco-thraces/athéniennes-thraces et il indique l'« assimilation » finale de la Thrace au sein de la langue et de la culture grecques après Alexandre le Grand. Selon sa conclusion, les Thraces étaient – ou sont devenus – aussi Grecs que les Athéniens et les Spartiates.

Pour ce qui est de la langue thrace – suffisamment distincte pour que les Grecs et les Thraces utilisent des interprètes dans leur communication – Skordelis croit qu'elle ne représentait qu'une forme archaïque pélasge du grec. Sa différence par rapport à celui-ci était due à l'évolution et au « raffinement » de la langue chez les Grecs « méridionaux »<sup>165</sup>. Ce problème mène logiquement

---

<sup>164</sup> Vlasios Skordelis, *Peri Thrakis*, Constantinople, 1865, p. 7, p. 13.

<sup>165</sup> Skordelis, *Peri Thrakis*, p. 21-22.

l'auteur à la situation langagière contemporaine en Thrace et au fait qu'une partie considérable de la population locale ne parle pas grec mais bulgare. Pour Skordelis, cela ne signifie pas que cette population appartient à la nation bulgare car « *la langue n'est pas toujours un marqueur certain de la race ethnique de quelqu'un* (tis ethnotitos phylis tinos) »<sup>166</sup>. Les Thraces locaux auraient perdu leur langue maternelle, le grec, en résultat de l'oppression étrangère : à savoir des incursions et des brigandages infinis des Bulgares barbares depuis l'époque médiévale.

Dans ses *Méditations thraces*, publiées en 1877 à Leipzig, le même auteur présente de nombreuses données, tirées des écrivains anciens, sur les tribus thraces (en particulier sur les Odryses) ainsi que des descriptions géographiques de la Thrace. Cette fois, Skordelis montre un intérêt particulier pour la langue thrace ancienne, et notamment pour les noms de « villes » (*poleis*) thraces. Il souligne l'origine thrace des secondes composantes de désignations de cités (*-iskos, -bria, -[d]iza/-[d]izos, -para*) et il essaie de fournir leur étymologie à travers des comparaisons avec le sanskrit, etc. Néanmoins, tout cela ne le fait pas questionner « la parenté la plus étroite » entre Thraces et Grecs. D'un côté, ceux-ci auraient importé beaucoup de cultes, de dieux, la musique et la poésie des Thraces. D'un autre côté, les Thraces auraient été proches, quant à eux, de la population préhistorique de la Grèce : les Pélasges<sup>167</sup>.

Lancés par l'instituteur de Stenimachos, ces postulats font preuve d'une longévité impressionnante dans les études grecques. Néanmoins, il convient de noter que Skordelis n'a pas inventé la plupart des ces « découvertes » : en réalité, il citait des spécialistes

---

<sup>166</sup> Skordelis, *Peri Thrakis*, p. 26.

<sup>167</sup> Vlasios Skordelis, *Meditationes Thracicae. Thrakikai meletai*, Leipzig, Walter Wiegand, 1877, p. 39-42.

occidentaux, en particulier allemands, qui avaient déjà étudié l'Antiquité thrace. Par exemple, la thèse d'un lien entre Thraces et Pélasges – présente dans des sources anciennes – a été avancée par l'auteur allemand Bernhard Giseke<sup>168</sup>.

Des conclusions similaires ont été lancées au même moment par l'enseignant de Constantinople Iroklis Vasiadis (lui, d'origine épirote). Il présente les sources littéraires concernant les différentes tribus de la Thrace ancienne, tout en confirmant, lui aussi, leur parenté (*syngeneia*) avec les Grecs. Ainsi que ces derniers, les Thraces étaient descendants de cette branche des Aryens qui fut appelée Pélasges ou « Thraco-Pélasges », ou bien « Gréco-Italiens »<sup>169</sup>. De même que Skordelis, Vasiadis se réfère à l'historien de la religion grecque Karl Otfried Müller et à d'autres spécialistes occidentaux qui avaient indiqué que les Thraces étaient probablement identiques aux Grecs : au contraire, il serait impensable que les introducteurs des Muses et des cultes à mystères en Grèce – Orphée, Thamyris, Musée et Eumolpos – soient des étrangers. Selon ces spécialistes et Vasiadis, le culte de Dionysos serait d'origine thrace aussi : thèse qui sera bientôt « bétonnée » par la grande autorité de l'antiquisant allemand Erwin Rohde.

Cependant, les auteurs grecs ne s'intéressaient pas à l'Antiquité thrace pour des raisons purement scientifiques. Leur objectif principal était de démentir les allégations bulgares, apparues entre-temps, qui voulaient démontrer

---

<sup>168</sup> Bernhard Giseke, *Thrakisch-pelasgische Stämme der Balkanhalbinsel und ihre Wanderungen in mythischer Zeit*, Leipzig, Teubner, 1858.

<sup>169</sup> Iroklis Vasiadis, *Thrakikos, itoi, peri tis Archaiais Thrakis kai ton laon autis*, Constantinople, 1872, p. 10. Dans le cas des « Gréco-Italiens », Vasiadis se réfère à l'*Histoire romaine* de Theodor Mommsen, où l'historien allemand postule la parenté des peuples italiens avec les Grecs.

l'appartenance non-grecque et slave/bulgare des anciens habitants de la Macédoine et de la Thrace. Les Grecs connaissaient déjà les écrits fantasmagoriques du révolutionnaire Georgi Rakovski sur l'ascendance « védique » des Bulgares. Et ils étaient particulièrement impatients de ruiner la crédibilité des publications du Bosnien Stefan Verković, notamment de son *Véda slave* : une collection volumineuse de textes présentés comme des chants populaires de musulmans bulgarophones (connus comme *Pomaks*) attestant, chez ces derniers, une mémoire collective vivante à propos de figures mythologiques et historiques de l'ancienne Thrace et Macédoine telles qu'Orphée et Alexandre le Grand<sup>170</sup>. Les polémistes grecs comprennent clairement le message de ces publications : ce ne sont pas les Grecs mais les Bulgares de la Macédoine et de la Thrace qui seraient les « premiers », les autochtones dans ces régions. Ainsi, ils détiendraient également le droit de redevenir leurs maîtres dans l'avenir.

Skordelis et Vasiadis se montrent particulièrement combatifs à l'égard des revendications bulgares<sup>171</sup>. Ils essaient de prouver la présence grecque en Thrace

---

<sup>170</sup> *Véda Slovena(h)*, dont le premier volume est publié en 1874 à Belgrade, tandis que le second – en 1881 à Saint-Petersbourg. La publication a été reçue comme authentique par de nombreux savants européens et russes. Plus tard, il a été prouvé que les volumes contiennent des contrefaçons contemporaines appartenant, très probablement, à l'informateur de Verković – Ivan Gologanov, enseignant bulgare de la région de Drama en Macédoine. Sur les réactions grecques : voir Gounaris, *Ta Valkania ton Ellinon*, p. 261-262. Le travail de Vasiadis est publié avant le *Véda slave* mais après la présentation, à Moscou, du premier chant de ce type – sur les « noces d'Orphée » (1867).

<sup>171</sup> Vasiadis avoue qu'il est scandalisé également par Ilarion Makariopolski, dirigeant du mouvement ecclésiastique bulgare, qui aurait déclaré devant lui qu'Orphée était un ancêtre des Bulgares et que les Grecs anciens avaient importé la poésie et la musique des Thraces, c'est-à-dire des « Bulgares » : Vasiadis, *Thrakikos*, p. 14.

ancienne en faisant référence aux travaux de l'archéologue français Albert Dumont, qui avait sinon cru à l'authenticité du *Véda slave*. En 1897, une étude archéologique sur la Thrace a été publiée également par Christos Tsountas, l'un des archéologues de premier plan en Grèce, et natif de la même ville que Skordelis (Stenimachos / Asenovgrad)<sup>172</sup>.

Vers le même moment, cette ville ainsi que Philippoupoli/Plovdiv et une série de foyers grecs sur la côte occidentale de la mer Noire faisaient déjà partie de la Bulgarie. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les territoires de la Thrace qui restaient sous contrôle ottoman furent témoins d'une compétition propagandiste entre Grecs et Bulgares qui atteint son sommet après les Guerres balkaniques et, surtout, après la Première Guerre mondiale. Ces conflits entraînent plusieurs changements de domination sur la Thrace. Au cours de cette période, l'argumentaire grec à propos des « droits » d'Athènes sur la Thrace comptait principalement sur la présence massive d'une population grecque dans les centres urbains de la région – et largement moins sur les liens obscurs entre Thraces et Grecs anciens<sup>173</sup>. L'historiographie dominante, façonnée dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par les grandes contributions de Constantin Paparrigopoulos, montrait peu d'intérêt pour les Thraces. Dans sa fameuse *Histoire de la nation hellène* (premier volume en 1860), le père de l'historiographie grecque moderne mentionne la « parenté initiale » (*archiki syngeneia*) entre Grecs, Thraces et, également, Illyriens, mais cette référence paraît

---

<sup>172</sup> Christos Tsountas, « I proïstoriki Thraki », *Thrakiki epetiris*, 1897.

<sup>173</sup> À la différence du cas de la Macédoine, où les références historiques aux anciens Macédoniens étaient toujours présentes et mises en exergue : Gounaris, *Ta Valkania ton Ellinon*, p. 285.

extrêmement courte comparée à son travail monumental<sup>174</sup>.

### **La Thrace comme la source de la religion grecque : les études de l'entre-deux-guerres**

Les antagonismes politiques gréco-bulgares à propos de la Thrace moderne catalysent la production scientifique sur l'histoire de la région, y compris sur son histoire antique. Cette évolution saute aux yeux si l'on compare la première édition de l'*Histoire* de Paparrigopoulos avec celle de 1932, complétée par Pavlos Karolidis, successeur de Paparrigopoulos dans la chaire d'histoire grecque à l'Université d'Athènes. Dans les parties qu'il a rédigées dans le premier tome de l'*Histoire*, Karolidis consacre aux Thraces une attention spéciale<sup>175</sup>. Il les traite, lui aussi, comme un peuple « aryen » lié aux Pélasges – Karolidis utilise également le terme « Thraco-Pélasges » (*Thrakopelasgoi*) – et, de cette façon, aux Grecs et à d'autres peuples (Illyriens et Phrygiens, mais aussi Albanais et Arméniens). Comme Skordelis et Vasiadis, il souligne que les premiers musiciens et poètes grecs étaient d'origine thrace (Orphée, Musée, Thamyris, Eumolpos). Ce dernier était le fondateur du culte à mystères le plus important en Grèce ancienne – des mystères d'Éleusis – comme en témoignent les *Eumolpidai*, famille de prêtres à Éleusis. *Thrakidai* était le nom des membres d'une autre famille de prêtres – quant à eux de Delphes, où se trouvait

---

<sup>174</sup> Konstantinos Paparrigopoulos, *Istoria tou ellinikou ethnous*, vol. 1, Athènes, Pavlidou, 1860, p. 58-59.

<sup>175</sup> Voir Pavlos Karolidis, « Eisagogi », in Konstantinos Paparrigopoulos, *Istoria tou ellinikou ethnous*, vol. 1, partie 1, Athènes, Eleutheroudakis, 1932, p. 124-133, et Idem, « Parartima », in Konstantinos Paparrigopoulos, *Istoria tou ellinikou ethnous*, vol. 1, partie 2, Athènes, Eleutheroudakis, 1932, p. 420-423.

l'oracle le plus fameux du monde hellénique. Le culte orgiastique de Dionysos aurait été introduit en Grèce par des Thraces ; même chose pour les cultes orphiques<sup>176</sup>.

Ainsi, Karolidis associe les Thraces à l'époque la plus ancienne de l'histoire grecque – il en parle dans l'avant-propos consacré à la préhistoire de la Grèce – et aux éléments de la religion grecque qui passent pour les plus archaïques. La Thrace a été ainsi imaginée comme le berceau de toute sorte de rites mystérieux et de cultes orgiaques. Thèse qui n'était pas nouvelle : elle avait été déjà reproduite par maints auteurs étrangers. Suivant des écrivains antiques tels que Plutarque (*Vie d'Alexandre* 2), Karl Otfried Müller avait même lié l'étymologie du mot grec *thrāskeia* (« religion », « culte ») à l'ethnonyme *Thrakes/Thrēikes* (« Thraces ») : Karolidis ne fait que le citer<sup>177</sup>. Le caractère extrêmement archaïque de la « religion des Thraco-Pélasges » a été confirmé par la présence supposée d'un culte de la Grande Déesse Mère : sujet spécialement discuté par Karolidis. Enfin, l'historien s'attaque à la théorie selon laquelle les Thraces étaient des Slaves/Bulgares et, en particulier, à la collection de « chants orphiques » (*sic*) édités par Verković : ceux-là qui avaient provoqué une telle colère chez Vasiadis.

Présentes dans une édition de l'*Histoire* de Paparrigopoulos, ces thèses acquièrent, sans aucun doute, une certaine popularité. Mais, en fait, elles étaient dans une certaine mesure inspirées par des publications de Grecs de la Thrace qui n'étaient pas forcément des historiens professionnels. Dès la fin des années 1920,

---

<sup>176</sup> Les noms préservés de figures mythologiques et de cités thraces prouveraient la proximité de la langue thrace à la grecque : Karolidis, « Eisagogi », p. 48-53. Voir Idem, « Peri Thrakon kai Thrakis », *Thrakika*, 1929, p. 261-264.

<sup>177</sup> Georgios Vizyinos considérait, lui aussi, que la religion grecque provenait de la Thrace : Eleni Spathari-Begliti, *Istoriki kai koinoniki laographia Anatolikis Thrakis*, Athènes, Livani, 1997, p. 30.

l'appartenance de la Thrace au monde hellénique dans l'Antiquité (et, en général, tout au long de l'histoire) faisait l'objet d'écrits publiés par deux institutions qui avaient été fondées par des militants patriotiques, des intellectuels et des savants venus des parties de la Thrace sous domination bulgare ou turque. Ce sont le Centre thrace (*Thrakiko kentro*) et l'Association d'études thraces (*Etaireia thrakikon meleton*), établies respectivement en 1927 et en 1937. Leurs périodiques – *Thrakika* et l'*Archive du trésor ethnographique et linguistique thrace* (*Archeion tou thrakikou laographikou kai glossikou thisavrou*, cité désormais comme *ATHLGTH*) – se proposaient de sauver « l'âme de la Thrace »<sup>178</sup>. Cela comprenait l'enregistrement des mémoires de réfugiés grecs de la région et de chants populaires, la publication de monuments écrits et matériels relevant de l'histoire de la Thrace, la mise en valeur de la richesse dialectale locale et des traditions folkloriques particulières. Les collaborateurs des deux revues avaient pour préoccupation principale également de combattre les publications bulgares : comme celles-ci essayaient de démontrer la légitimité des « droits » de Sofia sur la Thrace (y compris la Thrace occidentale grecque) et « déformaient » ainsi la « vérité » historique<sup>179</sup>.

Dans les pages de *Thrakika*, c'est Kosmas Myrtilos Apostolidis qui présente d'une manière systématique l'histoire de l'hellénisme en Thrace. Philologue et historien de Philippoupoli/Plovdiv<sup>180</sup>, Apostolidis

---

<sup>178</sup> *Thrakika*, 1928, p. iv-v. En 1992, les deux organisations fusionnent.

<sup>179</sup> Sur ces polémiques : Theodora Dragostinova, *Between Two Motherlands. Nationality and Emigration among the Greeks of Bulgaria, 1900-1949*, Ithaca & London, Cornell University Press, 2011, p. 231-236.

<sup>180</sup> Il consacre une attention spéciale à l'histoire de sa ville natale : voir son livre, édité *post mortem*, *I tis Philippoupoleos istoria apo ton*

s'intéressait en particulier à l'Antiquité. Ainsi, dans son travail *Sur les Thraces anciens* (1928), il s'occupe des origines de ce peuple indo-européen (ou bien aryen, selon la terminologie en vogue à cette époque). En suivant Giseke et les écrits grecs précédents sur les « Thraco-Pélasges », Apostolidis conclut aussi que les Thraces, bien que partageant des mœurs et des coutumes « incontestablement barbares » (*anamfisvittos varvara*), étaient proches des Proto-Hellènes<sup>181</sup>. Pourtant, Apostolidis ne répète pas simplement les thèses établies : il était au courant du développement de la production scientifique à l'étranger (avec les contributions de chercheurs tels que Wilhelm Tomaschek, Paul Kretschmer, etc.)<sup>182</sup> et il introduit une série de nouveaux points. Il s'occupe, par exemple, de l'affinité présumée entre les Thraces et les Phrygiens en Asie Mineure, de la « thalassocratie thrace » (domination préhistorique de la mer), de la question de la population pré-indo-européenne de la Thrace, des influences des Troyens, des Mycéniens et d'autres civilisations préhistoriques « grecques » sur les Thraces. À l'instar des auteurs précédents, il considère, lui aussi, les Thraces comme « exportateurs » de cultes religieux, de musique et de poésie en Grèce, mais également d'éléments de culture matérielle. Apostolidis se réfère, à cet égard, aux résultats de fouilles archéologiques effectuées en Bulgarie et aux travaux de spécialistes bulgares comme Rafail Popov, Gavril Kacarov, Bogdan Filov.

---

*archaiotaton mechri ton kath'imas chronon*, Athènes, Enosis ton apantachou ex Anatolikis Romylias Ellinon, 1959.

<sup>181</sup> Kosmas Myrtilos Apostolidis, « Peri ton archaion Thrakon », *Thrakika*, 1928, p. 81.

<sup>182</sup> Tomaschek, *Die Alten Thraker* ; Paul Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1896.

Mais la thèse d'une affinité entre Thraces et Grecs se heurtait à un paradoxe (remarqué par Paparrigopoulos). À savoir, beaucoup d'auteurs antiques ont indiqué une série d'« importations » thraces dans la religion et la culture grecque ; mais les Thraces ont été simultanément dépeints comme des Barbares sauvages, étrangers à toute culture possible. Ce fait avait mené certains savants allemands (Karl Otfried Müller, Otto Abel, Bernhard Giseke) à établir une distinction entre Thraces préhistoriques « culturels » et Thraces historiques « incultes », ceux-ci représentant la population décrite dès l'époque classique. En fait, le paradoxe a été enfin résolu à l'aide de la théorie de chercheurs tels qu'Eduard Gerhard<sup>183</sup> : les Thraces « tardifs », historiques, étaient bien ces Pélasges anciens qui précédèrent les Grecs et dont les inventions culturelles furent adoptées par ces derniers ; mais pour une raison ou pour une autre, ils restèrent au même niveau culturel – ils n'évoluèrent pas comme les Grecs – et même retombèrent dans la barbarie. Ainsi, Paparrigopoulos croyait que l'affinité entre Thraces et Grecs aurait disparu en raison du développement culturel de la Grèce. Apostolidis reprit cette idée<sup>184</sup>.

L'historien de Philippoupoli étudia également la langue des anciens Thraces et il suggéra des interprétations plus nuancées et informées par les théories existant à l'étranger que les indications dogmatiques précédentes de la « parenté étroite » du thrace et du grec<sup>185</sup>. À l'instar de chercheurs comme Tomaschek et Kretschmer, il

---

<sup>183</sup> Eduard Gerhard, *Über Griechenlands Volksstämme und Stammgottheiten*, Berlin, 1853.

<sup>184</sup> Apostolidis, « Peri ton archaion Thrakon », p. 77-79. Les Thraces aurait subi également des influences « barbares » venues du Nord, de l'Ouest et de l'Asie : voir Idem, « Peri ton ithon kai ethimon ton archaion Thrakon », publié dans *ATHLGTH*, 20, 1955, p. 49-80.

<sup>185</sup> Kosmas Myrtilos Apostolidis, « Peri tis glossis ton Thrakon », *Thrakika*, 1932, p. 181-235, et la suite dans *Thrakika*, 1933, p. 71-112.

considérerait que les langues les plus proches du thrace étaient le phrygien et l'arménien : Apostolidis les regarde comme membres d'une « famille thraco-phrygienne » particulière<sup>186</sup>. Toutefois, une certaine motivation identitaire se faisait jour, là aussi : la préoccupation principale d'Apostolidis est de rejeter l'idée de relations spéciales entre thrace et slave (et lithuanien), avancée par certains savants européens, et de réaffirmer son lien serré avec le grec. Selon Apostolidis, le « thraco-phrygien » avait d'abord été très proche de celui-ci mais, avec le passage du temps, la langue thrace s'était séparée du grec et elle lui était devenue étrangère (*apexenothi*). Une difficulté particulière était posée par la découverte, en 1912, d'une bague en or à Ezerovo, dans la région de Plovdiv en Bulgarie, avec une inscription en caractères grecs mais dans une langue inconnue. L'inscription a reçu des interprétations diverses par les linguistes bulgares qui ont accepté, dès le début, qu'elle était en thrace<sup>187</sup>. Mais Kosmas Apostolidis essaie de prouver que la bague est en réalité écrite dans une variété spécifique du grec<sup>188</sup>.

Apostolidis insiste également sur l'idée que l'usage de la langue thrace aurait été progressivement remplacé par celui du grec durant la domination macédonienne et qu'il aurait disparu complètement après la conquête romaine – bien entendu, en faveur du grec. Ici, son objectif principal était de démentir la thèse bulgare selon laquelle le thrace était toujours parlé au moment de l'arrivée des Slaves dans

---

<sup>186</sup> Apostolidis, « Peri tis glossis ton Thrakon » (*Thrakika*, 1933), p. 110. Hérodote (*Histoires* 7, 73) avait défini les Arméniens comme des « colons phrygiens ».

<sup>187</sup> La première tentative de traduction appartient au linguiste Dimităr Dečev : Dimiter Detschew, « Die thrakische Inschrift auf dem Goldringe von Ezerovo (Bulgarien) », *Glotta*, 7, 1916, p. 81-86.

<sup>188</sup> Apostolidis, « Peri tis glossis ton Thrakon » (*Thrakika*, 1932), p. 197-223. Cf. Konstantinos Kourtidis, « I epigraphi tou chrysou daktyliou tou choriou Ezerovo », *Thrakika*, 1932, p. 72-83.

les Balkans. Le nom bulgare de la ville natale d'Apostolidis – Plovdiv – fournissait l'argument le plus connu de cette discussion : désignation lancée par des activistes bulgares au XIX<sup>e</sup> siècle mais prétendant représenter une forme vieille slave de *Pulpudeva*, le nom thrace de Philippoupolis, attesté par l'historien gotho-romain Jordanès. Apostolidis fait de son mieux pour déconstruire cette argumentation en détail<sup>189</sup>.

Enfin, Kosmas Myrtilos Apostolidis consacre une attention spéciale aux problèmes posés par la religion thrace<sup>190</sup>. Il souligne que les Thraces adoraient les mêmes dieux que les Hellènes : leurs déités portaient les noms pan-helléniques (Apollon, Zeus, Héra, Artémis, etc.) et elles étaient, en général, dépeintes selon les conventions iconographiques grecques. Ainsi, Apostolidis rejette la thèse, défendue par l'antiquisant bulgare Gavril Kacarov qui veut que, sous les noms grecs des dieux thraces, se cacheraient des divinités purement thraces identifiées à leurs homologues grecs par les Anciens. Apostolidis rejette également l'idée, reproduite par Kacarov, selon laquelle certaines épicleses de dieux grecs (par exemple, Zbelsourdos/Zbelthiourdos dans le cas de Zeus) représentent des dieux thraces, identifiés avec leurs correspondants grecs. Il cherche à démontrer qu'elles ne représentent que des épithètes locales.

Cependant, Apostolidis n'était pas en état de nier complètement l'existence de déités thraces dont l'origine et l'identité a été confirmée par les auteurs anciens. De même que les savants grecs modernes avant lui, il insiste sur l'idée que les Thraces avaient « exporté » une série de dieux dans la religion grecque : Dionysos, Bendis,

---

<sup>189</sup> Apostolidis, « Peri tis glossis ton Thrakon » (*Thrakika*, 1932), p. 227-231.

<sup>190</sup> Kosmas Myrtilos Apostolidis, « Peri tis thriskeias ton Thrakon », *Thrakika*, 1934, p. 41-59.

Cotyto, etc. Cette thèse présuppose directement la reconnaissance de certaines particularités des cultes thraces : comme la foi dans l'immortalité chez les Gètes avec leur dieu Zalmoxis<sup>191</sup>. Apostolidis était d'accord avec la thèse commune que le trait le plus typique des pratiques religieuses des Thraces était la domination de cultes orgiastiques et à mystères dont certains furent empruntés par les Grecs (les festivités dionysiaques, les mystères d'Éleusis, etc.). Dans ce contexte, il indique également la présence du dieu orgiastique « phrygo-pélasge » Sabazios et de la Grande Déesse Mère, la Cybèle phrygienne, en Thrace : figures qui devaient prendre une importance exceptionnelle dans la thracologie bulgare. Un autre culte thrace qui attira l'attention d'auteurs grecs (depuis Skordelis) et d'archéologues étrangers fut aussi étudié par Apostolidis : le Cavalier thrace, ou bien le *Héros*. Son image est découverte, à présent, sur des milliers de reliefs funéraires ou votifs, surtout de l'époque romaine. Jusqu'à aujourd'hui, soit les spécialistes grecs l'identifient à des dieux grecs (Apollon, etc.), soit ils y voient une divinité syncrétique thraco-hellénique. Dans ce but, ils se réfèrent aux noms de divinités grecques, mentionnés à côté de l'image du Cavalier, au style iconographique grec, etc.<sup>192</sup>. Apostolidis souligne également un autre aspect important du culte : il représente la héroïsation d'un défunt, c'est-à-dire une idée religieuse grecque par excellence<sup>193</sup>.

---

<sup>191</sup> En fait, c'est un philologue et archéologue grec, né en Macédoine, qui est le premier en Europe à soutenir une thèse de doctorat sur Zalmoxis : Athanasios Rousopoulos, *De Zalmoxide secundum veterum auctoritatem*, Göttingen, 1852.

<sup>192</sup> Par exemple, Dimitris Samsaris, *O exellinismos tis Thrakis kata tin elliniki kai romaïki archaiotita*, Thessalonique, Altintzi, 1980, p. 219-222.

<sup>193</sup> Kosmas Myrtilos Apostolidis, « Peri tou Thrakos Ipeos i tou Kyriou Iroos », *ATHLGTH*, 6, 1939-1940, p. 17.

En général, sa présentation de la religion thrace était ambiguë : d'une part, Apostolidis soulignait que les Thraces vénéraient les dieux pan-helléniques et il essayait de montrer à quel point leurs pratiques rituelles rappelaient celles des Grecs. D'autre part, il admettait l'existence de spécificités qui, comme il le croyait, survivaient toujours chez les « Thraces hellénisés ». Ici, Apostolidis se référait à la recherche ethnographique de l'écrivain Georgios Vizyinos sur le *Kalogeros*.

Un autre activiste des instituts thraces – l'ethnographe et médecin Konstantinos Kourtidis – s'occupait aussi de la religion thrace ancienne. Ses publications confirmaient l'image d'une Thrace – source de tous les cultes grecs à mystères : des cultes dionysiaques, des doctrines orphiques, des mystères d'Éleusis mais aussi des cultes des Cabires et des Grands Dieux (*Megaloi Theoi*) adorés dans les « îles thraces » (Lemnos, Samothrace, Imbros) et ailleurs<sup>194</sup>. Grâce à cette littérature, l'image de la Thrace comme pays de « l'esprit dionysiaque », des rites orgiastiques et du mysticisme atteignait un public plus large en Grèce. L'importance aussi bien d'Orphée que de l'orphisme dans les définitions de l'identité grecque est manifeste chez le poète Angelos Sikelianos qui cherchait de l'inspiration dans les écrits et les doctrines ésotériques orphiques<sup>195</sup>.

---

<sup>194</sup> Konstantinos Kourtidis, *Ta archaia ellinika mystiria, itoi ta Kaveiria – Dionysia – Orphika kai Eleusinia*, Athènes, Damianos, 1934. Voir aussi Idem, *Istoria tis Thrakis apo ton archaiotaton chronon mechri tou 46 m. Ch.*, Athènes, Alevropoulou, 1932.

<sup>195</sup> Dont l'esprit est identifié par Sikelianos comme « dorien » : Takis Dimopoulos, *Sikelianos, o Orphikos*, Athènes, Ikaros, 1981 ; Ritsa Frangou-Kikilia, « O Angelos Sikelianos kai i proaionia orphiki phoni », *Singrisi / Comparaison*, 11, 2000, p. 100-107. Par ailleurs, en 1958-1959, des « Jeux orphiques pan-helléniques » ont été organisés à Komotini (Thrace grecque) : Michail Martidis, « Panellinioi Orphikoi Panthrakikoi agones stivou », *Thrakika*, 2005-2007, p. 344-348.

## Les Thraces : Barbares ou partie intégrante de l'hellénisme ?

Après la Seconde Guerre mondiale et surtout dès les années 1960, le contenu des *Thrakika* et de l'*Archeion (ATHLGTH)* apparut de plus en plus anachronique en comparaison avec le développement des études thraces à l'étranger. Les points principaux de l'interprétation de l'Antiquité thrace, mentionnés plus haut, furent constamment répétés. Des auteurs comme Polydoros Papachristodoulou, fondateur de l'Association d'études thraces, continuaient à promouvoir la « grande similitude » de la langue « thraco-phrygienne » avec la langue grecque et sa distance par rapport au lithuanien et au slave (c'est-à-dire au bulgare, car c'est le souci principal dans le cas)<sup>196</sup>. Il convient de noter que les militants et les savants grecs connaissaient et souvent citaient la littérature thracologique bulgare : certains d'entre eux, comme Apostolidis, étaient natifs de la partie bulgare de la Thrace ; Papachristodoulou (né à Saranda Ekklisies, ou Lozengrad en bulgare, à présent Kırklareli en Thrace turque) avait fait ses études au lycée grec à Plovdiv<sup>197</sup>.

Dans une certaine mesure, les chercheurs professionnels qui travaillent sur la Thrace ancienne et qui ont une connaissance directe des études thraces à

---

<sup>196</sup> Polydoros Papachristodoulou, « I Thrakiki glossa kai oi Slavoï », *ATHLGTH*, 31, 1965, p. 57-59. Voir aussi Idem, « I Thraki apo ta poly palia chronia », *ATHLGTH*, 32, 1966, p. 226-403.

<sup>197</sup> Parfois, malgré leur nationalisme grec, ils étaient capables d'évaluer les recherches bulgares de façon positive. Voir, par exemple, la notice de Papachristodoulou sur les tumuli thraces dans *ATHLGTH*, 17, 1952, p. 285-287, où il vante les réussites de l'archéologie bulgare.

l'étranger, reproduisaient aussi – et continuent parfois de reproduire – des thèses de l'époque d'Apostolidis (décédé en 1948). En général, les spécialistes grecs insistent sur l'inclusion des Thraces dans le contexte grec ancien : ce n'est pas un hasard si le X<sup>e</sup> Congrès international de thracologie, tenu en 2005 en Thrace grecque (Komotini-Alexandroupoli), était intitulé « La Thrace dans le monde gréco-romain »<sup>198</sup>. Cette perspective est certes justifiée dans la mesure où les sources historiques sur les Thraces sont grecques ou romaines : pour ne pas mentionner que beaucoup de particularités de la culture thrace qui nous sont connues ont pu être inventées ou bien interprétées de manière spécifique par les auteurs grecs antiques. Dans le même temps, les influences culturelles grecques en Thrace sont cruciales à bien des égards. Les chercheurs grecs mettent également un accent tout à fait légitime sur l'étude des colonies grecques dans la région. Toutefois, une série de points problématiques sont toujours répétés par des scientifiques de domaines différents. Par exemple, la prétendue affinité « ethnique » entre Thraces et Grecs à travers les « Pélasges » préhistoriques obscurs : on affirme même que les Thraces participèrent à l'« ethnogenèse » des Grecs anciens<sup>199</sup>. L'insistance sur l'hellénisation extrêmement rapide des Thraces, défendue par les scientifiques grecs, est aussi discutable<sup>200</sup>.

---

<sup>198</sup> Voir les actes : *I Thraki ston Ellino-Romaïko kosmo. Thrace in the Graeco-Roman World*, Athens, National Hellenic Research Foundation, 2007.

<sup>199</sup> Vasiliki Papoulia, « Phaseis entaxeos archaion phylon tis Chersonisou tou Aimou ston elliniko kosmo », in *I istoriki, archaiologiki kai laographiki ereuna gia ti Thraki*, Thessalonique, IMCHA, 1988, p. 209.

<sup>200</sup> Sur la question très complexe autour de l'hellénisation des Thraces dans la zone égéenne et pontique, et en particulier sur son traitement dans l'archéologie grecque : Alexandre Baralis, « Hellénisation et déshellénisation dans l'espace pontique : le passé antique à l'épreuve

Un bon exemple à cet égard est Dimitris Samsaris, historien, spécialiste de la période romaine et participant à des colloques et à des comités scientifiques internationaux organisés par les thracologues bulgares. Dans une monographie de 1980, consacrée à l'hellénisation (*exellinismos*) de la Thrace durant l'Antiquité grecque et romaine, Samsaris reproche directement aux thracologues de Bulgarie et de Roumanie d'avoir négligé ce problème<sup>201</sup>. Son récit est concentré sur la fondation de colonies grecques en Thrace, la migration d'une population grecque dans la région et son métissage avec la population locale : ce processus aurait entraîné chez les Thraces une « perte de physionomie ethnique » propre<sup>202</sup>. Samsaris expose aussi les contacts sociaux, commerciaux et culturels entre Thraces et Hellènes, l'introduction d'institutions, d'un art et de cultes religieux grecs en Thrace, et, bien entendu, l'adoption de la langue grecque par les Thraces. Bien qu'il propose une image bien « barbare » du mode de vie thrace, Samsaris reproduit également la thèse d'un lien serré de parenté entre la langue thrace et la langue grecque (et la langue pélasge)<sup>203</sup>. En fait, le lien ancien entre Pélasges et Thraces avait été entre-temps confirmé par la grande autorité de Michel (Michail) Sakellariou dans ses travaux sur les populations « pré-helléniques » et « proto-grecques »<sup>204</sup>.

---

des constructions identitaires modernes », in Héléne Ménard, Rosa Plana-Mallart (dir.), *Contacts de cultures, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2014, p. 91-106.

<sup>201</sup> Samsaris, *O exellinismos tis Thrakis*, p. 7-8.

<sup>202</sup> Samsaris, *O exellinismos tis Thrakis*, p. 113.

<sup>203</sup> Samsaris, *O exellinismos tis Thrakis*, p. 20.

<sup>204</sup> Voir, en particulier, Michel Sakellariou, *Peuples préhelléniques d'origine indo-européenne*, Athènes, Ekdotiki Athinon, 1977, où il décrit les migrations de Pélasges dans la péninsule grecque depuis la

Concernant l'intérêt proprement archéologique pour la Thrace, on peut dire que celle-ci occupait traditionnellement une place marginale dans l'archéologie grecque. Il suffit de remarquer que la région ne constitua une circonscription archéologique autonome (*éphorie*) qu'à partir de 1962<sup>205</sup>. Et, bien entendu, les recherches furent concentrées, dès le départ, sur le littoral égéen : dans les colonies grecques (Abdère, Maronée, Zōnē). Pendant une longue période, l'arrière-pays thrace n'intéressa visiblement pas les archéologues grecs ; même chose pour les vestiges antérieurs à la présence hellénique sur la bande littorale, qualifiés simplement de « préhistoriques ». Ce n'est qu'à partir des années 1970 que la situation changea grâce à l'activité de Diamantis Triantaphyllos – et dans une large mesure du fait du développement des études thraces en Bulgarie<sup>206</sup>. Alors que de nombreux spécialistes comme Georgios Bakalakis préfèrent continuer à ignorer la présence thrace, Triantaphyllos et autres chercheurs consacrent une attention spéciale à des questions qui préoccupent leurs collègues bulgares (comme les mégalithes et les « sanctuaires » locaux thraces).

Néanmoins, l'évolution des études de l'Antiquité au niveau international impose en réalité une révision de certains postulats, traditionnels en Grèce aussi, qui ne fait que *confirmer* la légitimité du point de vue hellénocentrique. Par exemple, Dionysos n'est plus traité comme une déité thrace importée en Grèce, mais comme un dieu dès le départ grec, étant donné que son nom a été entre-

---

Thrace et indique que le pélasge « réel » était lié surtout à la langue thrace (p. 291-292).

<sup>205</sup> Sur l'archéologie thrace en Grèce : Baralis, « La protohistoire de la Thrace », concrètement p. 106-108, ainsi que Idem, « Hellénisation et déshellénisation ».

<sup>206</sup> Baralis, « La protohistoire de la Thrace », p. 107.

temps découvert sur des tablettes mycéniennes écrites en Linéaire B<sup>207</sup>. Des écrits plus récents d'auteurs grecs soulignent l'origine hellénique de la figure d'Orphée et des doctrines orphiques<sup>208</sup>. Dans ce cas, leur motivation est, entre autres, l'exploitation intensive d'Orphée et de l'orphisme, ainsi que de Dionysos, dans la littérature thracologique bulgare. De cette façon, la référence thrace dans les études de la religion antique s'avère être largement inutile pour les intérêts de l'idéologie grecque<sup>209</sup>.

En tout cas, à la différence des auteurs roumains et (comme on le verra) bulgares, les chercheurs grecs ne prennent pas de risques en se lançant dans des spéculations autour d'une spiritualité thrace unique et encore moins autour d'un génie politique thrace, d'« empires » thraces, etc. Ils suiv(ai)ent plutôt les interprétations, lancées dès le XIX<sup>e</sup> siècle, par des savants occidentaux. Ceux-ci avaient vu la culture thrace comme extrêmement archaïque, orgiastique, etc. Ainsi, les études grecques de l'« orphisme » n'ajoutent en général pas d'interprétations nouvelles<sup>210</sup>. La raison de cette différence est bien claire : tandis que les auteurs roumains cherchaient, dans la spiritualité thrace (géo-dace), les sources d'une « spécificité nationale », leurs collègues

---

<sup>207</sup> Voir Samsaris, *O exellinismos tis Thrakis*, p. 204.

<sup>208</sup> Evangelia Marangianou-Dermousi, « O Orpheas sti Thraki », *Thrakika*, 1991-1992, p. 157-173.

<sup>209</sup> Malgré ce développement, la Thrace garde toujours une certaine aura mystérieuse et ésotérique dans l'imaginaire populaire en Grèce. Sorti en 2008, un album de quatre disques avec des chansons traditionnelles grecques de la « Roumélie orientale » (c'est-à-dire de la Bulgarie du Sud actuelle) porte le titre *Apo ti Thraki tou Orphea kai tou Dionysou* (« De la Thrace d'Orphée et de Dionysos »).

<sup>210</sup> Voir, par exemple, Eleni Boliaki, « O Orphismos kai i tychi tis psychis meta to thanato », *Thrakika*, 2005-2007, p. 216-236. Sur le lien présumé entre orphisme et christianisme : Konstantinos Tsopanis, *Orphismos kai Christianismos*, Athènes, Iamvlichos, 2003.

grecs essayaient plutôt d'inclure les « spécificités » thraces dans la richesse et la variété de la culture grecque ancienne. En outre, le patrimoine hellénique de la Thrace est certainement difficile à sous-estimer : les écrivains grecs n'éprouvaient pas un besoin particulier d'inventer, par exemple, une « philosophie » thrace tant qu'ils pouvaient simplement citer une figure aussi importante pour l'histoire de la philosophie et de la science que Démocrite (né en Thrace égéenne dans la colonie grecque d'Abdère). L'Université de Thrace, établi en 1973, porte son nom.

Si on donc met à côté les publications des auteurs grecs natifs de la Thrace, plus précisément des collaborateurs des deux instituts fondés par des réfugiés, les Thraces n'ont jamais constitué un sujet de recherche majeur en Grèce. Toutefois, dans certains contextes, la Thrace ancienne s'avère présenter des enjeux significatifs pour l'idéologie nationale grecque. C'est, d'abord, le cas de l'ethnographie et des études du folklore – ou bien de la *laographia*, pour reprendre le terme grec.

### *Kalogeros, Anastenaria* et la pertinence identitaire de la Thrace dans les études du folklore grec

Dès le départ, l'ethnographie grecque moderne était censée fournir les preuves de la continuité historique entre l'hellénisme ancien et moderne – et contrecarrer, de cette façon, le déni scandaleux de cette continuité par certains auteurs occidentaux dont le premier et le plus fameux était l'historien tyroléen Jakob Philipp Fallmerayer. Le lien historique était cherché dans le folklore grec – dans la culture populaire « primitive » et, plus précisément, dans les formes de « religiosité populaire » (*laïki thriskeia*). Celles-ci auraient préservé des vestiges et des

« survivances » (*epivioseis*) de cultes anciens autrement supprimés par la religion chrétienne<sup>211</sup>. Le riche folklore de la Thrace avait un rôle important dans cette quête. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, certaines coutumes populaires thraces ont été enregistrées dans le répertoire de traditions « démontrant » le lien entre Grecs anciens et Grecs modernes.

Deux coutumes ont été spécialement exploitées : le carnaval, mentionné plus haut, à la veille du Grand Carême orthodoxe, qui est connu sous des noms variés – *Kalogeros/Kalogeroi*, *Koukeroi*, *Kiopek Beis*, etc.<sup>212</sup>; et

---

<sup>211</sup> Sur la *laographia* et, en particulier, sur Nikolaos Politis, le père de la discipline : Michael Herzfeld, *Ours Once More: Folklore, Ideology, and the Making of Modern Greece*, New York, Pella, 1986. Sur la théorie de Politis au sujet des « survivances » de la culture grecque ancienne : *Ibid.*, p. 102-105. Voir aussi Maria Couroucli, « En Grèce, la laborieuse connaissance de la patrie », in Dionigi Albera, Mohamed Tozy (dir.), *La Méditerranée des anthropologues : Fractures, filiations, contiguités*, Paris/Aix-en-Provence, Maisonneuve & Larose/Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, 2005, p. 215-225 ; Loring Danforth, « The Ideological Context of the Search for Continuities in Greek Culture », *Journal of Modern Greek Studies*, 2, 1984, p. 53-85.

<sup>212</sup> Le rite existe dans les Balkans dans des versions diverses, qui évoluent même pendant la période où elles étaient observées par les ethnographes. En général, il a lieu à la veille du Grand Carême, plus précisément lors du « Lundi du fromage » (*Tyrini Deftera*), c'est-à-dire une semaine avant le début du jeûne. Mais, en certains endroits, il peut être célébré entre Noël et Épiphanie. Les participants utilisent une variété de masques en cuir et de clochettes ou clarines. Le rite se développe suivant un récit auquel prennent part beaucoup de protagonistes : des hommes à des rôles divers – le *kalogeros* ; le « roi » (*vasilias*) ; des « filles » (*koritsia* – rôles joués par des adolescents célibataires) ; une « vieille femme » (désignée par le mot slave *Babo* et jouée aussi par un homme) ; des « Tziganes » ; des « policiers » (*zaptiedes* – du terme ottoman *Zaptiye*), etc. Le spectacle même est reparti en plusieurs moments : procession et visite de maisons, danse en plein air, labour, « mariage », « mort », « résurrection ». Il inclut également des pantomimes obscènes et

l'impressionnante danse sur des charbons ardents, nommée *Anastenaria* et typique de la région de la montagne de Strantzà (bulgare : Strandža, turc : Yıldız Dağları) en Thrace orientale. Elle est exécutée surtout pendant la fête ecclésiastique des Sts. Constantin et Hélène (le 21 mai). Ces rites ont été vus comme des « reliques vivantes » (*zontana leipsana*) du culte dionysiaque : thèse renforcée par la prémisse que Dionysos est un dieu thrace par excellence, emprunté par les Grecs.

La « découverte » des origines dionysiaques des coutumes populaires thraces débute en 1873 avec un écrit par Anastasios Chourmouziadis, professeur de théologie au Collège du Phanar du Patriarcat de Constantinople (*Megali tou Genous Scholi*)<sup>213</sup>. Il a été en fait demandé par le Patriarche de faire une investigation et de rédiger un rapport concernant la « vraie » nature des *Anastenaria* : la danse sur « le feu » était alors attaquée par l'Église comme une pratique inspirée par une possession satanique. Comme Chourmouziadis n'avait jamais visité les villages dans lesquels le rite avait lieu, son rapport comptait sur les informations de prêtres de ces villages. Néanmoins, il croyait disposer d'assez d'arguments pour conclure que les *Anastenaria* représentaient des « orgies » dionysiaques superficiellement christianisées.

Chourmouziadis voyait de nombreuses similarités entre les *Anastenaria* et les anciennes possessions bachiques et

---

l'usage d'un phallus en bois. Pour une description des diverses versions de la coutume en Thrace orientale et septentrionale, et une revue de la littérature sur le thème : Manolis Varvounis, *Laïkes thriskeftikes teletourgies stin Anatoliki kai ti Voreia Thraki*, Athènes, Poreia, 2010, p. 87-98. Varvounis montre de la prudence quant à l'origine de la tradition et considère qu'elle a incorporé « des couches culturelles multiples ».

<sup>213</sup> Anastasios Chourmouziadis, *Peri ton Anastenarion kai allon tinon paradoxon ethimon kai prolipseon*, Constantinople, 1873.

ménadiques : l'enthousiasme et l'extase ; le sacrifice d'un taureau durant les Anastenaria et le rôle du taureau dans les mythes et les cultes de Dionysos ; la distribution de viande crue après le sacrifice et les pratiques prétendument bachiques d'*omophagia* ; la portée d'une icône par les *anastenarides* (les participants au rite) et d'idoles pendant les anciennes processions. Même les exclamations des paysans de Strantzà pendant leur danse sur des charbons ardents (*a !, eh !, ouh !, ih !*) étaient interprétées comme des invocations de Bacchus<sup>214</sup>.

Ces analogies sont, certes, douteuses : suffit-il de préciser que la viande distribuée pendant les Anastenaria est, bien entendu, cuite avant d'être consommée<sup>215</sup>. Et, surtout, on n'a pas de données quelconques qui indiqueraient une pratique similaire à la danse sur des charbons ardents lors des anciennes festivités dionysiaques. Chourmouziadis étayait sa thèse en établissant un lien direct et hâtif entre les Anastenaria et un autre rite « dionysiaque » – à savoir, les Koukeroi (Kalogeros) – ainsi qu'avec d'autres coutumes et « superstitions ». De manière générale, le travail de Chourmouziadis avait un objectif double. D'un côté, il condamnait les traditions obscures « païennes », dans la mesure où elles contredisaient les doctrines de la « Mère-Église ». Mais, d'un autre côté, il les jugeait utiles, dans la

---

<sup>214</sup> Chourmouziadis, *Peri ton Anastenarion*, réédité dans *ATHLGTH*, 26, 1961, p. 143-167.

<sup>215</sup> Voir Dimitris Xygalatas, « Ethnography, Historiography, and the Making of History in the Tradition of the Anastenaria », *History and Anthropology*, 22, 2011, p. 62. Pour une critique de l'interprétation ethnographique des sacrifices rituels, existants dans les traditions populaires grecques, à travers les pratiques de culte grecques anciennes : Stella Georgoudi, « L'égorgement sanctifié en Grèce moderne : les *Kourbania* des saints », in Marcel Detienne, Jean-Pierre Vernant (dir.), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Gallimard, 1979, p. 271-307 (concrètement sur Anastenaria – p. 303).

mesure où elles constituaient des preuves vivantes d'une continuité culturelle depuis la Grèce ancienne – des arguments qu'on pouvait diriger contre les affirmations de Fallmerayer. Au lieu de punir, l'Église aurait dû, à son avis, « éduquer » et « éclairer » le peuple qui observait les rites problématiques.

Le lien entre le Kalogeros et les festivités dionysiaques anciennes fut bientôt confirmé par la description faite par Georgios Vizyinos et, encore davantage, par l'archéologue britannique Richard Dawkins, directeur de l'École britannique d'Athènes entre 1906 et 1913. Inspiré par l'article de Vizyinos, il se déplace personnellement pour assister au rite dans la zone de Vizyi/Vize en Thrace orientale<sup>216</sup>. Dawkins releva plusieurs éléments qui, d'après son opinion, prouvaient que la coutume était « une survivance (*survival*) du culte de Dionysos » : la *phallophoria* ; l'usage d'un berceau avec un « enfant » qui rappellerait le *liknon* dans les festivals dionysiaques ; la mort rituelle qui répéterait le meurtre du jeune Dionysos par les Titans<sup>217</sup>, etc.

Au cours de l'entre-deux-guerres, l'intérêt scientifique envers les Anastenaria et le Kalogeros grandit. Ainsi, dans son annexe au premier volume de l'*Histoire* de Paparrigopoulos, Pavlos Karolidis se référait à la survivance saisissante du « culte orgiastique de Dionysos » : « *En certains endroits en Thrace on observe à présent certaines célébrations orgiastiques de Pâques (orgiastikoi tines eortasmoi tou Pascha) nommées anastenamia (sic), probablement des vestiges des rites*

---

<sup>216</sup> Richard Dawkins, « The Modern Carnival in Thrace and the Cult of Dionysus », *Journal of Hellenic Studies*, 26, 1906, p. 191-206.

<sup>217</sup> Les Titans étaient, de plus, des forgerons, selon Dawkins – de même que les Tziganes du Kalogeros. L'archéologue britannique, a-t-il confondu Titans et Cyclopes ?

*orgiastiques anciens thraces*<sup>218</sup> ». La recherche sur ces « survivances » a été spécialement stimulée par le fait que les scientifiques bulgares avaient découvert des rites similaires et les avaient publiés devant les milieux académiques européens. Plus précisément, il est question des publications du folkloriste bulgare Mihail Arnaudov.

En réalité, deux détails tendaient à discréditer le caractère « purement grec » des coutumes populaires thraces : 1) les Anastenaria étaient (et sont) exécutés non seulement par des Grecs, mais aussi par des Bulgares de la région de Strantzha/Strandža ; 2) le carnaval avant le Carême représente clairement une tradition connue non seulement des Grecs et des Bulgares, mais aussi un peu partout en Europe de même que dans les anciennes colonies européennes en d'autres continents. Qui plus est, les attributs employés par les participants (masques en cuir, clochettes, phallus en bois) ressemblent parfois visiblement : par exemple, dans des traditions telles que *Busójárás* chez les Croates du sud de la Hongrie, *Kurentovanje* en Slovénie, *Tschäggätta* en Suisse alémanique et de nombreuses autres coutumes dans la zone alpine<sup>219</sup>. Et, de façon curieuse, la « tradition dionysiaque » porte souvent des désignations étrangères sous lesquelles elle est célébrée par les Grecs aussi : ce sont des noms d'origine turque ou arabo-turque (*Tzamala/Camala*, *Bey*, *Köpek Bey*, *Arapides*, *Yenitsaroi/Yeniçeri*) ou slave/bulgare (*Starci*).

---

<sup>218</sup> Karolidis, « Parartima », p. 422. Sur le Kalogeros (Kiopek Beis) célébré dans la zone d'Andrinople : Polydoros Papachristodoulou, « Symmikta laographika Adrianoupoleos », *Thrakika*, 1929, p. 429-430.

<sup>219</sup> Voir Gerald Creed, *Masquerade and Postsocialism. Ritual and Cultural Dispossession in Bulgaria*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 2011, p. 18.



*Défilé de Kukeri en Bulgarie. Photo : BTA*

*(source : [http://static.bnr.bg/sites/radiobulgaria/culture/news/publishingimages/634/2011-01-17-020\\_1.jpg](http://static.bnr.bg/sites/radiobulgaria/culture/news/publishingimages/634/2011-01-17-020_1.jpg), dernier accès : 31/10/2015)*

La relation entre les deux rites n'est pas évidente non plus. Il y a peu d'éléments communs entre les Anastenaria et le Kalogeros : les aspects les plus frappants – la mascarade et la symbolique obscène (dans le cas de ce dernier) et la danse sur des charbons ardents, liée à une adoration pieuse de symboles chrétiens (dans le cas du premier) – ne sont évidemment pas communs. Il est vrai que ces rites étaient pratiqués souvent par des habitants des mêmes villages, comme le fameux Kosti dans la région de Strandža ; mais l'aire de diffusion du carnaval à la veille du Carême est incomparablement plus grande que celle de la marche sur le feu.

Conscient de ces problèmes, l'archéologue grec Konstantinos Romaios consacre une longue étude aux deux rites<sup>220</sup>, dans laquelle il tire la conclusion qu'ils ont préservé une vision du monde extrêmement archaïque qui date d'une époque culturelle encore plus ancienne que la

---

<sup>220</sup> Konstantinos Romaios, « Laïkes latreies tis Thrakis. Anastenaria. Teleti tis Tyrinis Defteras », *ATHLGTH*, 11, 1944-1945, p. 1-130.

religion grecque classique. Il les interprète comme des vestiges d'une adoration préhistorique des éléments de la nature et de forces impersonnelles. Ces formes de culte auraient pris l'aspect de rites dionysiaques dès les périodes historiques. En fait, l'accent sur un caractère aussi ancien des Anastenaria – sur l'idée que la vision du monde présente dans ceux-ci précède les dieux helléniques – « internationalise » la coutume : Romaios indique l'existence de rites similaires en Inde, au Japon, dans le bassin Pacifique, etc. Cependant, tout cela ne signifie pas l'abdication de devoirs patriotiques. Romaios confirme le caractère purement grec/gréco-thrace des Anastenaria (et du carnaval) contre les revendications des Bulgares : ils les auraient empruntés aux Grecs.

Toutefois, le travail de Chourmouziadis reste le prisme à travers lequel la plupart des auteurs grecs continuèrent à interpréter les Anastenaria. À la manière de Chourmouziadis, ils n'assistèrent en général pas au rite. C'est pourquoi les clichés sont constamment répétés : la vénération pieuse des saints chrétiens Constantin et Hélène fut habituellement décrite comme une « orgie ». Mais même des ethnographes qui observent la cérémonie s'avèrent incapables de s'extraire du cadre d'interprétation dominant. Dans une large mesure, c'est l'intérêt patriotique qui tend à restaurer la référence « dionysiaque » dans sa pureté. La figure centrale au sein de l'Association d'études thraces, Polydoros Papachristodoulou, réaffirme les aspects extatiques et « orgiastiques » des Anastenaria comme un « rite dionysiaque christianisé », où la place de Dionysos est

prise par St. Constantin<sup>221</sup>. Et il voit clairement l'étude de la marche sur le feu comme une cause nationale<sup>222</sup>.

Durant les années 1950, l'*ATHLGTH* publie régulièrement des observations des Anastenaria célébrés par des ex-réfugiés thraces résidant en Macédoine grecque (dans la ville de Langadas près de Thessalonique et dans des villages tels que Agia Eleni dans le département de Serrès, Mavrolefki dans le département de Drama, etc.)<sup>223</sup>. Mais, en fait, ces publications ne modifient aucunement l'interprétation établie. Même chose pour le carnaval à la veille du Carême qui a été clairement interprété comme une représentation du mythe « orphique » de la mort du jeune Dionysos-Zagreus, démembré par les Titans. De même, l'une des protagonistes de la coutume – la « Tzigane » (*katsivela*) – a été identifiée avec la déesse orgiastique thrace Cotytto<sup>224</sup>. Même le fait que les anastenarides étaient souvent réticents à parler de leur rite a été interprété comme un écho de l'obligation du secret qui pesait sur les initiés des mystères grecs de

---

<sup>221</sup> Polydoros Papachristodoulou, « T'Anastenaria, oi Kalogeroi, Seimenides k'oi Piterades », *ATHLGTH*, 15, 1950, p. 263-367.

<sup>222</sup> Il formule cette conviction d'une manière qui choque par sa sincérité : « *Maintenant que l'étude de M. K. Romaios a mis la coutume sur la scène internationale et qu'elle l'a montrée comme une tradition extrêmement ancienne et très importante, liée à toutes les coutumes similaires du monde, il serait dommage de ne pas l'exploiter (na mi to ekmetalleuthoume), du moins du point de vue national, puisque son existence confirme la présence de l'hellénisme en Thrace depuis trois mille ans environ. Les Bulgares, à très juste titre de leur côté, exploitent des phénomènes aussi importants.* » (Papachristodoulou, « T'Anastenaria », p. 309).

<sup>223</sup> Polydoros Papachristodoulou, « T'Anastenaria apo nea stoicheia tou 1952 (Maïou 21) », *ATHLGTH*, 18, 1953, p. 131-178 ; Idem, « Simeiomata kai paratiriseis stin telesi ton Anastenarion 1952 kai 1953 sto Langada Thessalonikis », Ibidem, p. 305-320, etc.

<sup>224</sup> Grigorios Efthymiou, « O Kiopek Beis Didymoteichou », *ATHLGTH*, 19, 1954, p. 153-160.

l'Antiquité<sup>225</sup>. La lecture « dionysiaque » des Anastenaria et du carnaval a été ultérieurement consacrée par Georgios Megas, ethnographe grec de premier plan, natif de Mesimvria (Nesebăr) sur la côte bulgare de la mer Noire, et défenseur ardent de beaucoup de traditions « purement » grecques contre les tentatives bulgares d'appropriation<sup>226</sup>.

Une version plus élaborée de la même lecture a été proposée en 1963 dans la thèse de doctorat de l'ethnographe et théâtrologue Katerina Kakouri<sup>227</sup>. Son travail a été immédiatement traduit en anglais et il a été suivi par deux films documentaires destinés aux étudiants d'anthropologie à l'Université de Californie (Berkeley). Tout cela explique la popularité de ses idées à l'étranger (en particulier, en Bulgarie). D'un côté, Kakouri reproduit et enrichit la méthode « analogique » des savants précédents par une série de « similarités » entre certains aspects des coutumes populaires thraces et le culte de Dionysos. Selon elle, ce culte aurait connu une continuité

---

<sup>225</sup> Voir Eleni Boliaki, *To dionysiako (;) Anastenari. Ermineies kai parermineies*, Athènes, Pataki, 2011, p. 123. Les anastenarides ont été persécutés par l'Église (comme le montre le cas de Chourmouziadis) – fait qui certainement explique le manque de confiance chez eux dans des « étrangers », y compris des ethnographes : Xygalatas, « Ethnography, Historiography, and the Making of History », p. 67-71.

<sup>226</sup> Georgios Megas, « Anastenaria kai ethima tis Tyrinis Defteras eis to Kosti kai ta perix autou choriou tis Anatolikiis Thrakis », *Laographia*, 19, 1960-1961, p. 472-534. Plus tard, Megas rejette sa propre interprétation des Anastenaria à travers le mysticisme dionysiaque et suggère que la coutume aurait un caractère purement chrétien. Dans ce cas, son objectif était de la protéger de la persécution lancée par l'Église orthodoxe. Voir Boliaki, *To dionysiako (;) Anastenari*, p. 130.

<sup>227</sup> Katerina Kakouri, *Dionysiaka: Ek tis simerinis laikis latreias ton Thraikon*, Athènes, Ideotheatron, 1999 (nouvelle édition).

ininterrompue en Thrace : elle dénomme les anastenarides « Bacchants » ou « Bacchants-chrétiens ».



*Nestinarika bulgare*

(source : [http://www.sabori.bg/folk\\_fest\\_sub/view.html?oid=22287](http://www.sabori.bg/folk_fest_sub/view.html?oid=22287),  
dernier accès : 31/10/2015)

D'un autre côté, l'auteur prétend que les éléments dionysiaques et chrétiens orthodoxes des Anastenaria auraient été entrelacés avec des influences hérétiques. Elle se réfère à des sectes médiévales comme les Pauliciens et les Bogomiles, bien que l'iconolâtrie des anastenarides soit clairement contradictoire au caractère aniconique des deux doctrines<sup>228</sup>. Néanmoins, selon Kakouri, des communautés hérétiques de l'Asie Mineure se seraient

---

<sup>228</sup> Des marches rituelles sur des charbons ardents ne sont pas attestées chez eux non plus, bien que les Pauliciens préservent leur communauté en Thrace – notamment à Philippoupolis (Plovdiv). Au XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s., ils se convertissent au catholicisme. Voir la critique à l'égard de cette thèse de la part de Boliaki, *To dionysiako* (:) *Anastenari*, p. 133-135.

installées en Thrace, où elles auraient importé leur culte du soleil et du feu, zoroastrien d'origine, et elles auraient ainsi conforté les traditions mystiques et enthousiastiques qui existaient déjà en Thrace.

Dans une certaine mesure, cette dernière thèse contredit l'idée même que la danse rituelle sur le feu aurait des racines originales thraces et dionysiaques. Mais elle était apparemment vue comme le lien nécessaire au seul cas de marche sur le feu géographiquement « proche », attesté dans l'Antiquité. Il est question d'une phrase dans la *Géographie* de Strabon qui mentionne une pratique similaire dans le sanctuaire d'Artémis Pérasia dans le sud de l'Asie Mineure (Cilicie)<sup>229</sup>. Dans la mesure où, d'une part, le culte dionysiaque ne connaissait pas de pratique de ce type et vu que, d'autre part, le feu était au centre de la doctrine zoroastrienne, l'influence persane à travers l'Asie Mineure semblait constituer une prémisses indispensable. Elle avait été lancée par Konstantinos Romaios déjà. Une proposition de Macrobe fournit également le lien entre Dionysos et le culte solaire/du feu : d'après l'historien romain du début du V<sup>e</sup> s. apr. J.-C. (*Saturnales* 1, 18, 11), les Thraces identifiaient Dionysos, Sabazios et le Soleil comme une seule déité<sup>230</sup>.

Ainsi le « registre dionysiaque » de l'interprétation des Anastenaria a été diversement enrichi : culte persan du feu, culte solaire, mithraïque, dualisme hérétique, voire chamanisme<sup>231</sup>. Finalement, tout cela met en cause le

---

<sup>229</sup> « Non loin de Tyane, mais encore plus près de la montagne, s'élèvent deux autres villes, Castabales et Cybistres, dont l'une (c'est Castabales que je veux dire) possède un temple dédié à Diane Pérasia et desservi par des prêtresses pouvant, dit-on, marcher impunément pieds nus sur des charbons ardents. » (Strabon, *Géographie* 12, 2, 7, trad. Tardieu).

<sup>230</sup> Cité par Apostolidis, « Peri tis thriskeias ton Thrakon », p. 51.

<sup>231</sup> Les différentes versions sont analysées en détail chez Boliaki, *To dionysiako (;) Anastenari*. Dans sa monographie sur la religion

caractère « dionysiaque » de la coutume. L'exemple le plus représentatif à cet égard est celui de Maria Michail-Dede, écrivain et ethnographe, auteur d'une série de publications sur les Anastenaria dans les années 1970-1980<sup>232</sup>. En réalité, sa « méthodologie » n'est pas moins traditionaliste que celle des thèses précédentes et sa rhétorique est parfois même plus nationaliste<sup>233</sup>. Même si Michail-Dede rejette la théorie commune au sujet des origines dionysiaques du rite, elle suit le chemin commun qui mène aux « racines » grecques antiques. Du coup, les Anastenaria s'avèrent représenter la nature virile et brave des Thraces et, en général, des Grecs anciens. Le registre de l'interprétation est dans le même temps chrétien-orthodoxe : pour Michail-Dede, les Anastenaria représentent une compétition (*agon*) héroïque ancienne,

---

populaire en Thrace orientale et du Nord, l'ethnographe Manolis Varvounis suppose également que le rite aurait une base pré-chrétienne héliolâtrique qui serait visible dans son aspect extatique et dans le rôle du feu rituel qui « ne brûle pas ». Varvounis, *Laïkes thriskeftikes teletourgies*, p. 102-110.

<sup>232</sup> Maria Michail-Dede, « To Anastenari », *Thrakika*, 1972-1973, p. 23-178. Voir aussi Idem, « Ta tragoudia kai oi choroï ton anastenaridon », *Thrakika*, 1978, p. 75-129 ; Idem, « Anastenari (I Drosia tis Fotias) », *Thrakika*, 1988-1990, p. 41-152.

<sup>233</sup> Selon Michail-Dede, il est impossible pour les étrangers de comprendre le rite. C'est impossible aussi pour ceux qui ne connaissent pas la mentalité et la structure psychique (*psychosynthesi*) des Hellènes déracinés (*xerizomenon*). Et, « le plus important » : la compréhension de la coutume est impossible quand on ne connaît pas « le triptyque – religion, patrie, famille – qui domine la structure psychique et la mentalité de la vie dans l'espace grec » (Michail-Dede, « To Anastenari », p. 26). Ainsi que le rappelle Dimitris Xygalatas, le « triptyque » en question représente en réalité la devise du Régime des colonels en Grèce, contemporain de l'écrit de Michail-Dede : Xygalatas, « Ethnography, Historiography, and the Making of History », p. 65.

qui aurait été christianisée et adaptée au culte du saint empereur-guerrier Constantin<sup>234</sup>.

Apparemment, l'approche « laographique » grecque des traditions populaires de la Thrace n'était pas capable d'abandonner la quête identitaire d'archétypes grecs anciens même dans les cas où elle abandonne la référence au « dieu thrace » Dionysos. Mais, en réalité, en dépit de toutes les interprétations faisant référence à des cultes archaïques thraces, grecs et autres, avancées par les études modernes, les premières données sur les Anastenaria sont très récentes. La danse sur des charbons ardents n'est pas attestée dans l'énorme intervalle entre l'Antiquité gréco-romaine et le XIX<sup>e</sup> siècle : même si on acceptait l'existence d'un lien quelconque entre la Thrace et la description donnée par Strabon au sanctuaire d'Artémis en Cilicie<sup>235</sup>. Ce fait est certainement saisissant, pour une

---

<sup>234</sup> Dans son observation ethnographique du Kalogeros aussi, elle critique le postulat d'une continuité depuis les processions dionysiaques : Maria Michail-Dede, « O "Kalogeros" stin Agia Eleni Serron », *Thrakika*, 1979, p. 93-126. Apparemment, Michail-Dede visait à débarrasser les traditions populaires grecques de « l'immoralité » de l'orgiastique. Elle interprète le carnaval sous un angle naturaliste – comme une pratique censée assurer la fécondité de la terre et, ainsi, liée au cycle naturel de l'année. D'où, elle attribue l'origine du carnaval à une « pensée archaïque » (*archaïki skepsi*) liant Homme et Nature à travers le cycle de naissance, vie et mort – pensée qui aurait influencé la philosophie d'Héraclite...

<sup>235</sup> Les scientifiques grecs faisaient toutefois référence à une « source » prétendue sur l'existence des Anastenaria à l'époque médiévale : une courte mention de certaines personnes, « possédés par des démons » et nommées « Asthenaria », qu'on trouve dans un récit anonyme concernant l'insurrection valaquo-bulgare d'Asen et Petâr en Mésie (Bulgarie du Nord) en 1185. Voir Romaios, « Laïkes latreies tis Thrakis », p. 25. Bien que la « possession par des démons » dans ce cas puisse être comprise comme une stigmatisation de la part de l'Église officielle, aucune marche sur des charbons ardents n'est mentionnée dans le texte, et la relation étymologique entre les Anastenaria et les obscurs « Asthenaria » reste discutable. La source

coutume aussi « ancienne », alors que son aire de diffusion est très proche de centres administratifs et ecclésiastiques importants comme Andrinople, et même Constantinople<sup>236</sup>.

L'exploitation des Anastenaria (à l'origine mystérieuse) et du Kalogeros (relativement banal à l'échelle européenne), rappelle bien les usages du folklore dans la thracologie roumaine (et bulgare). Les savants dans ces pays ont cherché dans les « traditions populaires » des éléments qui puissent prouver une continuité culturelle séculaire et, aussi, le caractère autochtone de leurs nations sur un certain territoire – cela contre les revendications des nations voisines concernant les mêmes territoires. Mais, malgré ses côtés douteux, l'étude des anciens Thraces en Grèce n'évolue nullement en une forme, même lointaine, de « thracomanie ». L'explication est simple : bien que considérés comme « frères pélasges », les Thraces anciens ne sont jamais devenus les « ancêtres » par excellence des Grecs modernes. Respectivement, les usages politiques de l'Antiquité et les formes de production charlatanesque se sont focalisés sur les Grecs anciens de même que, d'une façon très politique, sur les Macédoniens anciens. Toutefois, l'absence d'une « thracomanie » n'a pas empêché les études thraces en Grèce de donner lieu à des aberrations anachroniques : par exemple, une théorie « ethnogénétique » au sujet des 20 000 – 40 000 musulmans slavophones qui habitent en Thrace

---

en question semble être partiellement « désagréable » aux chercheurs grecs car elle parle de Valaques et de Bulgares, non pas de Grecs/Romaïoi.

<sup>236</sup> Pour une analyse anthropologique du rite qui ne cherche pas d'archétypes anciens : Loring Danforth, *Firewalking and Religious Healing. The Anastenaria of Greece and the American Firewalking Movement*, Princeton, Princeton University Press, 1989.

occidentale et qui sont connus sous le nom Pomaks (en grec, *Pomakoi*).

### **Des Thraces islamisés ? La redécouverte de l'identité pomaque et la politique nationale en Thrace grecque**

Au premier abord, l'intérêt grec pour les Pomaks peut paraître paradoxal. Slavo-/bulgare-phones et, dans le même temps, musulmans, les Pomaks ne couvrent aucun des critères standards d'appartenance « hellénique » : à la différence, par exemple, des *Karamanlides* de l'Asie Mineure qui étaient turcophones mais chrétiens orthodoxes comme confession, ce qui a rendu possible la construction de leur identité grecque. Il existe une bonne raison de croire que la seule relation que les Pomaks aient avec la nation grecque est le fait qu'en conséquence des bouleversements politiques du XX<sup>e</sup> siècle, une petite partie d'eux habite en Grèce.

Initialement, les savants et les intellectuels grecs ne semblent pas éprouver une sympathie particulière pour cette population. Dans sa réfutation sarcastique de l'authenticité du *Véda slave*, Vlasios Skordelis caractérise les Pomaks comme des « demi-barbares des montagnes »<sup>237</sup>. Iroklis Vasiadis n'épargne pas non plus son ironie au sujet du lien de parenté entre Pomaks et Thraces anciens, suggéré par la publication pro-bulgare de Stefan Verković<sup>238</sup>. Il les désigne comme Bulgare-Pomaks (*Voulgaropomakoi*) et Slavo-Pomaks (*Slavopomakoi*), apparemment pour souligner leur caractère ethnique distinct, non-thrace et non-grec. L'inclusion d'une partie

---

<sup>237</sup> Vlasios Skordelis, « Ellinikon lexilogion ek tis Rodopis », *Vyron*, 1874, p. 885-886.

<sup>238</sup> Vasiadis, *Thrakikos*, p. 32.

de la population pomaque en Grèce ne modifie pas immédiatement cette attitude : les premiers recensements de la population dans les années 1920 enregistrent la langue des Pomaks comme « bulgare » et les publications de l'entre-deux-guerres les définissent comme des « Mahométans bulgares »<sup>239</sup>. Mais, au fur et à mesure, le dessin change. Les savants et les activistes de l'Association d'études thraces de Papachristodoulou lancent une nouvelle interprétation qui forge l'image des Pomaks comme des « Thraces islamisés »<sup>240</sup>.

À la base de la nouvelle théorie on trouve la remarque de Skordelis que la langue bulgare parlée en Thrace ne saurait être preuve d'origine ethnique bulgare, car les « vrais » Bulgares du Moyen Âge ne se mélangèrent jamais à tel point avec la population autochtone. Plus concrètement, il explique que la langue des habitants des Rhodopes contient de nombreux mots grecs qui indiqueraient, en effet, les racines helléniques des locaux<sup>241</sup>. Dès les années 1920, la théorie du « langage mixte » des Rhodopes a été appliqué spécifiquement aux Pomaks<sup>242</sup> : les Bulgares chrétiens de la Thrace

---

<sup>239</sup> Tasos Kostopoulos, *To "Makedoniko" tis Thrakis. Kratikoi schediasmoi gia tous Pomakous* (1956-2008), Athènes, Vivliorama, 2009, p. 20-21.

<sup>240</sup> Selon l'expression ambiguë de Georgios Skalieris, *Laoi kai phylai tis Mikras Asias*, Athènes, 1922, p. 72.

<sup>241</sup> Mais, malheureusement, la « tyrannie » bulgare les aurait obligés de parler bulgare : Vlasios Skordelis, *To chorion tis Rodopis*, Athènes, 1875, point répété par Vasiadis. Cf. Gounaris, *Ta Valkania ton Ellinon*, p. 150-151, p. 239.

<sup>242</sup> En réalité, les emprunts grecs signalés par les auteurs grecs sont soit typiques de la langue bulgare standard – par exemple, *djaval* (*diavolos*, « diable »), (*h*)*aresvam* (grec ancien *areskō*, grec moderne *mou aresei*, « plaire »), *zalisvam* (« distraire, détourner l'attention » – de *zalizo*, « étourdir ») –, soit des archaïsmes, jadis utilisés en plusieurs dialectes bulgares (et parfois dans tous les dialectes) : *argatin* (*ergatis*, « ouvrier »), *drum* (*dromos*, « route, chemin »), etc.

occidentale devaient quitter la région dans le cadre des échanges gréco-bulgares de population. Skordelis croit même qu'un des noms populaires des Pomaks – *ahrjani / achrianides* – provient de la désignation d'une tribu ancienne thrace/péonienne (?) : les Agrianes<sup>243</sup>. De plus, les collaborateurs de l'Association thrace découvrent un écrivain tchèque qui avait indiqué, dès 1878, l'« origine thrace » des Pomaks<sup>244</sup>.

La conclusion était « évidente » : Konstantinos Kourtidis et Kosmas Myrtilos Apostolidis voient les Pomaks comme des « Thraco-Hellènes » et cette thèse a été confirmée par Polydoros Papachristodoulou<sup>245</sup>. Le dessin a été complété par le fait que les musulmans slavophones des Rhodopes ne montraient aucune sympathie pour les Bulgares. Les lettrés grecs rappelaient que les Pomaks avaient participé activement à l'étouffement de l'insurrection anti-ottomane des Bulgares en avril 1876. De même, la christianisation temporaire des Pomaks, conduite par l'armée bulgare (précisément par ses détachements macédoniens) et par l'Église orthodoxe bulgare pendant les Guerres balkaniques, a exacerbé le ressentiment anti-bulgare de cette population<sup>246</sup>. Certaines

---

<sup>243</sup> Skordelis, *Meditationes Thracicae*, p. 23.

<sup>244</sup> Leopold Geitler, *Poetické tradice Thrákú i Bulharú*, Prague, 1878. Paradoxalement, l'objectif de Geitler était de démontrer l'authenticité du *Véda slave* de Verković – l'œuvre qui était rejetée avec véhémence par les auteurs grecs de son époque : voir Kostopoulos, *To "Makedoniko" tis Thrakis*, p. 33-38.

<sup>245</sup> Polydoros Papachristodoulou, « Oi Pomakoi », *ATHLGTH*, 23, 1958, p. 3-25.

<sup>246</sup> Ce ressentiment culmine de nouveau vers la fin des années 1930 et durant la Seconde Guerre mondiale lorsque l'organisation nationaliste *Rodina* (soutenue par le gouvernement bulgare) lance le remplacement des noms personnels turco-arabes des membres de la communauté par des noms slaves, bien que neutres sur le plan religieux ; suivent d'autres innovations, comme des offices en bulgare, au lieu de l'arabe, dans les mosquées. Athènes était capable

caractéristiques « raciales » des Pomaks ont été aussi évoquées.

Ce discours devient plus prononcé au début des années 1980, lorsque les Pomaks sont décrits par des auteurs comme le politique Yannis Magkriotis comme une « race montagnaise indo-européenne » : dolichocéphales, de taille normale ou haute, aux cheveux blonds, avec un visage blanc ou rougeâtre. Les Pomaks n'auraient pas le « type turco-mongol » des Turcs : au contraire, ils auraient une « physionomie grecque », proche du « type indo-européen grec » caractéristique de populations des montagnes telles que les Agraftotes. Leurs orbites oculaires seraient similaires à celles d'Alexandre le Grand<sup>247</sup>. D'après Magkriotis, la langue des Pomaks – qui aurait paru « comme un idiome slavo-bulgare au non-spécialiste » – ne constitue pas une indication de consanguinité avec les Bulgares. En réalité, la langue pomaque contiendrait beaucoup d'éléments grecs, les maisons des Pomaks auraient l'air de maisons grecques et non pas de maisons turques (?), et ils connaîtraient des

---

d'instrumentaliser le mécontentement pomak lors de la Conférence de paix à Paris après la Seconde Guerre mondiale : une délégation de Pomaks y a été envoyée pour demander l'annexion à la Grèce de leurs régions en Bulgarie.

<sup>247</sup> Yannis Magkriotis, « Pomakoi i Rodopaioi », *Thrakika*, 1980-1981, p. 43. L'écrit de Magkriotis (politique du PASOK, qui a occupé les fonctions de vice-ministre des Affaires étrangères et de l'Infrastructure ainsi que celle de ministre de la Macédoine et de la Thrace) a été plus tard réédité comme brochure : *Pomakoi i Rodopaioi: oi Ellines mousoulmanoi*, Athènes, Risos, 1990. Sur Magkriotis et d'autres promoteurs de l'origine « raciale » thraco-hellénique des Pomaks au cours des années 1980 : Kostopoulos, *To "Makedoniko" tis Thrakis*, p. 126-144.

chants populaires représentant des versions de la ballade pan-hellénique du Pont d'Arta<sup>248</sup>.



*Un groupe de Pomaks du village d'Echinos  
(pomak/bulgare : Šahin ; turc : Şahin)  
part à la Mecque avec le drapeau grec (1965)  
(source : <http://pomakohoria.blogspot.gr/2010/05/1965.html>,  
dernier accès : 31/10/2015)*

De cette façon, une théorie hautement spéculative, forgée au XIX<sup>e</sup> siècle et initialement dirigée contre les revendications bulgares de la Thrace, a été réutilisée vers la fin du XX<sup>e</sup> pour contrecarrer l'influence turque dans les trois départements du Nord-Est de la Grèce. Les relations gréco-turques compliquées dictent, à cette époque, l'apparition d'un intérêt public et administratif plus intense pour la partie non-turcophone de la population

---

<sup>248</sup> La version grecque de la ballade roumaine *Meşterul Manole* qui a également des versions bulgares, et balkaniques en général (et pas seulement balkaniques).

musulmane en Thrace occidentale. La séparation de celle-ci d'avec les Turcs, selon le vieux principe *divide et impera*, est vue comme un moyen possible de limiter la présence de l'identité turque et de « la propagande d'Ankara » dans cette région. Au milieu des années 1990, l'État grec initie un véritable « réveil » ethnique de l'identité pomaque, avec la publication de dictionnaires, de grammaires et d'autres genres de littérature censée normaliser une langue pomaque, différente de la langue bulgare. Le but de cette norme est de contrebalancer, en effet, le prestige traditionnel de la langue turque au sein de la communauté visée<sup>249</sup>. Cette politique est même considérée comme une manière d'orienter les musulmans slavophones locaux dans une direction patriotique

---

<sup>249</sup> Néanmoins, la mise en place de cette langue avait certaines limites et elle a même provoqué la résistance de la communauté. Le « réveil pomak » récent a été étudié par une série de chercheurs. À part Kostopoulos, *To "Makedoniko" tis Thrakis*, voir : Vemund Aarbakke, « Pomak Language Usage and the Spell of Nationalism: The Case of the Pomaks in Greece », in Robert Greenberg, Motoki Nomachi (dir.), *Slavia Islamica: Language, Religion and Identity*, Sapporo, Hokkaido University, 2012, p. 149-177. En français : Joëlle Dalègre, *La Thrace grecque. Populations et territoire*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Fotini Tsibiridou, *Les Pomak dans la Thrace grecque. Discours ethnique et pratiques socioculturelles*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Isabelle Depret, *Musulmans en Thrace occidentale grecque au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle : identités, mémoire, religion et nation*, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles (sous presse). En Grèce, dès les années 1990, on observe un vrai essor de recherches sur les Pomaks, qui ne s'est pas encore interrompu. À cet égard, il convient de mentionner les intéressantes études « ethno-archéologiques » de Nikos Efstratiou dans les villages pomaks des Rhodopes (*Ethnoarchaiologikes anazitiseis sta pomakochoria tis Rodopis*, Thessalonique, Vania, 2002). Efstratiou propose une lecture de données de l'époque néolithique en Thrace à la lumière de ses observations de technologies et de structures familiales chez les Pomaks, en projetant ainsi une continuité historique douteuse.

grecque : étant des descendants de Thraces anciens, ils seraient liés aux Grecs par des liens de parenté.

Malgré leur position marginale dans l'imaginaire historique grec, les Thraces anciens ont été utilisés de manières diverses et ils ont joué des rôles différents depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils étaient censés conforter la défense grecque contre le progrès du nationalisme bulgare du Nord, fournir des preuves supplémentaires d'une longue continuité historique contre les sceptiques et les calomniateurs de l'Occident, neutraliser l'influence turque de l'Est, etc. Le contexte bulgare était cependant décisif pour la construction même de l'image grecque de la Thrace ancienne. Les interprétations lancées par les milieux savants bulgares l'ont remodelée à plusieurs reprises au cours du XX<sup>e</sup> siècle – tout en étant, elles-mêmes, façonnées dans une large mesure par les théories grecques modernes et, aussi, par les théories roumaines.



### CHAPITRE III

## « LE PAYS D'ORPHÉE » : LES USAGES DE L'ANTIQUITÉ ET LA CONSTRUCTION DE LA THRACOLOGIE EN BULGARIE



*Panneau dans les Rhodopes bulgares :*

« Bienvenue dans le village de Gela, le lieu de naissance d'Orphée ! »  
(source : [http://gelahotels.bookonline2save.com/hotelgela-spa-  
bg\\_bulgaria.htm](http://gelahotels.bookonline2save.com/hotelgela-spa-bg_bulgaria.htm), dernier accès : 31/10/2015)



## **Slaves, Proto-Bulgares ou Thraces ? Les dilemmes de l'origine en Bulgarie**

Le rôle des anciens Thraces dans le contexte moderne bulgare peut paraître paradoxal. Ils ont été canonisés comme « ancêtres » ethniques des Bulgares relativement tard – en tout cas, plus tard qu'en Roumanie : seulement dans les années 1960. Dans le cas des Bulgares, eux qui sont une nation slavophone, la construction d'un lien symbolique à l'Antiquité était certainement plus difficile que pour les Grecs modernes ou les Roumains dont la langue est issue du latin. Pourtant, à présent, la quantité de production scientifique et de littérature de vulgarisation sur l'Antiquité thrace en Bulgarie est non seulement égale à celle qui existe en Roumanie, mais elle la dépasse parfois. Et, sans aucun doute, elle est beaucoup plus considérable que la production grecque moderne, bien que nos connaissances sur les Thraces soient basées largement sur des sources grecques antiques. La Bulgarie a même lancé un champ spécial de recherches – la « thracologie » (*trakologija*) – dont elle est devenue le centre.

L'explication de cette évolution est certainement complexe. Les premiers idéologues nationaux bulgares au XIX<sup>e</sup> siècle choisirent logiquement l'ascendance slave. Fondé sur la langue vernaculaire, le nationalisme bulgare tentait, à cette époque, de gagner de la légitimité et d'émanciper sa communauté ethnique présumée de l'emprise culturelle de l'identité grecque. Celle-ci disposait d'un prestige indéniable aux yeux des chrétiens orthodoxes balkaniques dans les conditions d'une domination politique ottomane. Le grec était la langue de l'Église orthodoxe – du Patriarcat de Constantinople dont l'autorité n'allait être défiée par un Exarchat bulgare qu'à partir de 1870. La même langue avait été adoptée par l'élite urbaine et commerciale chrétienne-orthodoxe. De

surcroît, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle l'identité grecque avait accumulé un capital symbolique sans pareil, associé à la gloire de la Grèce antique. Face à cette situation « inconfortable », les dirigeants nationaux bulgares cherchèrent à contrecarrer l'influence grecque par la promotion d'une identité qui lie les Bulgares au grand peuple russe mais aussi à maintes autres nations de l'Europe orientale et centrale dans une grande famille ethno-linguistique. Bien que marginale et orientalisée dans les articulations occidentales de l'identité « européenne » (de même que dans les idéologies grecque et roumaine), la figure des Slaves fournit aux Bulgares une appartenance « européenne » – y compris, comme on le verra, à travers l'idée de l'existence d'un lien, présumé slave, à l'Antiquité<sup>250</sup>.

Autour de (et surtout à la suite de) la création de l'État bulgare moderne en 1878, la représentation des origines devint plus complexe, résultat de la professionnalisation de l'historiographie bulgare. Familiarisés avec les standards de production scientifique à l'étranger, les historiens bulgares distinguèrent des Slaves les « Proto-Bulgares » (*prabǎlgari*) – une population d'origine incertaine venue dans les Balkans depuis l'Asie vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Ce peuple (de langue turcique, comme cela fut par la suite démontré) fonda le premier

---

<sup>250</sup> La référence slave de l'idéologie nationale bulgare naissante avait beaucoup de sources, d'enjeux et d'articulations dont l'élucidation dépasse les limites de la présente étude. À ce sujet, voir : Diana Mishkova, « Differentiation in Entanglement: Debates on Antiquity, Ethnogenesis and Identity in Nineteenth-Century Bulgaria », in Gábor Klaniczay, Michael Werner et Ottó Gecser (dir.), *Multiple Antiquities – Multiple Modernities*, p. 211-243. Voir aussi Stefan Detchev, « Who are the Bulgarians? “Race,” Science and Politics in Fin-de-Siècle Bulgaria », in Diana Mishkova (dir.), *We, the People. Politics of National Peculiarity in Southeastern Europe*, Budapest, CEU Press, 2009, p. 237-269.

État médiéval dit bulgare. Comme il constituait la *differentia specifica* de « l'ethnogenèse » bulgare au sein du monde slave, ce peuple avait tendance à occuper la place symbolique d'ancêtre par excellence des Bulgares modernes. Ainsi, les Proto-Bulgares assumèrent une fonction similaire à celle des Thraces/Géto-Daces dans la gestion roumaine des origines. Cette tendance devint particulièrement visible dans le climat autoritaire de la période de l'entre-deux-guerres et de la Seconde Guerre mondiale lorsque l'anticommunisme officiel de l'État se mêla à une attitude anti-russe et, en général, anti-slave. Des écrivains, des historiens et des archéologues des années 1930 et du début des années 1940 se mirent à glorifier le « génie politique » des Proto-Bulgares. Dans le même temps, ils minimisèrent l'élément slave de l'ascendance bulgare<sup>251</sup>.

Comme en Roumanie, l'arrivée au pouvoir du parti communiste en 1944-1945 eut pour conséquence la promotion symbolique des Slaves en ancêtres par excellence. Mais, en Bulgarie, ce passage fut, bien entendu, bien plus facile qu'en Roumanie, puisque l'idéologie nationale y avait été fondée, dès le début, sur une base symbolique slave et que les références à la « slavité » n'avaient pas disparu en dépit des délires de l'époque fasciste. Les archéologues bulgares furent appelés à dénoncer le « chauvinisme » de la tendance proto-bulgare antérieure et à découvrir les bons sites archéologiques slaves<sup>252</sup>. Toutefois, ce panslavisme et l'attaque contre le nationalisme traditionnel bulgare n'ont

---

<sup>251</sup> Sur le développement des préférences ethnogénétiques bulgares : Iliev, « The Proper Use of Ancestors ».

<sup>252</sup> Les nouveaux impératifs ont été présentés et, enfin, imposés lors de débats organisés en février et mars 1948 au sein de l'Institut archéologique à Sofia : voir « Diskusija za sãstojanieto i zadaçite na bãlgarskata arheologija », *Izvestija na Arheologiçeskija institut*, XVII, 1950, p. 431-480.

pas duré longtemps. Après la période stalinienne, vers la fin des années 1950, la mission nationale des études historiques et archéologiques a été complètement restituée<sup>253</sup>. Ainsi qu'en Roumanie, encore une fois, la doctrine dominante et la rhétorique du régime communiste sont devenues extrêmement identitaires et, dans les années 1960-1980, presque tout l'arsenal idéologique du « nationalisme bourgeois » précédant fut re-utilisé. Les Proto-Bulgares ont envahi les recherches historiques, mais aussi les manuels scolaires, les publications populaires, les romans historiques, le cinéma, etc. Cette tendance fut particulièrement visible autour de 1981 lorsque le régime communiste a commémoré d'une façon solennelle et non sans une touche de mégalomanie les « 1 300 ans de la création de l'État bulgare » : un jubilé qui rappelle à bien des égards les « 2 050 ans de la fondation du premier État dace centralisé et indépendant » célébré au même moment au nord du Danube. Contrairement aux Slaves, les Proto-Bulgares avaient l'avantage de ne pas avoir été contaminés par des références « moscovites » et communistes : c'est la raison pour laquelle ils sont devenus de nouveau les « ancêtres » dominants et quasi-uniques des Bulgares après la chute du régime en 1989.

Mais, entre-temps, un autre peuple ancien – les Thraces – a été promu à pied d'égalité dans la généalogie bulgare. Vers la fin des années 1960, elle commence à s'articuler autour d'une « sainte trinité » de Thraces, Slaves et Proto-Bulgares. Plus anciens dans leur attestation que les Slaves et les Proto-Bulgares, les Thraces avaient de plus l'avantage d'être « autochtones ».

---

<sup>253</sup> Sur l'historiographie, voir Ivan Elenkov, « The Science of History in Bulgaria in the Age of Socialism. The Problematic Mapping of Its Institutional Boundaries », *CAS Working Paper Series*, Issue 1, Sofia, 2007, accessible sur <http://www.cas.bg/uploads/files/Sofia-Academic-Nexus-WP/Ivan%20Elenkov.pdf> (dernier accès : 31/10/2015).

De surcroît, l'origine thrace était particulièrement confortable sous le régime communiste du fait qu'elle n'était pas marquée par les connotations anti-slaves/anti-russes de la période précédente. Cette ascendance a été aussi imaginée comme le lien bulgare à une époque et civilisation qui est universellement reconnaissable et, ainsi, capable de fournir des crédits symboliques à l'État bulgare au niveau de la culture : l'Antiquité. Et, en réalité, la quête d'un lien similaire n'était pas si récente. Elle était certainement plus ancienne que le régime communiste. Ici, un retour vers la période ottomane tardive s'impose.

### **La quête d'une Antiquité nationale au XIX<sup>e</sup> s. Les enjeux anti-grecs**

Comme cela a été souligné, avant 1878, le nationalisme bulgare cherchait à combattre la domination culturelle de l'identité grecque. Cependant, le rapport entre les deux était plus complexe, car l'influence grecque a, à certains égards, contribué à la formation de l'argumentaire nationaliste bulgare. On a déjà vu que des auteurs grecs désignaient, initialement, les Bulgares comme des « Thraces ». Ce nom a été ensuite réservé pour leurs compatriotes de la région de Thrace, après que le nationalisme bulgare se fut transformé en menace pour « l'hellénisme » dans les Balkans. Mais à cette époque les activistes nationaux bulgares avaient déjà commencé à spéculer sur l'existence possible de racines bulgares dans l'Antiquité. L'éducation grecque ne constituait pas le seul véhicule d'idées de ce type : très importante était la « théorie illyrienne » au sujet de l'origine des Slaves qui fut lancée dès le XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s. par des auteurs dalmates (Vinko Pribojević, Mauro Orbini, etc.). Elle résiste jusque dans le XIX<sup>e</sup> s. lorsque le Mouvement illyrien évolua dans

le nationalisme croate. Pendant la première moitié et au mi-XIX<sup>e</sup> s., d'autres savants et idéologues du panslavisme soutenaient l'idée d'une parenté entre les Slaves et certains peuples paléo-balkaniques. Ainsi, le fameux historien polonais Joachim Lelewel et des auteurs russes comme Aleksandr Čertkov maintenaient que les Thraces et les Daces étaient des Slaves. Le (Tchéco-)Slovaque Pavol Šafárik, un des pères des études slaves, considérait également que les Slaves étaient autochtones en Europe du Sud-Est.

Sous ces influences multiples, certains auteurs bulgares de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> s. (qui n'étaient pas professionnels dans le domaine des lettres classiques et de la linguistique) identifiaient pêle-mêle les Bulgares et les Slaves aux Illyriens, aux Macédoniens et à d'autres populations anciennes<sup>254</sup>. Le fait que les linguistes modernes localisèrent la *Urheimat* des peuples indo-européens/indo-germaniques/« aryens » en Inde avait des répercussions curieuses dans le contexte bulgare aussi. Le révolutionnaire Georgi Rakovski et l'instituteur macédonien Jordan Hadžikonstantinov-Džinot crurent que la patrie originale des Bulgares était en Inde védique, et établirent des « liens » directs entre la langue bulgare et le sanskrit. Dans cet amalgame de généalogies, les Thraces étaient clairement perçus comme Slaves et Bulgares.

Cette théorie a été lancée durant le conflit ecclésiastique gréco-bulgare qui a été mentionné plus haut. Il a vite évolué dans une bataille propagandiste autour des « droits » historiques et ethniques sur la Thrace moderne (sinon toujours sous une domination ottomane). En 1870, Stefan Zahariev, activiste du mouvement culturel anti-grec dans la région de Philippoupoli/Plovdiv, a publié

---

<sup>254</sup> Sur l'appropriation bulgare de l'Antiquité pendant cette période : Desislava Lilova, *Vъzroždenskite značenija na nacionalnoto ime*, Sofia, Prosveta, 2003, p. 201–227 et Mishkova, *Ibid.*

le premier ouvrage bulgare, où l'Antiquité thrace fait l'objet d'une attention spéciale<sup>255</sup>. Son écrit était censé donner une réponse ferme aux publications grecques sur l'histoire de la Thrace, telles que celles de Vlasios Skordelis. Mais Zahariev a été, lui-même, fort influencé par les écrits grecs : il parle, par exemple, de « Thraco-Pélasges ». L'auteur a tenté de renforcer la revendication à la scientificité de son travail par des références à des écrivains antiques cités également par ses adversaires grecs modernes. Il a été particulièrement intrigué par la question de l'emplacement du fameux oracle de Dionysos gardé par les Thraces Satrai et Bessoi, et décrit par Hérodote (*Histoires* 7, 111)<sup>256</sup>. Zahariev fournit des informations sur des tribus thraces ainsi que des descriptions d'objets archéologiques et de monuments épigraphiques de l'Antiquité et du Moyen Âge. Cependant, pour prouver le caractère slave/bulgare des « Pélasges » thraces, il suggère des « étymologies » populaires absurdes pour une série d'ethnonymes ainsi qu'une théorie « indienne »/« aryenne » des origines bulgares à la façon de Rakovski.

L'équation Thraces=Slaves=Bulgares a été soutenue également par l'enseignant et écrivain Cani Ginčev, proche collaborateur de Rakovski, mais sa « théorie thrace » a été rendue publique seulement en 1895, un an après son décès, par Ivan Šišmanov, historien de la littérature et ethnographe<sup>257</sup>. Il convient de noter que la

---

<sup>255</sup> Stefan Zahariev, *Geografiko-istoriko-statističesko opisanie na Tatar-Pazardžiškata kaaza*, Vienne, 1870.

<sup>256</sup> La question a attiré l'intérêt d'archéologues européens tels que Paul Perdrizet (*Cultes et mythes du Pangée*). Zahariev a essayé de localiser le sanctuaire dans les Rhodopes, bien qu'à l'ouest de sa « découverte » définitive dans les Rhodopes de l'Est, qui a été récemment revendiquée par l'archéologue bulgare Nikolaj Ovčarov.

<sup>257</sup> Ivan Šišmanov, « Trakijškata teorija na Canja Ginčev », *Jubileen sbornik na Slavjanskata beseda*, 1895, p. 38-55.

même théorie de continuité ethnogénétique avait attiré l'attention des milieux scientifiques internationaux après que l'« Illyrien » de Bosnie Stefan Verković eut publié les deux volumes du *Véda slave* mentionné plus haut (1874, 1881). Certains chercheurs européens de premier plan, comme Albert Dumont, crurent à l'authenticité de cette énorme collection de « chants populaires » bulgares des Rhodopes. Ceux-ci relataient des légendes avec la participation de déités hindoues telles que Vishnou et Shiva, mais aussi d'Orphée, de Philippe II de Macédoine, d'Alexandre le Grand, etc. Le chantre thrace Orphée était particulièrement présent dans les publications de Verković. Néanmoins, de nombreux savants, y compris des spécialistes bulgares comme Šišmanov, ont bientôt rejeté ces publications comme des mystifications similaires aux « poèmes d'Ossian » de James Macpherson et à d'autres contrefaçons de ce type<sup>258</sup>.

En fait, les aberrations nationalistes et les généalogies « indiennes » de Rakovski ont été ridiculisées par ses contemporains ; l'ascendance « illyrienne » disparaît en résultat de sa politisation dans le sens d'un projet national croate ; la référence aux anciens Macédoniens n'entre jamais dans le récit historique dominant en Bulgarie, mais elle reste un mythe plus ou moins populaire en Macédoine – mythe qui a un rôle important dans le

---

<sup>258</sup> Pour une présentation des débats : Gane Todorovski, « Za i protiv *Veda Slovena* », *Godišen zbornik na Univerzitetot vo Skopje*, 19, 1967, accessible en ligne : <http://makedonija.rastko.net/delo/11724> (dernier accès : 31/10/2015). La mégalomanie historique de Rakovski a plus tard trouvé une continuation dans les travaux du journaliste Nikola Jonkov-Vladikin. Il a exalté les Thraces comme « le pilier de l'Aryanité », civilisateurs des Égyptiens et des Chaldéens, inventeurs des religions persane et indienne, fondateurs de Rome, etc. Voir Nikola Jonkov-Vladikin, *Istorija na drevnite traki*, vol. 1-2, Plovdiv, 1911 et 1912.

développement d'une identité nationale macédonienne<sup>259</sup>. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la théorie que les Bulgares slavophones constituaient une population autochtone dans la Péninsule balkanique et que les anciens Thraces, Illyriens, Macédoniens, Goths, etc. étaient des Bulgares, n'était reproduite que par l'historien Gančo Cenov. Il a même continué à la soutenir pendant l'entre-deux-guerres : pro-allemand et affilié au régime nazi, Cenov a réussi à publier certains de ses écrits dans des maisons d'édition prestigieuses en Allemagne<sup>260</sup>. Mais il a été également rejeté et ridiculisé par les principaux historiens bulgares de l'époque. Ainsi, le lien généalogique thraco-bulgare aurait pu rester une affaire courte, limitée à des mystifications lancées surtout par des dilettantes.

Les Thraces n'ont pourtant jamais cessé de hanter l'imaginaire bulgare. Au lieu de l'idée que les Thraces anciens étaient des Slaves et des Bulgares, une nouvelle interprétation, plus difficile à rejeter en première instance, était en train de gagner de la crédibilité. Ivan Šišmanov déjà, dans sa revue critique de la « théorie thrace » de Cani Ginčev note que, bien que « fantaisiste » dans son ensemble, elle comporterait un « noyau scientifique sain ». En se référant à Tomaschek et à d'autres chercheurs européens, Šišmanov rejette la thèse slave au sujet de

---

<sup>259</sup> Sur cette question, voir Tchavdar Marinov, « *Famous Macedonia, the Land of Alexander: Macedonian Identity at the Crossroads of Greek, Bulgarian and Serbian Nationalism* », in Roumen Daskalov, Tchavdar Marinov (dir.), *Entangled Histories of the Balkans*, vol. 1: *National Ideologies and Language Policies*, Leiden & Boston, Brill, 2013, p. 273-330.

<sup>260</sup> Voir, par exemple, Gančo Cenov, *Die Abstammung der Bulgaren und die Urheimat der Slaven: eine historisch-philologische Untersuchung über die Geschichte der alten Thrakoillyrier, Skythen, Goten, Hunnen, Kelten u.a.*, Berlin & Leipzig, Walter de Gruyter, 1930. Son accent sur le caractère « bulgare » des Goths est inspiré, bien évidemment, par l'identification Goths=Gètes (d'où également =Thraces) chez Jordanès.

l'appartenance ethnique des Thraces, mais il suggère que les Bulgares pourraient représenter des descendants de Thraces : slavisés dans leur cas, ainsi que les Thraces romanisés dans le cas roumain. Il cite également les linguistes slovènes Jernej Kopitar et Franc Miklošič qui avaient indiqué qu'une partie des traits balkaniques « autochtones », partagés par les langues roumaine et albanaise, était caractéristique aussi du bulgare. L'idée que les Bulgares contemporains sont partiellement descendants de Thraces était soutenue dans les années 1890 par l'activiste national lithuanien (et médecin en Bulgarie) Jonas Basanavičius (Ivan Basanovič)<sup>261</sup>. Šišmanov était prudent : il soulignait que l'élucidation de cette question nécessitait davantage de recherches. Et, bientôt, les savants bulgares les entreprirent.

### **La professionnalisation des études thraces en Bulgarie entre 1900 et la Seconde Guerre mondiale**

Le rôle de père des études thracologiques professionnelles en Bulgarie revient, sans aucun doute, à l'antiquisant Gavril Kacarov<sup>262</sup>. Spécialiste formé en Allemagne avec un domaine d'expertise large (historien

---

<sup>261</sup> Basanavičius croyait que les Lithuaniens étaient descendants de Thraco-Phrygiens qui auraient migré vers la zone balte (*Lietuviškai-trakiškos studijos*, 1898, etc.). Cette thèse n'était pas nouvelle. Jacob Grimm avait lié la langue thrace à la lithuanienne (et à l'allemande) et il a été suivi dans le même sens par d'autres auteurs allemands et polonais : Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 218-219, p. 229-230. Les théories polonaises et russes au sujet de Thraces qui auraient migré vers le nord ont sûrement encouragé les conceptions de Basanavičius. Dans ses publications en Bulgarie, il revendiquait l'existence de reliquats thraces dans les noms personnels bulgares, les toponymes, les traditions populaires, et même dans le « type anthropologique » de certains Bulgares.

<sup>262</sup> Prononcé Katsarov, le nom est souvent translittéré à l'allemande comme Kazarow, y compris dans les publications françaises.

de l'Antiquité grecque et romaine, philologue, épigraphiste, archéologue, mais aussi ethnographe), Kacarov a couvert presque tous les aspects du passé antique thrace. Disposant d'une connaissance exhaustive non seulement des sources anciennes sur les Thraces mais aussi des recherches contemporaines en Europe occidentale et centrale (Tomaschek, Kretschmer, Roesler, Seure, Perdrizet, Rohde, etc.), ainsi que des publications roumaines (Tocilescu, Iorga), Gavril Kacarov était capable de proposer des interprétations dont l'influence fut durable, même à une échelle internationale. En 1913, il publie une présentation critique détaillée des sources concernant la culture et le mode de vie des Thraces, laquelle sera éditée trois ans plus tard en allemand<sup>263</sup>. Une version anglaise de cette étude paraît dans *The Cambridge Ancient History* (1930). Sa monographie sur la religion thrace publiée dans la fameuse *Realenzyklopädie* de Pauly-Wissowa était très importante<sup>264</sup>. Kacarov a consacré des études spéciales à des déités (ou à des figures considérées comme telles à son époque et souvent aujourd'hui) telles que le Cavalier thrace, Zalmoxis, Zbelsourdos, Bendis, etc., souvent discutées dans la littérature internationale.

La différence par rapport à la production bulgare précédente (très marginale) sur la Thrace antique est visible. Loin d'être contaminé par les théories slaves au sujet de l'origine des Thraces, Kacarov considère – à l'instar de chercheurs occidentaux – que cette ancienne population était liée aux Phrygiens (et aux Arméniens) et

---

<sup>263</sup> Gavril Kacarov, « Bität na starite traki spored klasičeskite pisатели », *SbBAN*, 1, 1913, p. 1-97 ; Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*.

<sup>264</sup> Gawril Kazarow, « Thrakische Religion », in *Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, VI, A, 1, Stuttgart, Metzler, 1936, p. 472-551.

il se réfère à une langue particulière « thracophrygienne ». Qui plus est, il rejette toute allégation de « grandeur » culturelle thrace : différence saisissante non seulement par rapport à la production bulgare qui précédait, mais aussi par rapport à celle qui suivrait. Dans ses premiers travaux, Kacarov considérait que les Thraces étaient des « tribus primitives » ou « incultes » (*pǎrvobitni plemena, nekulturni plemena, primitiven Stämmen*), des populations d'un degré de développement culturel largement inférieur (*mnogo po-nizka kulturna stepen*) à celui des Hellènes<sup>265</sup>. Il est vrai que Kacarov a accepté, à la manière des auteurs occidentaux et grecs modernes, la thèse de l'origine thrace de Dionysos et des doctrines orphiques ; il a aussi remarqué que les musiciens grecs les plus fameux – Orphée, Musée et Thamyris – étaient des Thraces. Mais il refuse d'imaginer l'existence d'un art musical supérieur chez les Thraces<sup>266</sup>.

De même, il souligne le caractère « éphémère » des formations étatiques thraces et surtout de l'État des Odryses qui sera si cher aux spécialistes bulgares qui viendraient après lui<sup>267</sup>. D'ailleurs, Gavril Kacarov avait une attitude incomparablement plus positive envers les souverains anciens *macédoniens*, plus précisément envers Philippe II. En effet, dans les années 1920, il dirige à l'Université de Sofia un cours consacré aux « Thraces anciens » et il introduit, ainsi, les études thraces dans le programme universitaire bulgare. Mais pour son discours solennel en décembre 1927, lorsqu'il fut nommé recteur de l'université, Kacarov ne choisit pas de parler de Térés,

---

<sup>265</sup> Kacarov, « Bităt na starite traki », p. 6, p. 10, p. 45 ; Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte*, p. 13.

<sup>266</sup> Kacarov, « Bităt na starite traki », p. 41.

<sup>267</sup> Dans le même temps, son évaluation du Royaume dace (si exalté par ses collègues roumains) était beaucoup plus positive : Kacarov, « Bităt na starite traki », p. 14.

Seuthès, Sitalcès, Dromichaitès ou d'un autre roi thrace, mais de Philippe II et des rapports entre la Macédoine et le monde hellénique à son époque<sup>268</sup>. Plus tard, Kacarov fera l'objet de critiques de la part de thracologues bulgares pour avoir à tort glorifié la grandeur macédonienne et pour avoir ainsi « sous-estimé » la Thrace<sup>269</sup>. Mais, en réalité, Kacarov était particulièrement impatient de démontrer que les anciens Macédoniens n'étaient pas Grecs sur le plan « ethnique » : il voyait la « nation macédonienne » (*sic*) comme une fusion de Pélasges, Thraces et Illyriens, plus d'éléments grecs<sup>270</sup>. D'une certaine façon, cet intérêt particulier de la part d'un antiquisant bulgare montre à quel point, pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le souci principal de l'irrédentisme bulgare était la Macédoine : la « dés-hellénisation » de la Macédoine ancienne opérée par Kacarov allait de pair avec la démonstration de son caractère « non-grec » dans le présent.

En tout cas, la « sobriété » initiale de Kacarov est impressionnante. Contrairement à la méthodologie ethnographique qui était à la mode à son époque, il exprime son scepticisme par rapport à la thèse, partagée par des auteurs étrangers, que les peuples balkaniques auraient hérité des Thraces leurs costumes et traditions populaires, croyances, agriculture, musique, voire leur architecture vernaculaire<sup>271</sup>. Ainsi, il était extrêmement

---

<sup>268</sup> Gavril Kacarov, *Makedonija i Elada v vreme na Filipa II*, Sofia, 1928.

<sup>269</sup> Alexander Fol, *Političeska istorija na trakite*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1972, p. 24.

<sup>270</sup> Malgré la présence de ces éléments, selon Kacarov, l'État macédonien fut fondé par des « Macédoniens-Illyriens » et non par des Grecs : Gawril Kazarow, *Quelques observations sur la question de la nationalité des Anciens Macédoniens*, Paris, Ernest Leroux, 1910, p. 12.

<sup>271</sup> Kacarov, « Bität na starite traki », p. 47.

prudent quant à l'identification des *Kukeri* – la version bulgare du Kalogeros/Koukeroi – comme une coutume ayant des racines thraces. Cette thèse avait été avancée par Jonas Basanavičius et, à sa suite, par l'ethnographe bulgare Dimităr Marinov. Kacarov connaissait également les travaux de Vizyinos et de Dawkins sur la tradition grecque. Mais il considérait que les *Kukeri* étaient « rarement » célébrés en Bulgarie et que la variante bulgare de ce rite ne constituait « *qu'une partie de la coutume grecque qui est beaucoup plus riche* »<sup>272</sup> : mots qui auraient, sans doute, sonné comme un blasphème pour l'ethnographie bulgare postérieure. Kacarov admet que le rite « rappelle » les pratiques du culte dionysiaque mais il croit qu'il est extrêmement difficile d'isoler des éléments spécifiquement thraces dans ce culte. En général, il trouve que l'insistance de Marinov sur l'origine thrace des *Kukeri* est « précipitée », « toujours mal fondée » et « difficile à prouver ». De plus, à la différence de beaucoup d'écrits plus tardifs consacrés aux « caractéristiques anthropologiques » thraces – qui ont un aspect assez raciste – les premiers travaux de Kacarov rejettent l'existence d'un type spécifiquement blond et soulignent le caractère « mélangé » des anciens Thraces<sup>273</sup>.

Néanmoins, il abandonne une partie de ses réserves initiales pendant l'entre-deux-guerres. Dans son article

---

<sup>272</sup> Gavril Kacarov, « Kukerite », *Periodičesko spisanie*, LXVIII, 1907, p. 454-458.

<sup>273</sup> Kacarov, « Bität na starite traki », p. 46 ; Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte*, p. 109 ; Idem, « Thrace », in *The Cambridge Ancient History*, vol. VIII, Cambridge, Cambridge University Press, 1930, p. 544. À comparer avec Peter Boev, Slavtscho Tscholakov, « Die Abstammung der Thraker nach anthropologischen Angaben », in *Dritter internationaler thrakologischer Kongress zu Ehren W. Tomascheks*, 2.-6. Juni 1980 Wien, vol. 1, Sofia, Swjat, 1984, p. 313-316.

dans *The Cambridge Ancient History*, il note que la représentation des Thraces par les auteurs anciens comme des barbares primitifs semble être « trop radicale » (*too sweeping*)<sup>274</sup>. Avant cela, dans une monographie publiée en bulgare en 1926 sous le titre *La Bulgarie dans l'Antiquité* (sic), il indique que les Slaves cohabitèrent avec des Thraces pendant une longue période avant que ces derniers ne fussent complètement assimilés. De cette façon, il admet l'existence d'éléments thraces dans le mode de vie et le « type anthropologique » des Bulgares<sup>275</sup>. Des énoncés de ce genre provoquent des réactions de la part d'auteurs grecs – en particulier de Myrtilos Apostolidis qui s'attaque aux thèses de Kacarov dans une série de travaux.

Au fur et à mesure, les Thraces deviennent dans le contexte bulgare des ancêtres avec une culture originale et une religion qui auraient laissé leur empreinte sur les traditions bulgares. En se référant à des auteurs occidentaux, Kacarov déclare que la Thrace est la patrie d'une croyance particulière en l'immortalité. Il a en vue, plus précisément, la doctrine de la transmigration des âmes, dite orphique, laquelle aurait influencé le pythagorisme<sup>276</sup>. La Thrace ancienne n'aurait pas été barbare – elle aurait été *archaïque*. D'une part, l'Âge du bronze aurait été l'époque d'une « unité culturelle thraco-mycénienne » : Kacarov croit qu'en Thrace, l'influence mycénienne se serait maintenue jusque dans la période classique<sup>277</sup>. D'autre part, les « Thraco-Phrygiens »

---

<sup>274</sup> Kazarow, « Thrace », p. 534.

<sup>275</sup> Gavril Kacarov, *Bălgarija v drevnostta. Istoriko-arheologičeski očerk*, Sofia, 1926, p. 86. Dans son avant-propos à Ivan Pastuhov, *Starite traki v Bălgarija*, Sofia, Hristo G. Danov, 1929, Kacarov note que l'histoire bulgare ne commence pas par l'arrivée des Slaves et que la Thrace ancienne fait partie « de notre propre histoire ».

<sup>276</sup> Kazarow, « Thrace », p. 552.

<sup>277</sup> Kazarow, « Thrace », p. 534.

auraient pratiqué des cultes mystiques et orgiastiques (des rites orphiques et dionysiaques, le culte de Sabazios, etc.) qui auraient influencé les Grecs. Cet archaïsme serait visible dans la domination de « déités chthoniennes » dans la religion thrace<sup>278</sup> : pour Kacarov, c'était le cas du Cavalier thrace (Héros) aussi. Cependant, Kacarov ne nie pas l'influence grecque sur les Thraces dans les périodes classique et hellénistique, par souci de maintenir l'idée d'une originalité exceptionnelle thrace. Il analyse l'importance de la culture hellénique dans de nombreux aspects – par exemple, dans les objets d'art de la Thrace ancienne. Il relève également de nombreuses influences scythes et aussi sarmates dans l'art et les coutumes funéraires de la Thrace.

Ces dernières questions faisaient déjà l'objet de recherches particulières effectuées par d'autres spécialistes bulgares – surtout par Bogdan Filov. Élève allemand lui aussi, Filov est sans aucun doute le père de l'archéologie professionnelle et de l'histoire de l'art en Bulgarie : domaines d'études développés antérieurement principalement par des étrangers, souvent sans spécialisation archéologique. Chercheur de renommée internationale, Filov travaille sur des sites et des monuments du Moyen Âge et de l'Antiquité – en particulier sur des sites thraces tels que la nécropole tumulaire à Duvanli et la tombe à Maltepe-Mezek. Bogdan Filov a avancé une série d'interprétations dont l'importance dans les études thraces n'a jamais décliné. Parmi ses contributions majeures se trouve la conceptualisation d'un « art thrace » particulier, différent à la fois de l'art grec et scythe<sup>279</sup>. Dans la torentique surtout,

---

<sup>278</sup> Kazarow, « Thrakische Religion », p. 521.

<sup>279</sup> Bogdan Filov, « Pаметници на trakijskoto izkustvo », *IBAD*, 6, 1916, p. 1-55. Le même écrit en allemand : Bogdan Filow, « Denkmäler der thrakischen Kunst », *Mitteilungen des Kaiserlich*

il établit une distinction entre objets grecs, « gréco-barbares » et « purement barbares », les deux dernières catégories couvrant des travaux de maîtres thraces. La qualification « barbare » mise à côté, l'« art thrace » de Filov allait avoir un avenir radieux et ceci non seulement dans son pays : les années 1920 marquent le début des grandes découvertes de « trésors thraces » en Bulgarie (ceux de Vălčitrăn, Duvanli, etc.) qui ne cessent jamais de voyager dans les musées du monde dans le cadre du marketing culturel de l'État bulgare.

Une autre contribution de Filov pour la structuration des études thraces est son traitement des rapports socio-culturels thraco-mycéniens<sup>280</sup>. L'idée était déjà présente dans les interprétations occidentales et (comme on l'a vu) grecques modernes : de nombreux auteurs ont présumé que les Thraces avaient initialement le même niveau culturel « florissant » que les anciens Achéens (et même que les « Pélasges »), ce qui serait attesté par Homère : mais, plus tard, quelque chose aurait retardé leur évolution. En analysant les tombes à tholos thraces, Filov a remarqué leur ressemblance avec les tombes mycéniennes. Le problème ici réside dans le fait qu'un intervalle énorme de huit siècles environ sépare ces monuments thraces, datés du IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. J.-C., des tombes de l'Âge du bronze tardif en Grèce. La solution proposée par Filov – la Thrace pré-romaine aurait conservé des modèles architecturaux et culturels mycéniens que le monde hellénique avait abandonnés au cours de l'Âge du fer – sera critiquée plus tard. Mais

---

*Deutschen Archäologischen Instituts, Römische Abteilung*, vol. 32, Berlin, 1917, p. 21-73.

<sup>280</sup> Bogdan Filov, « Trakijsko-mikenski otnošenija », in *Sb. Ivan D. Šišmanov*, Sofia, Prosveta, 1920, p. 40-53 ; Bogdan Filov, « Thrakisch-mykenische Beziehungen », *Revue internationale des études balkaniques*, 3, 1938, p. 1-7.

l'idée que la Thrace avait bien préservé dans le I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. une culture archaïque et une « spiritualité », qu'on découvre en Grèce pendant la période mycénienne mais non pas dans les époques suivantes, devait devenir un postulat fondamental des études thraces en Bulgarie<sup>281</sup>.

**Les Thraces dans les articulations  
de la continuité historique  
et de la particularité spirituelle des Bulgares  
pendant l'entre-deux-guerres**

Le développement de ces études durant l'entre-deux-guerres s'inscrit dans un contexte idéologique certainement plus large. Il convient de prendre en considération l'arrière-plan politique – plus précisément, la « Question thrace ». Celle-ci apparaît à la suite de la Première Guerre mondiale, lorsque la Bulgarie perd la Thrace occidentale et son débouché sur la mer Égée. Au même moment, la population grecque du pays est presque entièrement balayée en Grèce en raison des échanges de population qui s'ensuivent. Ces événements relancent par la suite les polémiques traditionnelles gréco-bulgares sur l'histoire de la Thrace, y compris sur l'histoire ancienne, qui ont été présentées plus haut de leur côté grec.

Du côté bulgare, on trouvait le même mélange de science, dilettantisme et militantisme. Pendant la période de l'entre-deux-guerres, une série de pamphlets populaires, consacrés à l'histoire de Plovdiv (le centre de ce que les auteurs grecs appellent « la Thrace du Nord ») et du littoral bulgare de la mer Noire, soulignent la

---

<sup>281</sup> Voir à ce sujet Cvete Lazova, « Săzdavaneto na mikenskata epoha: značenie i upotrebi », in *Studia Classica Serdicensia*, 1, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 2010, p. 507-515.

présence et le patrimoine thrace dans ces territoires. En l'occurrence, le but stratégique était de mettre en cause les racines helléniques de la population grecque locale à travers la thèse que ses membres étaient en fait des descendants de Thraces et de Slaves/Bulgares hellénisés. Cet argumentaire a été avancé par des militants nationalistes affiliés aux associations dites thraces (*Trakijski družestva*) et à l'Institut scientifique thrace (*Trakijski naučen institut*) : les équivalents bulgares du *Thrakiko kentro* et de la *Etaireia thrakikon meleton* à Athènes<sup>282</sup>. D'un côté, l'accent sur le substrat ancien thrace de villes traditionnellement peuplées de Grecs (telles que Sozopoli/Sozopol ou Mesimvria/Nesebăr sur la côte de la mer Noire, qui étaient alors en train d'être bulgarisées) tendait à relativiser le caractère unique de la présence ethnique et de la tradition culturelle grecques locales. D'un autre côté, les auteurs en question contribuent à la popularisation du lien génétique entre Thraces et Bulgares : d'une manière assez contradictoire, ces derniers étaient interprétés comme les descendants « réels » et légitimes de la population autochtone, tandis que les Grecs constituaient toujours le produit d'une « assimilation ».

En général, la construction idéologique de l'identité nationale était en train d'évoluer. Ainsi qu'en Roumanie, la période de l'entre-deux-guerres en Bulgarie est marquée par une quête conservatrice et souvent anti-moderne de « spécificité nationale », qui donne naissance à des ontologies ethno-nationales à la façon de Lucian Blaga. De même, les traditions populaires, qui avaient déjà fait l'objet d'interprétations et souvent de (ré-)inventions, rencontrent un intérêt plus intense chez un plus large public. Dans les deux cas, le « fond » ancien thrace des

---

<sup>282</sup> Plus concrètement Anastas Razbojnikov, Ivan Batakliiev, Stojū Šiškov : voir Dragostinova, *Between Two Motherlands*, p. 226-230.

Bulgares modernes est symboliquement mis au jour et promu comme un patrimoine ethno-national distinct, prétendument entrelacé avec les éléments slaves et proto-bulgares (ces derniers recevant une attention toute particulière pendant l'entre-deux-guerres).

Cette tendance est présente dans les écrits ethno-philosophiques de l'essayiste Najden Šejtanov. Auteur de constructions idiosyncrasiques, mélangeant *Völkerpsychologie*, une certaine métaphysique de l'histoire nationale et une version mégalomane du nationalisme bulgare traditionnel, Šejtanov s'intéressait particulièrement aux éléments mystiques, « magiques » et irréductiblement spécifiques de la culture populaire bulgare et, en général, du « caractère national » et de l'« essence nationale » bulgare<sup>283</sup>. Il considère que les caractéristiques en question forment une vision du monde spécifique dont il découvre les racines dans l'ancienne culture des Balkans. Selon Šejtanov, les Bulgares sont caractérisés par une harmonie d'éléments qui sont solidement enracinés dans le « vieux sol thrace ». Il accorde à l'ascendance thrace une importance spéciale car elle fait des Bulgares des autochtones des Balkans : Šejtanov suggère même la création d'une discipline spécialisée, nommée « thracistique » (*trakistika*)<sup>284</sup>. Simultanément, il localise les Bulgares dans le cœur même de la Péninsule balkanique (décrite, elle-même, comme le « foyer de l'histoire mondiale »). Qui plus est, il tend à identifier la culture balkanique avec l'ethnie bulgare, tout

---

<sup>283</sup> Voir Najden Šejtanov, *Velikobălgarski svetogled I. Balkanobălgarski titanizăam*, Sofia, Rodna misăl, 1939.

<sup>284</sup> Voir Albena Hranova, « Rodno, djasno i ljava: Anton Dončev », in Idem, *Istoriografija i literatura. Za socialnoto konstruirane na istoričeski ponjatija i Golemi razkazi v bălgarskata kultura*, vol. 2, Sofia, Prosveta, 2011, p. 521-568 ; accessible aussi sur <http://www.librev.com/index.php/component/content/article/413> (dernier accès : 31/10/2015).

en marginalisant d'une manière explicite les Grecs (dont l'identité est « déconstruite » avec l'aide de Fallmerayer). Ils sont expulsés de la métaphysique historique des Balkans : pour Šejtanov, l'Empire byzantin fut aussi plutôt thrace et slave qu'hellénique.

La « spiritualité » archaïque balkanique des Bulgares est présentée par Šejtanov comme une séquence historique qui lie ensemble racines dionysiaques, orphisme, Bulgarie médiévale (en particulier, l'hérésie du Bogomilisme) et qui se termine par l'époque du « Réveil national » bulgare au XIX<sup>e</sup> s. Dans le dernier cas, il exalte les idiosyncrasies de Rakovski, ses spéculations pseudo-linguistiques et « théories indiennes » à propos de l'origine des Bulgares. De même, Šejtanov décrit le poète national du XIX<sup>e</sup> s. Hristo Botev comme un nouvel Orphée. La mythologie orphique centrée sur le mythe du démembrement du jeune Dionysos-Zagreus par les Titans joue un rôle fondamental dans la métaphysique de Šejtanov. Il relie la résurrection de Dionysos (vu comme la déité balkanique archétypique) à celle de Jésus et conclut que ce ne fut pas la Palestine mais les Balkans « créateurs de religions » et l'Asie Mineure « thraco-phrygienne » qui firent du christianisme une religion mondiale<sup>285</sup>. Les tueurs de Dionysos – d'après le mythe orphique, les Titans – détiennent une place centrale dans la caractérologie nationale des Bulgares, proposée par Šejtanov, et il consacre une attention spéciale au « titanisme tragique » de l'existence historique bulgare<sup>286</sup>.

---

<sup>285</sup> Šejtanov, *Velikobălgarski svetogled*, p. 189.

<sup>286</sup> Pour une analyse plus détaillée des écrits de Šejtanov : Balázs Trencsényi, « The Nationalization of Philosophy: Constructing a Bulgarian 'National Ontology' in the Interwar Period », *CAS Working Paper Series*, Issue 1, Sofia, 2007, accessible sur <http://www.cas.bg/uploads/files/Sofia-Academic-Nexus-WP/Balazs%20Trencsenyi.pdf> (dernier accès : 31/10/2015) ; Idem, « Relocating Ithaca: Alternative Antiquities in Modern Bulgarian

Les spéculations de Najden Šejtanov ne sont jamais devenues une mode intellectuelle dominante en Bulgarie. Cependant, elles présentent bien une mutation intellectuelle plus profonde qui était en cours. Ce n'est pas un hasard si un de ses livres a été introduit par un avant-propos rédigé par Filov qui, au même moment (entre février 1940 et septembre 1943), occupe le poste de Premier ministre du Royaume bulgare – allié à cette époque à l'Allemagne nazie. Une quête identique de « traits archaïques » caractérise les études du folklore bulgare qui se développent pendant l'entre-deux-guerres. À cet égard, un rôle crucial est joué par l'ethnographe, folkloriste et historien de la littérature Mihail Arnaudov, mentionné plus haut. Il a laissé des travaux importants consacrés à des traditions telles que les *Kukeri* (Kalogeros) et les *Nestinari/Nestinarstvo* (Anastenaria), si chères aux *laographes* grecs aussi.

Pourtant, l'interprétation donnée par Arnaudov à ces traditions et à d'autres n'était pas forcément marquée par une recherche obsessionnelle de racines thraces : il les analyse dans un contexte historique et géographique plus large, où l'Antiquité grecque et romaine de même que les influences venues de l'Orient ancien sont toujours présentes. C'est le cas de son étude des *Kukeri* de 1920, où il traite également de la coutume de *Rusalii*<sup>287</sup>. Tout comme les auteurs grecs, Arnaudov attribue aux *Kukeri*

---

Political Discourse », in Gábor Klaniczay, Michael Werner et Ottó Gecser (dir.), *Multiple Antiquities – Multiple Modernities*, p. 247-275.

<sup>287</sup> Mihail Arnaudov, « *Kukeri i Rusalii* », *Sbornik za narodni umotvorenija i narodopis*, 34, 1920. Le rite de *Rusalii* consiste en une danse de caractère cathartique et apotropaique, jouée par des groupes d'hommes. La désignation du rite est probablement d'origine latine (*Rosalia*) et il est typique du folklore roumain aussi. Les Roumains et les Bulgares partagent une autre coutume similaire – les *Călușarii* – dont l'origine a également été attribuée, par les ethnographes modernes, au « substrat thrace ».

une origine dionysiaque mais, paradoxalement, son interprétation paraît même plus helléno-centrique et moins « thrace » que celles de l'ethnographie grecque. Il découvre le prototype du rite populaire dans l'un des festivals en l'honneur de Dionysos à Athènes : les Anthestéries. Selon Arnaudov, la figure du « roi » – l'un des protagonistes principaux du rite – représente clairement une survivance du rôle de l'*archōn basileus* athénien dans les Anthestéries.

Son approche des Nestinari était similaire. En fait, le rite a été décrit dès 1866 par Petko Slavejkov, leader du mouvement culturel bulgare de la période ottomane tardive : c'est lui qui fournit les premières données sur Anastenaria/Nestinari dans l'histoire. Arnaudov publie ses propres observations en 1917 et en 1934<sup>288</sup>. Bien qu'il découvre, lui aussi, des similarités avec les pratiques dionysiaques, Arnaudov considère les Nestinari comme le résultat d'influences zoroastriennes et mithraïques qui auraient atteint la Thrace à travers l'Asie Mineure. Il se réfère même à des migrations attestées ou possibles de populations syriennes, arméniennes et persanes vers les Balkans. De surcroît, il analyse le rite sur un arrière-plan extrêmement vaste de phénomènes extatiques, enthousiastiques aussi bien que « chamanistiques » dans le monde entier : de la Sibérie à la sainte Thérèse en passant par les ordres musulmans soufi, etc. Ses thèses exercent une influence certaine sur les études grecques, en particulier celles de Konstantinos Romaios et Katerina Kakouri, évoquées plus haut. En réalité, Arnaudov a été accusé à tort, par les auteurs grecs, d'avoir essayé de « bulgariser » la coutume et même d'avoir développé une « propagande bulgare » dans les milieux académiques

---

<sup>288</sup> Mihail Arnaudov, « Novi svedenija za nestinarite », *SpBAN*, 14, 1917, p. 43-100 ; Idem, *Očerci po bălgarskija folklor*, vol. 2, Sofia, 1934 (seconde édition – Sofia, Bălgarski pisatel, 1969).

européens – puisque son travail de 1917 avait paru également en allemand<sup>289</sup>.

Mihail Arnaudov était circonspect à propos des « origines ethniques » des traditions populaires et, en particulier, de la thèse d'origines purement bulgares. Mais le cadre idéologique général des années 1930 et de la période de la Seconde Guerre mondiale favorisait l'intérêt public pour les « coutumes populaires » et leurs origines « archaïques ». Dans certains cas, cet intérêt s'entrelace avec certains mouvements religieux mystiques qui fleurissent en Bulgarie à la même époque. Ainsi, dans les années 1930, membres de la secte ultra-orthodoxe Le Bon Samaritain découvrent les Nestinari et perçoivent dans la danse sur des charbons ardents un acte par lequel on atteint une révélation et la grâce divine. Ils commencent à encourager et à propager la tradition au sein d'un public plus large, en dépit de l'opposition de l'Église orthodoxe<sup>290</sup>.

Apparemment, Nestinari, de même que d'autres traditions populaires, étaient en train de passer par un processus particulier de ré-invention, souvent marqué par un certain irrationalisme et mysticisme à la Šejtanov. Paradoxalement ou non, ce processus devient plus clair durant la période du « rationalisme » communiste.

### **Le discours identitaire et la formation du champ disciplinaire de la thracologie en Bulgarie communiste**

Pourtant, à la suite de leur conquête du pouvoir, les autorités communistes lancent des purges dans les milieux

---

<sup>289</sup> Voir aussi Boliaki, *To dionysiako (:) Anastenari*, p. 180.

<sup>290</sup> Voir Galia Valtchinova, « Visionaries and the National Idea in Interwar Bulgaria: The Circle of the Orthodox Association *The Good Samaritan* », *Acta Ethnographica Hungarica*, 54, 2009, p. 265-285.

académiques établis et elles condamnent l'idéologie nationaliste, conservatrice de droite et fasciste, de l'époque précédente. Bogdan Filov est exécuté en février 1945 comme Premier ministre de la période de la guerre, responsable pour l'alliance du pays avec l'Allemagne nazie. Mais il serait exagéré d'en tirer la conclusion que les traditions intellectuelles existantes ont été coupées. Gavril Kacarov, retraité depuis 1943, est honoré en 1950 par le nouveau régime avec la plus haute distinction dans les domaines de la science et de la culture (*prix Dimitrov*) ; l'Institut archéologique de l'Académie des sciences bulgare lui dédie des *Festschriften* avant son décès en 1958. Les thèmes thraces y sont présents, comme dans d'autres publications des années 1950, où on trouve également des contributions de chercheurs étrangers, en particulier d'invités de la nouvelle Roumanie socialiste, comme Ioan Coman.

Durant les années 1950, les études thraces connurent un progrès important en Bulgarie, en particulier dans le domaine de la langue thrace faiblement documentée, avec les publications du philologue classique Dimităr Dečev<sup>291</sup> et du linguiste Vladimir Georgiev, disciple de Paul Kretschmer<sup>292</sup>. Tandis que les étymologies proposées par Dečev furent vite contestées, Georgiev avance des interprétations qui sont parfois toujours valides. Il a notamment mis en question l'idée de l'existence d'une langue unique thrace qui aurait été parlée pendant l'Antiquité dans l'espace géographique entier de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Thrace grecque et turque

---

<sup>291</sup> Le travail le plus important de Dečev est publié à Vienne : Dimiter Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, R. M. Rohrer, 1957.

<sup>292</sup> Vladimir Georgiev, *Trakijiskijat ezik*, Sofia, BAN, 1957 ; Idem, *Trakite i tehniat ezik*, Sofia, BAN, 1977. Cette théorie a été acceptée par d'autres spécialistes – sans surprise, par son élève Ivan Duridanov (*Ezikăt na trakite*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1976).

et en Anatolie du Nord-Ouest. En réalité, la structure des toponymes antiques en Dacie et en Mésie d'un côté, et, d'un autre, en Thrace *stricto sensu* est visiblement différente. Alors que les désignations de localités se terminent en *-dava* dans le premier cas (Argidava, Burridava, Sucidava, etc.), les éléments correspondants en Thrace sont *-para* et *-bria* (Bessapara, Skaptopara, Selymbria, Poltymbria, etc.). Ainsi, sur la base de particularités onomastiques et phonétiques, Georgiev conclut qu'il s'agissait de l'existence de deux langues distinctes : thrace au sud et « daco-mésien » au nord, *grosso modo* divisées par la montagne de Hémus (Stara Planina)<sup>293</sup>.

Comme cette thèse tendait à détruire l'image de l'« unité ethnique » thrace des deux côtés du Danube, elle ne fut pas acceptée par certains scientifiques bulgares et roumains, y compris par la grande autorité linguistique en Roumanie, Ion Iosif Russu<sup>294</sup>. Dans le même temps, Vladimir Georgiev entreprit une vaste reconstruction de la

---

<sup>293</sup> Ici, le nom thrace de Plovdiv, la ville principale en Thrace bulgare actuelle, constitue un problème spécial. Il aurait une terminaison « dace » : *Pulpudeva* (un *hapax* linguistique chez Jordanès, *De summa temporum* 221, 283). Un autre problème était le statut du péonien – la langue de la population paléo-balkanique qui habita sur le territoire actuel de la République ex-yougoslave de Macédoine. Ce sujet restait une question délicate dans le contexte des controverses historiographiques bulgare-macédoniennes qui commencent dans les années 1960. Dečev voyait dans le péonien une forme de thrace, mais Ivan Duridanov le considère comme une langue à part entière.

<sup>294</sup> Toutefois, son compatriote Cicerone Poghirc souscrit à la théorie du spécialiste bulgare : Cicerone Poghirc, « Thrace et daco-mésien : langues ou dialectes ? », *Thraco-Dacica*, 1, 1976, p. 335-347. Aujourd'hui, la distinction entre onomastique thrace et daco-mésienne est validée par Dan Dana, *Onomasticon Thracicum (OnomThrac). Répertoire des noms indigènes de Thrace, Macédoine Orientale, Mésies, Dacie et Bithynie*, Athènes, Ethniko Idryma Erevnon/De Boccard, 2014.

protohistoire de l'Europe du Sud-Est, basée sur des toponymes et des mutations phonétiques. Georgiev pensait qu'il était possible d'identifier des zones de peuplement et des migrations qui auraient eu lieu longtemps avant l'apparition de sources écrites, voire au IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. : une approche ethno-historique qui serait utilisée en Grèce par Michel Sakellariou. De cette façon, le problème de l'« ethnogenèse » thrace et de ses rapports avec les « Pélasges », les Troyens, les Étrusques et d'autres populations anciennes acquit une importance nouvelle.

Outre les études linguistiques, l'archéologie thrace parvint à une série de succès incontestables. En fait, à la veille et pendant les cinq premières années du régime communiste en Bulgarie (1944-1949), l'on fit plusieurs découvertes extrêmement importantes : la tombe de Kazanlāk avec ses fameuses fresques, la ville de Seuthopolis, et le trésor de Panagjurište (tous datés à la fin du IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Ces découvertes devinrent emblématiques de la culture thrace et elles furent instrumentalisées par les autorités communistes pour la promotion de la « richesse culturelle » ancienne de la Bulgarie. Mais ce fut un lent processus : à la suite de son étude archéologique, Seuthopolis est couvert en 1955 par un lac artificiel.



*Le trésor de Panagjurište. Photo : Nikolai Genov  
(source : <http://bulgarianheritage.bulgariana.eu/jspui/handle/pub/70>,  
dernier accès : 31/10/2015)*

Très probablement, la ville du roi Seuthès (dit) III n'aurait pas eu ce destin, si elle avait été mise au jour dix ans plus tard. Dès les années 1960, sous l'autorité de Todor Živkov comme chef du parti et de l'État, les transformations idéologiques du régime communiste bulgare entraînèrent une mise en valeur du patrimoine thrace ancien sans précédent dans l'histoire du pays. Les développements en question étaient identiques à ceux en Roumanie : résurrection de la science « bourgeoise » et une politique à bien des égards progressivement nationaliste, en particulier dans le domaine de l'histoire. Parmi les résultats de cette évolution on constate une certaine tendance autochtoniste dans la quête de « racines » de plus en plus profondes de la nation, censées cimenter, sur le plan symbolique, la structure présente de l'État avec la domination du parti sur lui. Un *nexus*

particulier entre chefs d'État et savants se forma, dont l'objectif était la promotion de l'histoire nationale.

Ainsi, en 1964, les membres de l'Institut d'histoire au sein de l'Académie des sciences bulgare discutent des « thèses » concernant l'origine de l'ethnie (*narodnost*) bulgare : les codificateurs du récit national ajoutent l'élément thrace à côté des Slaves et des Proto-Bulgares traditionnellement présents dans ce récit<sup>295</sup>. La direction de l'État-parti exprime son intérêt pour ce sujet. En décembre 1967, lors d'un plénum du Comité central du Parti communiste bulgare, consacré à la « formation patriotique de la jeunesse », Todor Živkov, secrétaire général du parti et chef du gouvernement, affirme que « dans nos veines » coule aussi « du sang thrace ». Il souligne que les Bulgares sont des « héritiers légitimes » de l'histoire et de la culture thraces<sup>296</sup>. En juillet 1970, des chercheurs de l'Académie discutent avec Živkov « la question du patrimoine thrace dans nos terres » et, plus concrètement, la fondation d'un centre spécialisé d'études thraces ainsi que l'organisation d'un congrès international consacré à l'histoire et à la culture thraces<sup>297</sup>.

Les deux idées se réalisèrent en 1972 : l'Institut de thracologie dans le cadre de l'Académie des sciences fut fondé alors que Sofia accueillait le Premier congrès international de thracologie. Le premier directeur de l'Institut (qui garderait ce poste pendant vingt ans) fut l'historien et philologue classique Alexander (Aleksandăr) Fol. En 1979, il a créé aussi la chaire « Histoire des terres bulgares dans l'Antiquité » au sein de la Faculté d'histoire de l'Université de Sofia. Fol était, sans aucun doute, le

---

<sup>295</sup> Archives scientifiques de l'Académie des sciences bulgare, 88/2/47/2-8.

<sup>296</sup> Archives centrales d'État de la République de Bulgarie, 1b/34/88/404-405.

<sup>297</sup> Archives centrales d'État, 1b/36/1078/88-89.

principal fondateur du champ particulier d'études, nommé « thracologie »<sup>298</sup>. Il avait une bonne connaissance des recherches occidentales sur la culture de la Grèce ancienne et de la Méditerranée, puisqu'il avait bénéficié de l'opportunité, rare à son époque, d'effectuer des périodes d'étude dans certains « pays capitalistes » (Collège de France, l'Institut archéologique allemand à Rome). Fol occupait également des positions administratives importantes dans l'appareil d'État : vice-président du Comité pour la culture (institution égale à ministère) dans les années 1970, ministre de l'Éducation dans la décennie suivante. En fait, aussi bien sa carrière que la réalisation du projet thracologique sont en grande partie rendues possibles par un patronage supérieur : celui de la part de Ljudmila Živkova, fille du secrétaire général du parti, elle-même présidente du Comité pour (l'art et) la culture dans les années 1970.

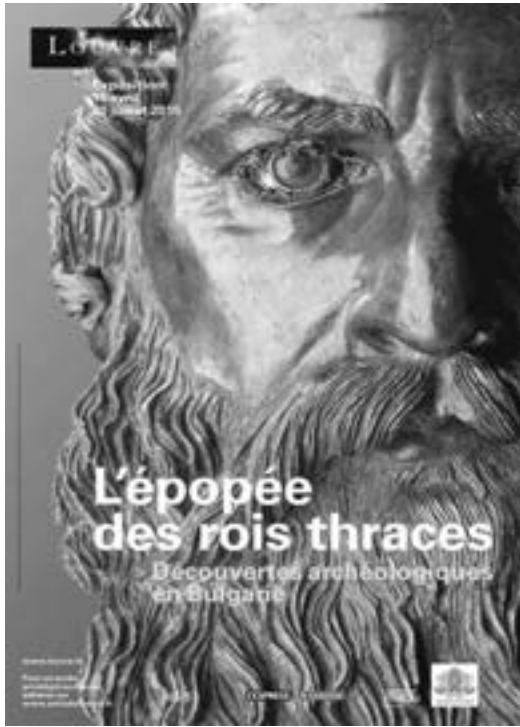
La popularisation, dans le pays et à l'étranger, du patrimoine culturel et « spirituel » thrace de la Bulgarie constituait un élément essentiel de la politique culturelle officielle, définie et dirigée par Živkova<sup>299</sup>. Les Thraces s'installent définitivement dans les manuels scolaires et dans d'innombrables publications populaires ; l'« art thrace » des « terres bulgares » part en tour infini des musées du monde<sup>300</sup>.

---

<sup>298</sup> Fol souligne, lui-même, sa paternité : Alexander Fol, *Samotnijat pešehodec. Intervjuta, izkazvanija, razgovori, otzivi, statii v mediite*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 2006, p. 142.

<sup>299</sup> Voir Iliev, « The Proper Use of Ancestors », p. 11. Il paraît que Živkova était personnellement fascinée par la culture thrace : l'ouvrage *Kazanlăškata grobnica*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1974, consacrée à la fameuse tombe de Kazanlăk, a été publié sous son nom.

<sup>300</sup> Sur les enjeux idéologiques et la chronologie de ces expositions dans les années 1970-1980 : Valtchinova, « Le passé, la nation, la religion ». Pour le moment, la dernière grande exposition de ce type est *L'Épopée des rois thraces*, qui a été organisée au Musée du Louvre



*Affiche de l'exposition L'épopée des rois thraces.  
Découvertes archéologiques en Bulgarie.*

*Musée du Louvre, avril-juillet 2015 (source :  
<https://twitter.com/museelouvre/status/587927356750299136>,  
dernier accès : 31/10/2015)*

---

entre avril et juillet 2015. Voir le catalogue : Jean-Luc Martinez et alii (dir.), *L'Épopée des rois thraces. Des Guerres médiques aux invasions celtes 479-278 avant J.-C. Découvertes archéologiques en Bulgarie*, Paris, Musée du Louvre / Somogy, 2015. Il faut néanmoins souligner que des spécialistes bulgares ont interprété l'« art thrace », en particulier la toreutique, comme un produit d'influences iraniennes (achéménides) ; les objets les plus fins ont été clairement attribués à des ateliers grecs concentrés sur les rives de la Propontide, tels que Lampsaque : voir, par exemple, Venedikov, Gerasimov, *Trakijskoto izkustvo*. Mais ce point de vue reste caché du grand public.

Les monuments thraces dans le pays font l'objet d'une patrimonialisation soignée bénéficiant également d'un soutien international : la tombe de Kazanlāk est inscrite dans la liste du patrimoine culturel mondial de l'UNESCO en 1979, et elle est suivie par celle de Sveštari. De la même façon que *Dacia* et d'autres désignations anciennes en Roumanie socialiste, en Bulgarie, les références thraces (*Trakija*, *Orfej*, etc.) colonisent l'« économie de la pénurie » socialiste et du tourisme dirigé par l'État : elles sont visibles sur des produits alimentaires et figurent, très souvent, comme désignations d'hôtels et de restaurants sur le littoral de la mer Noire et ailleurs<sup>301</sup>. *L'Orphée d'Or* était le nom d'un concours international de la chanson populaire depuis 1967.

Étonnamment sans doute, la référence à Spartacus, le fameux dirigeant thrace d'une guerre servile à Rome au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – traditionnellement surchargée de connotations idéologiques dans le discours gauchiste et communiste – était moins présente dans l'espace public bulgare que la figure du chantre mythique Orphée. Alors qu'en Roumanie, la figure thrace centrale dans l'imaginaire populaire de la « spécificité » et de la « spiritualité archaïque » de la nation était le Gète Zalmoxis, dans le contexte bulgare, depuis le *Véda slave* de Verković, c'était indubitablement Orphée. Sa figure a été employée dans des contextes variés et dans des buts différents. Le folklore musical bulgare par exemple, largement instrumentalisé pour un endoctrinement identitaire pendant la période communiste, a été inscrit dans une longue continuité historique depuis une culture

---

<sup>301</sup> À ce sujet, Aleksandār Kjosev, « Trakija: prednacionalno, nacionalno i komunističesko konstruirane na mesta na pamet », in *Okolo Pier Nora. Mesta na pamet i konstruirane na nastojašteto*, Sofia, Dom na naukite za čoveka i obšttestvoto, 2004, p. 375.

musicale prétendue thrace, associée à Orphée<sup>302</sup>. L'image des Rhodopes comme « la montagne d'Orphée » a été utilisée pour des raisons de propagande dans le cadre de la politique oppressive d'homogénéisation, lancée par le régime vis-à-vis des communautés musulmanes dans cette partie du pays<sup>303</sup>. Il convient de noter que l'expertise thracologique a été activement employée dans un programme géo-stratégique de promotion et développement de Strandža-Sakar – zone frontalière avec la Turquie. Dans les années 1970-1980, de nombreux voyages d'études de l'Institut de thracologie ont eu lieu dans cette région, à l'arrière-plan de rapports bulgaro-turcs souvent difficiles et, après 1984, complètement dégradés.

Tournée vers un public plus large, la production des thracologues bulgares avait un caractère « patriotique » prononcé qui a également marqué certaines des premières publications du fondateur de la discipline. On y trouve même le cliché du lien « sanguin » entre Bulgares et Thraces<sup>304</sup>. Des motifs identitaires sont visibles dans des recherches spécialisées aussi : dans son *Histoire politique des Thraces*, Alexander Fol condamne la tradition « progrecque » des lettres classiques en Europe qui auraient sous-estimé le rôle politique important de la Thrace

---

<sup>302</sup> Par exemple, Ilija Manolov, « Drevnefrakijskie ėlementy v bolgarskoj narodnoj muzyke », in *Actes du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie*, vol. 3, p. 289-292.

<sup>303</sup> Voir Hranova, « Rodno, djasno i ljavo: Anton Dončev », où elle discute les imageries thraces dans les romans historiques de l'écrivain Anton Dončev. Dans son œuvre la plus connue (*Vreme razdelno*, 1964, trad. française *Les cent frères de Manol*, 1995), il présente l'« islamisation forcée » des Bulgares dans les Rhodopes (dont les descendants seraient les Pomaks, selon la doctrine officielle bulgare). Il a consacré un autre roman à la « trinité » nouvellement codifiée de Thraces, Slaves et Proto-Bulgares (*Skazanie za han Asparuh, knjaz Slav i žreca Teres*, premier volume en 1982). Cf. Iliev, op. cit.

<sup>304</sup> Alexander Fol, *Dālboki koreni*, Sofia, NS na OF, 1966 ; Idem, *Pesenta za Sitalk*, Sofia, Narodna mladež, 1968.

ancienne<sup>305</sup>. Particulièrement « déprécié » aurait été le Royaume des Odryses et Fol, de même que d'autres chercheurs bulgares, s'attache à restaurer sa gloire<sup>306</sup>. Mais il serait sans doute trop unilatéral et même erroné de traiter la thracologie bulgare comme une entreprise étroitement nationaliste. En réalité, dès le départ, elle a considéré le patrimoine thrace à un autre niveau également que l'on constate dans les études spécialisées. Ce niveau était loin (en apparence au moins) de l'esprit de clocher typique de la quête de « racines ethniques », de pourcentages de « sang », etc.

La thracologie bulgare des années 1970 a été façonnée par des influences nombreuses : d'abord, par des concepts et des interprétations lancées dans les lettres classiques et l'histoire des religions, telles qu'elles ont été développées en Europe occidentale au XIX<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> ; mais aussi par les « études indo-européennes » soviétiques (Vjačeslav Ivanov, Tamaz Gamkrelidze). Dans certains cas, on peut constater une influence lointaine de l'anthropologie historique moderne cohabitant avec une approche ethnographique assez traditionnelle, ou bien un structuralisme résiduel entrelacé avec un freudisme vulgaire et des clichés marxistes-léninistes. On peut aussi discerner une certaine empreinte roumaine, surtout l'accent d'Eliade sur les cultes initiatiques et à mystères<sup>307</sup>. Sur cet arrière-plan

---

<sup>305</sup> Fol, *Političeska istorija na trakite*, p. 10-12, p. 24, p. 27.

<sup>306</sup> Cette gloire était certainement souvent exagérée. Par exemple, Fol et d'autres auteurs établissent des généalogies dynastiques suspectes (à la manière des « dynasties » géto-daces lancées en Roumanie socialiste) qui suggèrent que le grand État des Odryses aurait duré plus longtemps que ce qui était habituellement accepté. Certains spécialistes ont toutefois critiqué cette approche : voir Hristo Danov, *Traki*, Sofia, Narodna prosveta, 1979, p. 123.

<sup>307</sup> Au sujet des influences sur la thracologie bulgare : Valtchinova, « Vanga, la « Pythie bulgare » », p. 111-117.

méthodologique éclectique, les savants bulgares essaient de localiser la culture thrace antique au sein de contextes géographiques et d'entités culturelles-historiques « archaïques » très larges : sud-est-européenne, balkano-anatolienne, méditerranéenne orientale, indo-européenne, etc. Cette approche macrostructurelle allait de pair avec l'esprit mégalomane du messianisme culturel de Ljudmila Živkova, inspiré par des doctrines occultistes<sup>308</sup>. Ainsi, les interprétations étroitement ethniques ont été partiellement « sublimées » : dans ses travaux plus tardifs, Alexander Fol essaie de dépasser la sémantique ethnique des études thraces et il critique même l'idée d'une continuité génétique entre Thraces et Bulgares<sup>309</sup>.

Le résultat en était une cohabitation paradoxale du registre identitaire traditionnel avec une tendance prétendument « non-ethnique ». La dernière était due en partie au caractère plus ou moins élitiste de la thracologie bulgare, particulièrement accentué dans les écrits et les énoncés d'Alexander Fol. L'étude de la Thrace ancienne a été imaginée par les spécialistes et présentée au grand public comme une entreprise hautement spécialisée de savants de culture classique – celle-ci étant exceptionnelle dans le contexte officiellement égalitaire d'un régime communiste qui avait initialement supprimé l'enseignement de langues classiques aux lycées. D'une certaine façon, les revendications ethno-nationales étaient trop « plébéiennes » pour ce genre d'élitisme. Ainsi, dans la phase finale du communisme bulgare, l'étude du passé thrace a été perçue comme un espace autonome de

---

<sup>308</sup> Sur la politique culturelle de Ljudmila Živkova : Ivan Elenkov, *Kulturnijat front*, Sofia, IIBM, Institut « Otvoreno obštestvo » & Ciela, 2008. Les projets les plus choquants lancés par Živkova (adepte d'Agni Yoga – doctrine ésotérique du peintre russe Nicolas Roerich) sont présentés chez Elenkov, « Lekite krile na totalitarnoto vāobrazenie », *Kritika i Humanizām*, 29, 2009, p. 211-235.

<sup>309</sup> Par exemple, Fol, *Samotnijat pešehodec*, p. 105.

« culture pure » et de « spiritualité », éloigné des clichés idéologiques de la doctrine dominante<sup>310</sup>.

Pourtant, ces aspects de la thracologie n'ont pas érodé le nationalisme officiel du régime de Živkov et ils ont même renforcé la fierté nationale des Bulgares, d'une manière plus subtile. La thracologie a promu l'image de la Bulgarie comme un espace très spirituel qui aurait hérité de l'unique culture des Thraces, extrêmement archaïque et mystique, située à la croisée (dans la « zone de contact », d'après la terminologie thracologique) de larges entités civilisationnelles<sup>311</sup>. De cette manière, les constructions thracologiques répètent considérablement l'ambition « balkano-bulgare » de la « thracistique » de Najden Šejtanov de l'entre-deux-guerres. Et, en réalité, elles sont profondément pénétrées d'un mysticisme à la Šejtanov qui était, initialement, favorisé par l'occultisme de Ljudmila Živkova<sup>312</sup>. La quête d'archétypes dionysiaques et orphiques était de nouveau à l'ordre du jour et elle devient, au fur et à mesure, fondamentale dans les préoccupations thracologiques. Et encore, de la même façon que dans les spéculations de Šejtanov mais aussi des « antiquisants » bulgares du XIX<sup>e</sup> s., la Grèce ancienne est visiblement marginalisée dans la perspective paléo-

---

<sup>310</sup> Dans certains cas paradoxaux, elle a été imaginée comme une forme d'émancipation, voire de « dissidence » culturelle. Cet aspect est revendiqué par Iliev, « The Proper Use of Ancestors », p. 14-15.

<sup>311</sup> Image propagée également à l'étranger : Alexander Fol et alii, *Thracian Legends*, Sofia, Sofia Press, 1976, version française *Légendes thraces*, Sofia, Sofia Press, 1977 ; Alexander Fol, Ivan Marazov, *Thrace and the Thracians*, London, St. Martin's Press, 1977, version française *À la recherche des Thraces*, Paris, France Empire, 1978, etc.

<sup>312</sup> Živkova décède prématurément en 1981 : l'année des commémorations solennelles des « 1 300 ans de la création de l'État bulgare ». Le jubilé a été organisé sous son patronage et il a donné l'occasion pour une sur-production d'écrits sur l'histoire de la Bulgarie, y compris sur le passé thrace.

balkanique ou balkanique-anatolienne défendue par la recherche thracologique. Un regard plus proche sur ce domaine d'études peut faire voir ce mélange particulier de prétentions patriotiques et d'ésotérisme prétentieux.

**Les origines de l'indo-européanisation,  
la communauté thraco-pélasge  
et la thalassocratie thrace :  
les spécialistes bulgares à la recherche  
d'une Thrace plus qu'archaïque**

Le domaine en question est, certes, très large. Il s'étend de la préhistoire du continent européen (et non seulement de ce continent), de « sanctuaires » mégalithiques et du champ de l'archéoastronomie aux traditions populaires bulgares. Une obsession avec « l'archaïque » est visible dans tous les cas. Il existait, par exemple, une tendance à fixer le plus tôt possible le début de l'« ethnogenèse » thrace, voire dans les « cultures » énéolithiques / chalcolithiques locales de la fin du V<sup>e</sup> millénaire. À cet égard, la référence principale est la célèbre nécropole de Varna, découverte en 1972 – l'année de la fondation de l'Institut de thracologie et du Premier congrès international d'études thraces. Certains spécialistes bulgares tendaient à interpréter le site comme le lieu de naissance d'une civilisation « proto-thrace »<sup>313</sup>. Même si cette théorie a été critiquée par d'autres chercheurs<sup>314</sup>, les objets en or de Varna – exaltés par de nombreuses

---

<sup>313</sup> Voir Henrieta Todorova, « Die Übergang vom Äneolithikum zur Bronzezeit in Bulgarien. Die Ethnogenese der Thraker », in *Dritter internationaler thrakologischer Kongress*, p. 117-120 ; Alexander Fol, « Les grandes périodes de l'histoire thrace », in *Actes du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie*, vol. 1, p. 19-23.

<sup>314</sup> Par exemple, Danov, *Traki*, p. 21.

publications comme « le plus vieil or (technologiquement travaillé) du monde » – ont été régulièrement inclus dans les expositions de « Trésors thraces » présentés dans les grands musées du monde<sup>315</sup>.

Pendant un certain temps, les savants bulgares trouvent une inspiration particulière dans l'influente « Hypothèse kourgane » lancée par la protohistorienne lithuanienne-américaine Marija Gimbutas. La fin de la « culture Varna » vers le début du IV<sup>e</sup> millénaire correspond à peu près à l'époque de l'arrivée présumée d'éleveurs nomades proto-indo-européens qui, d'après la théorie de Gimbutas, détruisirent la « Vieille Europe » gynocentrique. Selon la même hypothèse, avant l'arrivée de la domination masculine indo-européenne, l'univers religieux du continent fut centré autour de la vénération d'une Grande Déesse Mère<sup>316</sup>. Sur la base de cette théorie, des études indo-européennes soviétiques ainsi que de la linguistique ethno-historique à la Vladimir Georgiev et Michel Sakellariou, les thracologues bulgares lancent des spéculations (souvent contradictoires) au sujet du processus d'« indo-européanisation » et de la place

---

<sup>315</sup> De la même façon que leurs collègues des Balkans, les protohistoriens bulgares utilisent des méthodologies tendancieuses pour prouver que « leurs » sites archéologiques sont plus anciens que les « cultures » correspondantes dans les pays voisins. De cette manière, leurs « ancêtres » protohistoriques s'avèrent être « plus développés » que ceux des voisins. Pour une critique de cette approche (avec ses schémas chronologiques, critères et désignations employées) et de ses prémisses nationalistes : Zoï Tsirtsoni, « Mon récent est plus ancien que ton moyen » : motifs d'une guerre balkanique en cours », in Pascal Darcque, Michael Fotiadis et Olga Polychronopoulou (dir.), *Mythos. La préhistoire égéenne du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle après J.-C.* (BCH Supplément 46), 2006, p. 231-244.

<sup>316</sup> Voir Marija Gimbutas, *The Gods and Goddesses of Old Europe 7000-3500 BC. Myths, Legends & Cult Images*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1974 ; Idem, *The Language of the Goddess*, London, Thames & Hudson, 1989.

particulière des (proto-)Thraces dans celui-ci. Le fondateur de la discipline, Alexander Fol, décrit des migrations massives d'Indo-Européens et d'« Indo-Iraniens », et il trace des limites (assez arbitraires) à ces migrations comme la « Diagonale hyperboréenne » (*Hiperborejski diagonal*) qui passe exactement par la Thrace<sup>317</sup>. Ce dernier concept n'a pas de notion correspondante dans la géographie ancienne mais il devient une référence constante et obligatoire de l'école créée par Fol.

Une fois les migrations et les « consolidations » indo-européennes terminées, apparaissent « la communauté ethno-culturelle thraco-pélasge » et « la Thrace mycénienne »<sup>318</sup> : des aires culturelles datées au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Ainsi, les « Pélasges », dont la présence se distingue dans les travaux scientifiques et pseudo-scientifiques grecs modernes, dans la « thracomanie » roumaine de même que dans l'idéologie nationale albanaise<sup>319</sup>, trouvent une place importante dans la thracologie académique bulgare aussi. Aussi importante est la croyance dans la parenté ethno-linguistique thracophrygienne, supposée être confirmée par l'existence de cultes orgiaques communs comme celui de Sabazios. Défendu spécialement par Paul Kretschmer, le lien ancien entre Thraces et Phrygiens semble être une thèse presque

---

<sup>317</sup> Alexander Fol, « Thracians and Mycenaean. Methodology of Parallelism », in *Thracians and Mycenaean. Proceedings of the Fourth International Congress of Thracology. Rotterdam, 24-26 September 1984*, Leiden, Brill, 1989, p. 9-14.

<sup>318</sup> À propos de ces concepts : Fol, *Politička istorija na trakite*, p. 38-68 ; Idem, *Trakijiskijat orfizam*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1986, p. 139-143.

<sup>319</sup> Voir Cabanes, « Archéologie et identité nationale en Albanie au XX<sup>e</sup> siècle » ; Nathalie Clayer, *Aux origines du nationalisme albanais. La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007, p. 166-177, etc.

impossible à éradiquer de la thracologie bulgare : elle constitue aussi la colonne vertébrale de la prétendue « zone de contact » balkano-anatolienne. Pour ce qui est du lien mycénien, établi d'abord par Filov, il n'a été utilisé que pour confirmer, une fois de plus, le caractère extrêmement archaïque de la culture thrace des époques classique et hellénistique (« type mycénien de société »). Vers le milieu des années 1980, il a été abandonné en faveur d'un terme « plus approprié » – la « Thrace orphique » – qui a l'avantage de ne pas mettre l'accent sur le contexte mycénien grec.

En se référant à ce large arrière-fond de nombreuses affinités et de contacts avec des populations extrêmement anciennes – des Pélasges, des Phrygiens, des Mycéniens, mais aussi des Troyens et même des Étrusques –, la thracologie bulgare arrive à sortir les Thraces de leur position marginale dans le développement historique de l'Europe. De « Barbares » exclus de l'histoire, les Thraces illettrés avec leur *paideia* orale – un autre concept clé mais obscur du lexique d'Alexander Fol – s'avèrent résider dans le cœur même d'une grande culture préhistorique sud-est européenne, méditerranéenne orientale et indo-européenne.

Celle-ci aurait précédé le « miracle grec », elle aurait été plus ancienne que lui, mais les thracologues prennent des mesures supplémentaires pour désenchanter ce miracle. Par exemple, les tombes thraces à chambre et à tholos, qui avaient frappé Filov avec leur similarité aux tombes mycéniennes, ont été traitées comme résultat d'une évolution architecturale distincte. L'archéologue Vasil Mikov et, à sa suite, son collègue Ivan Venedikov découvrent leur archétype dans l'« architecture mégalithique » locale, concrètement dans les dolmens et les tombes rupestres typiques du premier Âge du fer (XI<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) et concentrés dans la zone de Strandža-Sakar et des

Rhodopes de l'est<sup>320</sup>. De cette façon, l'influence grecque mycénienne sur les tombes locales, ces monuments emblématiques de la culture thrace, a été neutralisée. Elles s'avèrent être autochtones – bien que Venedikov reconnaisse l'existence de similarités impressionnantes et même de liens étroits entre la Thrace et l'Asie Mineure, où la tradition des tholos resterait intacte pendant le I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.<sup>321</sup>. Sans surprise, le spécialiste grec Dimitris Samsaris proteste contre cette « déshellénisation » des monuments funéraires thraces : il insiste sur l'existence d'une influence mycénienne, et, de cette façon, sur un point de vue à la Filov<sup>322</sup>.

De même, les savants bulgares ont fait de leur mieux pour découvrir une navigation préhistorique thrace, voire une « hégémonie » thrace sur la mer Noire, la mer de Marmara et sur l'Égée. Ici, le point de départ était l'allégation antique de l'existence d'une « thalassocratie thrace »<sup>323</sup> qui aurait anticipé la colonisation grecque

---

<sup>320</sup> Venedikov, Gerasimov, *Trakijskoto izkustvo*, p. 70-72 ; Ivan Venedikov, Alexander Fol (dir.), *Trakijski pametnici*, vol. 1 : *Megalitite v Trakija*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1976, p. 23-24, p. 78-81, p. 122.

<sup>321</sup> Certains des collègues de Venedikov trouvent que son argumentaire est contradictoire : Petăr Delev, « The Cult of the Dead in Thrace and Mycenaean Greece », in *Contributions au IV<sup>e</sup> congrès international de thracologie*, Sofia, Académie bulgare des sciences, 1984, p. 185-190. Venedikov établit, lui-même, des analogies entre les tombes rupestres en Thrace et les tombes mycéniennes ; de plus, il indique que la conception de la tombe à tholos, en Asie Mineure aussi, était mycénienne : *Trakijskoto izkustvo*, p. 71 ; *Megalitite v Trakija*, vol. 1, p. 110-115.

<sup>322</sup> Dimitris Samsaris, « Les influences mycéniennes sur les Thraces », in *Thracians and Mycenaean*, p. 167-173.

<sup>323</sup> Elle existe dans une liste de « dominations sur la mer » qui auraient eu lieu entre la Guerre de Troie et le passage par la mer Égée de Xerxès en 480 av. J.-C. La liste est attribuée à Diodore de Sicile, écrivain du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., mais elle n'est attestée que chez Eusèbe de Césarée, au début du IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

archaïque. Cette question a été discutée par Kacarov, mais l'historicité des « thalassocraties » préhistoriques a été mise en doute et même rejetée dans les recherches internationales. Néanmoins, dès les années 1970, l'intérêt thracologique inspire un développement sans précédent de l'archéologie sous-marine en Bulgarie, à la recherche de preuves de l'importance de la navigation thrace. Les confirmations désirées ont été bientôt trouvées dans le bassin de ports bulgares (et anciennes colonies grecques) tels que Sozopol (Apollōnia Pontikē) : des ancres de pierre, datées à la hâte de la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Sur cette base, Alexander Fol lance le concept de *Thracia Pontica* : une zone vaste de thalassocratie thrace et d'interactions culturelles reliant la Thrace à l'Asie Mineure (en particulier à Troie) et aux îles égéennes, et même à l'Égypte et au Proche-Orient ancien<sup>324</sup>.

En résultat, les Thraces se transforment en « partenaire » culturel-historique de la Grèce ancienne, même dans la mer, et les vieux clichés concernant leur niveau primitif et barbare de développement sont complètement écartés. Les savants bulgares ont certainement raison dans leur critique épistémologique dirigée contre le concept de « Barbares » ainsi que contre le caractère unilatéral de la notion d'« influence » (toujours de la Grèce sur la Thrace). Ils ont sans doute raison également dans leur insistance sur l'usage de termes comme « interaction » et « croisement »<sup>325</sup>. Pourtant, ils montrent une approche moins critique dans leur quête d'une Thrace aussi archaïque que possible et

---

<sup>324</sup> Alexander Fol, « La Thrace et les mers. Thracia Pontica. Aperçu général », in *Thracia Pontica I. Premier Symposium international*, Sofia, 1982, p. 9-15 ; Ljuba Ognenova-Marinova, « Thracia Pontica », in *Ibid.*, p. 69-81. Cf. Maya Vassileva, « Thracia Pontica as an Instrument of Research », in *Thracia Pontica V*, Varna, 1994, p. 9-12.

<sup>325</sup> Alexander Fol, « La colonisation grecque en Thrace – croisement de deux cultures », in *Thracia Pontica IV*, Sofia, 1991, p. 3-14.

d'espaces aussi vastes que possible d'interactions culturelles thraces. Bientôt, des spécialistes étrangers d'archéologie sous-marine mettent en cause la datation des ancres de pierre de la mer Noire de même que leur caractère thrace. Ils considèrent que les découvertes sont difficilement datables et qu'elles peuvent remonter à des époques beaucoup plus tardives que la fin du II<sup>e</sup> millénaire : au Moyen Âge et même à l'époque moderne<sup>326</sup>.

Ainsi, dans l'affaire « pontique » aussi, la démarche de la thracologie bulgare paraît tout sauf honnête. En général, la discipline était en train d'accumuler une véritable pile de problèmes, de spéculations et d'interprétations tendancieuses. Mais, à un moment donné, au début des années 1980, elle dépasse nettement les limites de toute vérification scientifique – ou bien de toute *réfutabilité*, pour reprendre le concept de l'épistémologie philosophique de Karl Popper. Sans surprise, cela se passe dans la sphère de la religion et de la « spiritualité » thraces.

---

<sup>326</sup> Honor Frost, « New Thoughts on Old Anchors », in *Thracia Pontica VI. 1*, Sozopol, 1997, p. 101-114 ; Jan de Boer, « Phantom-Mycenaeans in the Black Sea », *Talanta*, 38-39, 2006-2007, p. 285-288. Pour une critique du concept de *Thracia Pontica*, voir Margarit Damyanov, « First Encounters and Further Developments: Greeks Meeting Thracians on the Western Pontic Coast », in Stefanos Gimatzidis, Magda Pieniżek et Sila Votruba (dir.), *Archaeology across Past and Present Borders. Fragmentation, Transformation and Connectivity in the North Aegean and the Balkans during the Late Bronze and Early Iron Age* (Vienna, OREA, sous presse). Damyanov et d'autres spécialistes mettent en cause également un autre pilier de *Thracia Pontica* : la thèse de l'existence de villes thraces à la place de colonies grecques, celles-ci présumées être plus tardives, telles que Mesambria (Nesebăr).

## Les interprétations de la religion en Thrace ancienne. L'invention de l'*orphisme thrace* par Alexander Fol

En Bulgarie aussi, la recherche dans ce domaine est le centre de gravité des études thraces. Initialement, les publications de la période socialiste continuent naturellement à discuter des questions héritées de la tradition précédente : par exemple, les déités « purement thraces » (ou bien considérées ainsi) telles que Zbelsourdos, Zalmoxis, Bendis, et, bien entendu, le Cavalier thrace (Héros). Le problème traditionnel autour de ce dernier est qu'il apparaît sur des milliers de reliefs votifs et funéraires mais nullement dans les sources écrites (dans les descriptions grecques et romaines de la religion thrace), et non pas avant la période hellénistique : en réalité, ses représentations datent surtout, sinon exclusivement, de l'époque romaine. L'antiquisant Georgi Mihajlov consacre une attention spéciale au Cavalier dans une monographie de 1972, où il l'interprète comme une déité chthonienne avec une variété de fonctions (dieu de la nature, de la végétation, du monde des animaux, du monde d'au-delà, dieu-guérisseur, etc.)<sup>327</sup>. Dans le même temps, à l'instar de l'archéologue français Georges Seure et de Gavril Kacarov, Mihajlov considère que la foi dans l'immortalité chez les Thraces est patente dans la figure du Héros : les Thraces croyaient que le défunt devenait un *hērōs athanatos*. Il remarque également que l'iconographie du Cavalier a été empruntée à l'art

---

<sup>327</sup> Georgi Mihajlov, *Trakite*, Sofia, Dăržavno voenno knigoizdatelstvo, 1972, en particulier p. 237-247. Selon Mihajlov, le Héros aurait été identifié aux dieux grecs durant l'époque hellénistique et le résultat en serait le développement d'un culte syncrétique.

funéraire grec<sup>328</sup>. Toutefois, ce fait ne le mène pas à une reconsidération du statut du Héros comme divinité thrace.



*Plaque votive représentant le Cavalier thrace.  
III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Zlatna Panega, Bulgarie (source :  
[http://www.kroraia.com/thracia/hb/thrac\\_hero.html](http://www.kroraia.com/thracia/hb/thrac_hero.html),  
dernier accès : 31/10/2015)*

En outre, les chercheurs bulgares perpétuent volontiers l'idée traditionnelle au sujet des Thraces comme « maîtres de religion » des Grecs anciens. À cet égard, les références principales sont, bien entendu, Dionysos et Orphée avec leurs « racines thraces ». Pourtant, à partir des années 1960, les chercheurs bulgares savent quelque chose que leurs collègues du début du siècle ne connaissaient pas : le nom de Dionysos a été entre-temps déchiffré sur des tablettes mycéniennes de Pylos et de Crète du XIII<sup>e</sup> s. av.

---

<sup>328</sup> Mihajlov, *Trakite*, p. 244 ; Georgi Mihailov, « Épigramme funéraire d'un Thrace », *Revue des études grecques*, 64, 1951, p. 104-118.

J.-C., écrites en Linéaire B. Ce fait n'a pas forcément provoqué des doutes chez les spécialistes bulgares dans l'origine thrace du dieu<sup>329</sup>. La réaction confortable était de prétendre que cette découverte ne faisait que confirmer, une fois de plus, les rapports étroits entre Thrace et Mycènes, et, de cette façon, le caractère extrêmement ancien et l'importance cruciale de la religion thrace. Mais, par exemple, Georgi Mihajlov n'accepte pas la thèse d'une exportation thrace et il suppose même la présence d'une influence grecque dans le culte thrace de Dionysos<sup>330</sup>. Il est vrai que la thèse de l'origine thrace de Dionysos a été lancée par des auteurs grecs anciens – très probablement, pour rendre compte du caractère singulier de ce dieu. C'est pour cela que d'autres auteurs antiques revendiquaient d'autres origines pour Dionysos : il a été vu comme une déité de provenance égyptienne et même indienne<sup>331</sup>.

Mihajlov est aussi prudent quant à la figure d'Orphée et à la possibilité de racines thraces des doctrines dites « orphiques » qui apparurent dans des contextes grecs (Italie du Sud, Athènes) au VI<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>332</sup>. De surcroît, Mihajlov souligne que tous les « mythes thraces » appartiennent, en réalité, à la mythologie grecque : ils sont attestés exclusivement par la littérature grecque et latine et, dans la mesure où ces mythes apparaissent sur des monuments de la Thrace, il s'agit d'œuvres de l'art grec ou romain<sup>333</sup>. D'ailleurs, la figure d'Orphée, si populaire dans la littérature et l'art grecs (par exemple, sur la

---

<sup>329</sup> Par exemple, Danov, *Traki*, p. 60.

<sup>330</sup> Mihajlov, *Trakite*, p. 224, p. 227.

<sup>331</sup> Petre, *Practica nemuririi*, p. 47.

<sup>332</sup> Il a même directement nié l'existence de racines de ce type : Mihajlov, *Trakite*, p. 125, p. 197. L'auteur s'attaque également à la thèse d'un « monothéisme » thrace et à l'idée selon laquelle Orphée et Zalmoxis auraient été des figures historiques réelles (Ioan Coman).

<sup>333</sup> Mihajlov, *Trakite*, p. 183-184.

céramique attique), n'apparaît pas dans les monuments épigraphiques et iconographiques « domestiques » thraces<sup>334</sup>. Mais, bientôt, cette approche saine dans la thracologie bulgare sera complètement balayée par un ésotérisme croissant et une sorte de « bacchanale » (pseudo-)théorique.

Elle a été signalée au milieu des années 1970 par des écrits d'Alexander Fol – dans des contextes plutôt surprenants tels que des publications sur des mégalithes. Fol voit dans ces monuments des « lieux sacrés mystérieux », dédiés au culte solaire « dans son caractère chthonien ». Il découvre dans les dolmens et les tombes rupestres des orientations complexes envers des phases du soleil. De même, il les met immédiatement en rapport avec la figure d'Orphée, « qui a tout uni dans son mythe » (*sic*) ainsi qu'avec « la question éternelle de l'orphisme »<sup>335</sup>. Au début des années 1980, les thèses lancées par Alexander Fol sur des problèmes divers se cristallisent enfin dans sa théorie de l'« orphisme thrace ». Dès lors, il devient la marque déposée de la thracologie bulgare. En tant que tel, il mérite une attention spéciale. Il convient de noter que, même si le concept a été lancé dans les années

---

<sup>334</sup> Selon Ivan Marazov, *Vidimijat mit. Izkustvo i mitologija*, Sofia, Hristo Botev, 1992, p. 52. Il est vrai qu'Orphée est considéré comme un Thrace par des auteurs anciens, mais aussi comme « étranger » en général (par exemple, Crétois). Et, parfois, il n'est pas associé à une origine « ethnique » spécifique. Même chose pour Musée, musicien légendaire, prêtre, prophète : dans certains cas, il est regardé comme Thrace, mais dans d'autres, comme Athénien. L'origine étrangère/thrace de personnages mythiques ne devrait pas être acceptée, de la manière positiviste traditionnelle, comme une indication, ou une mémoire, d'une provenance culturelle réellement étrangère. La référence à des racines spécifiques aurait pu être censée accentuer simplement la nature particulière de certaines figures autrement produites par un imaginaire mythologique purement grec. Voir Petre, *Practica nemuririi*, p. 49.

<sup>335</sup> *Megalitite v Trakija*, vol. 1, p. 25.

1980, la majorité des publications sur l'orphisme thrace sont postérieures à 1989. Ainsi, du point de vue des interprétations dominantes, on peut parler d'une continuité parfaite entre la période tardive du régime communiste et l'époque post-communiste.

Selon Alexander Fol, l'orphisme thrace représente une doctrine ou « idéologie » aristocratique thrace qui remonterait au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Les initiés se seraient transmis oralement cette doctrine<sup>336</sup>. Ce genre d'orphisme aurait précédé l'orphisme grec de plusieurs siècles, ou bien d'un millénaire, voire plus. Il constituerait l'« idéologie » de la « communauté thraco-pélasgienne » – une doctrine orale paléo-balkanique, plus ancienne que la Guerre de Troie. L'orphisme grec, ainsi que le pythagorisme, ne représenteraient que ses versions tardives et dénaturées.

On sera certainement tenté de demander quelles sont les sources écrites qui puissent confirmer l'existence de cette doctrine : elle est secrète, transmise oralement, et aussi éloignée dans la préhistoire. La réponse est qu'il n'y a pas de sources. Mais c'est bien cela qui rend l'orphisme thrace aussi spécial. Fol souligne souvent que les Thraces constituaient « une culture non-littéraire ». D'après lui, l'absence d'écriture est la malchance historique des Thraces, mais aussi leur grandeur : dans la thracologie bulgare, cette absence a été investie de valeurs spirituelles hautement sophistiquées et elle a été interprétée pratiquement comme un choix conscient de la part des Thraces<sup>337</sup>. La solution suggérée par Fol veut que cette idéologie aristocratique soit « codée » et qu'elle puisse

---

<sup>336</sup> Sa première monographie sur la question est *Trakijiskijat orfizăm* (1986), représentant sa thèse de doctorat.

<sup>337</sup> Les Thraces n'avaient pas besoin d'écriture – simplement, leur *Weltanschauung* religieuse excluait son usage : Dimităr Popov, *Trakologija*, Sofia, Lik, 1999, p. 12.

être « déchiffrée » sur la base de données variées : dans des mégalithes, dans l'art thrace, mais aussi dans le corpus grec de textes orphiques, etc.

De façon surprenante (en apparence au moins), dans les conditions d'un régime marxiste-léniniste, la thracologie bulgare montrait une prédilection spéciale pour des cultes « royaux » et « aristocratiques » et pour des idéologies de l'« élite ». On y voit l'accent d'Eliade sur l'initiation<sup>338</sup>. Et aussi une certaine inspiration par les écrits de l'historien italien des religions Raffaele Pettazzoni qui parlait de l'existence d'un « culte royal » en Thrace. L'influence de Pettazzoni se laisse reconnaître encore plus nettement dans l'idée de Fol que ce culte était de « type urano-chthonien » : il combinait parfaitement les principes solaire/uranien et chthonien<sup>339</sup>. Quoi que cela signifie, les tribus thraces auraient été dirigées par des rois-prêtres qui assumaient le rôle central dans les cultes à mystères orphiques. Bien entendu, l'image du roi-prêtre est ici un cliché hérité de l'histoire des religions, façonné par des parallèles avec la Crète minoenne, Mycènes et d'autres cultures extrêmement archaïques. Les cultes orgiastiques dionysiaques ne sont pas oubliés non plus, mais ils auraient été pratiqués en revanche par les « strates

---

<sup>338</sup> Des auteurs roumains ont établi aussi des distinctions entre « cultes de l'élite », basés sur la doctrine de l'immortalité (la classe aristocratique et militaire aurait été la seule initiée), et cultes populaires de caractère agraire : Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 325, p. 388. Dans la mesure où certaines de ces thèses sont récentes, on peut supposer une influence complémentaire *vice versa* : de la thracologie bulgare sur la roumaine.

<sup>339</sup> Son article « La religione dell'antica Tracia » a été publié dans *Serta Kazaroviana*, p. 291-299 ; il est cité chez Fol, *Političeska istorija na trakite*, p. 50.

populaires » : ils constituaient la « religion paysanne thrace »<sup>340</sup>.

D'après Alexander Fol, l'objectif général de l'initiation thrace-orphique était l'obtention de l'immortalité personnelle. La référence même à l'orphisme évoque naturellement toute la thématique autour du mythe du jeune Dionysos-Zagreus qui aurait été démembré par les Titans : le même destin que celui d'Orphée dans les mains des Ménades ou bien des femmes thraces/macédoniennes. Fol entreprend une reconstruction de l'archétype thrace ou « thraco-pélasge » de ce récit<sup>341</sup>, par ailleurs vu par les auteurs modernes comme la croyance anthropogonique centrale de la tradition grecque orphique dès le VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.

Pourtant, l'existence même d'une telle tradition est loin d'être définitivement confirmée. La codification du mythe du démembrement (*diasparagmos*) de Dionysos par les Titans a été attribuée à un personnage du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Onomacrite), dont l'existence n'est pas certaine, par Pausanias – c'est-à-dire au II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. (*Description de la Grèce* 8, 37, 5). Il est saisissant que la version la plus complète du mythe date seulement du VI<sup>e</sup> s. après J.-C. : elle appartient au néoplatonicien Olympiodore, un philosophe païen vivant dans un monde déjà

---

<sup>340</sup> Sic – *selska trakijska religija* : Alexander Fol, *Politika i kultura v drevna Trakija*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1990, p. 64. La référence aux « strates populaires » fait apparaître un rudiment conceptuel marxiste-léniniste. Même chose pour l'accent constant sur des termes comme « doctrine » et « idéologie » (quant à l'« orphisme thrace »).

<sup>341</sup> Alexander Fol, *Trakijskijat Dionis*, vol. 1 : *Zagrej*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1991. Pour un regard anthropologique-historique sur ce mythe, cf. Marcel Detienne, *Dionysos mis à mort*, Paris, Gallimard, 1998.

christianisé<sup>342</sup>. Mais tout cela n'est pas un obstacle pour Alexander Fol dans sa reconstruction d'une croyance prétendument du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Après Zagreus, il s'occupe également d'un deuxième avatar du « Dionysos thrace » : Sabazios<sup>343</sup>.

Pour compliquer encore cette trame, Alexander Fol met au début de la cosmogonie thrace-orphique une Grande Déesse Mère chthonienne et pan-archaïque. Elle procréé un fils – identifié par le thracologue comme le Soleil et le Feu – et est ensuite fécondée par lui. Leur *hiérogamie* produit un autre fils, lui identifié comme archétype symbolique du roi-prêtre thrace – un *anthrōpodaimōn* résidant entre le monde des hommes et l'immortalité divine. Sans surprise, il féconde à son tour la Grande Déesse Mère. Entre-temps, la construction du cosmos thrace-orphique progresse. Il est décrit par Fol et par ses disciples à l'aide d'un langage mystique enrichi de spéculations numériques inspirées par une certaine lecture du pythagorisme<sup>344</sup>.

---

<sup>342</sup> Pour plus de détails, voir Radcliffe Edmonds, « Tearing Apart the Zagreus Myth: a Few Disparaging Remarks on Orphism and Original Sin », *Classical Antiquity*, 18, 1999, p. 35-73.

<sup>343</sup> Alexander Fol, *Trakijiskijat Dionis*, vol. 2 : *Sabazij*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1994.

<sup>344</sup> Dans la mesure où l'« orphisme thrace » a effectivement l'air d'être une doctrine destinée à une élite initiée, il vaut mieux donner la parole aux initiés : « *L'Univers thrace orphique a dix étapes et son expression numérique est 4+3+3. La Grande Déesse Mère/Cosmos/Montagne est calme (première étape) ; ensuite, elle tressaillit et conçoit par soi-même (seconde étape) ; elle porte son fœtus (troisième étape) et donne naissance à son Fils divin (quatrième étape). Ce Fils divin exprime la totalité dans le Cosmos, c'est-à-dire il a une nature solaire (liée au soleil) et une chthonienne (terrestre). Il est le Soleil, mais il est aussi le Feu ou le sang. Les trois étapes suivantes donnent la forme finale à la croyance doctrinale et elles reflètent le cycle journalier et annuel du soleil. Le Fils-Soleil se lève sur l'horizon (cinquième étape), il tourne autour et ainsi fait mouvoir le Cosmos (sixième étape), et il entre dans une relation sacrée avec la*

En fait, de nombreux chercheurs doutent dans l'existence même de l'orphisme grec (entendu comme une doctrine religieuse spécifique) et le considèrent comme une invention des antiquisants du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>345</sup> : bien que plusieurs textes et pratiques (pas forcément liés les uns aux autres) aient été désignés par les Anciens comme « orphiques ». Mais l'orphisme thrace de la thracologie bulgare est exceptionnel par le fait qu'il n'y a pas un seul témoignage qui puisse confirmer son existence. Qui plus est, les auteurs antiques nous ont fourni de nombreuses données sur la religion thrace, mais personne d'entre eux ne se réfère à un culte spécifique de la Déesse Mère en Thrace. Bien entendu, les Grecs anciens ne furent pas initiés à ce culte – à la différence des thracologues qui utilisent une méthode spécifique d'*interpretatio thracica* pour démontrer l'existence de l'orphisme thrace<sup>346</sup>. Il est

---

*Grande Déesse Mère (septième étape). Le mariage sacré est considéré comme une fusion de la lumière qui vient du Fils-Soleil/Feu avec l'obscurité de la caverne qui symbolise l'utérus de la Grande Déesse Mère. Cet acte procréé l'enfant des dieux-époux (huitième étape). C'est le roi-prêtre qui, après avoir passé une épreuve importante, reçoit de la Grande Déesse Mère les insignes du pouvoir, et qui ordonne le monde des hommes (neuvième étape). La dixième étape représente le mariage sacré symbolique du roi avec la Grande Déesse Mère dont la tâche est de remettre en mouvement le cycle de la vie.* » Valerija Fol, *Orfej Trakiecăt*, Sofia, Tangra-TanNakRa, 2008, p. 54-55.

<sup>345</sup> Claude Calame, « Qu'est-ce qui est orphique dans les Orphica ? », *Revue de l'histoire des religions*, 219, 2002, p. 385-400 ; Stian Sundell Torjussen, *Metamorphoses of Myth. A Study of the "Orphic" Gold Tablets and the Derveni Papyrus*, Saarbrücken, VDM Verlag, 2010 ; Radcliffe Edmonds (dir.), *The "Orphic" Gold Tablets and Greek Religion: Further Along the Path*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

<sup>346</sup> Alexander Fol, « Interpretatio Thracica », *Journal of Indo-European Studies*, 11, 1983, p. 217-230. Pour des raisons inconnues, Fol écrit régulièrement le terme comme « interpraetatio », bien que la forme latine standard soit *interpretatio*.

toutefois fort probable que la Grande Déesse Mère de l'orphisme thrace ne représente qu'un fantasme des savants bulgares, issu de leur lecture de la théorie de Marija Gimbutas au sujet de la « Vieille Europe » préhistorique, ou bien inspiré par des analogies avec (des reconstructions douteuses de) la religion de la Crète minoenne, de la Phrygie, etc. À présent, la figure même de la Grande Déesse Mère est traitée dans les études internationales plutôt comme un cliché de l'histoire moderne des religions, comportant des stéréotypes sexistes<sup>347</sup>.

En tout cas, dès les années 1980, en résultat – dans un premier temps – du pouvoir institutionnel d'Alexander Fol, les thracologues bulgares adhèrent *volens nolens* à la thèse de l'orphisme thrace avec tous ses concepts concomitants : Diagonale hyperboréenne, *paideia*, unité solaire-chthonienne, etc. Du même coup, les chercheurs commencent à découvrir des déesses mères et des éléments orphiques et dionysiaques littéralement partout. Il était suffisant d'avoir une image féminine quelconque sur la fresque d'une tombe ou sur un objet métallique pour la proclamer représentation de la Grande Déesse Mère<sup>348</sup>. Dans ces cas, l'herméneutique sophistiquée pratiquée par les thracologues cède, du coup, sa place à une lecture plate des données iconographiques. Les divinités thraces « traditionnelles », comme le Cavalier, ont été vite

---

<sup>347</sup> Arvidsson, *Aryan Idols*, p. 200-207 ; Philippe Borgeaud, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Paris, Seuil, 1996 ; Lucy Goodison, Christine Morris, *Ancient Goddesses. The Myths and the Evidence*, London, British Museum Press, 1998 ; Christine Morris, « From Ideologies of Motherhood to "Collecting Mother Goddesses" », in Hamilakis, Momigliano (dir.), *Archaeology and European Modernity*, p. 69-78.

<sup>348</sup> Par exemple, Zlatozara Gočeva, « Le culte de la Grande Déesse-Mère en Thrace », in *Thracia XV*, Sofia, Institute of Thracology, Tangra TanNakRa, 2003, p. 169-178.

adaptées au schéma solaire-chthonien ; Zalmoxis devient une personnification de l'élite aristocratique qui passe par des rites initiatiques d'immortalisation<sup>349</sup>.

En réalité, toutes les notions de base de la thracologie bulgare ont été reconsidérées et critiquées dans le domaine auquel elles ont été empruntées : les études de la religion grecque ancienne. Par exemple, la valeur heuristique de l'« initiation » est en général mise en cause<sup>350</sup>. On ne sait pas si le terme « mystères », ayant un certain sens pour la religion grecque, est applicable également à des contextes non-grecs. Walter Burkert, un des spécialistes les plus célèbres dans le domaine de la mythologie grecque, a critiqué les clichés établis dans l'étude des anciens cultes à mystères. Parmi ces clichés, on en trouve certains qui ont marqué profondément la thracologie bulgare : l'origine prétendument étrangère de ces cultes<sup>351</sup>, leur caractère hautement spirituel qui aurait été proche du christianisme (et même l'anticipait)<sup>352</sup>, les mystères comme triomphe

---

<sup>349</sup> Voir Dimităr Popov, *Zalmoksis. Religija i obštestvo na trakite*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1989.

<sup>350</sup> David Dodd, Christopher Faraone (dir.), *Initiation in Ancient Greek Rituals and Narratives. New Critical Perspectives*, London & New York, Routledge, 2003.

<sup>351</sup> Des savants bulgares, mais aussi grecs et roumains, ont insisté que pratiquement tous les cultes à mystères grecs étaient d'origine thrace : les Mystères d'Éleusis, les Cabires, les Theoi Megaloi à Samothrace, etc. Il convient de noter que les spécialistes bulgares « thracisent » même l'oracle le plus connu du monde hellénique : Delphes. Il a été traité comme un lieu de culte originellement « thraco-pélasge » : Fol, *Trakijiskijat orfizām*, p. 142-150. Sur cette base, Fol établit un lien spirituel entre Pythie et la voyante bulgare Vanga, son « don » faisant l'objet d'un intérêt spécial de la part de Ljudmila Živkova : voir Valtchinova, « Vanga, la « Pythie bulgare » ».

<sup>352</sup> En Bulgarie, le rapport entre la « croyance à l'immortalité » thrace et le christianisme n'est pas si accentué comme en Roumanie. Mais on peut y trouver des publications qui revendiquent que l'orphisme thrace aurait préparé la christianisation et qu'il a même influencé la doctrine chrétienne : Roman Tomov, *Imperatorite-orfici. Orfizām i ranno*

sur la mort, leur association à la figure du « Dieu qui meurt et ressuscite » rendue populaire par James Frazer<sup>353</sup>. À présent, dans les études des cultes antiques, des concepts tels que « solaire » et « chthonien », abondamment utilisés par les thracologues bulgares, sont vus comme vides de sens<sup>354</sup>. La dichotomie entre « apollinien et dionysiaque » qu'on constate régulièrement dans les publications de Fol et qui remonte aux travaux de Friedrich Nietzsche et d'Erwin Rohde, est clairement anachronique<sup>355</sup>.

### **Approches structuralistes et ethnographiques dans la thracologie. L'imaginaire des « traditions populaires »**

Il serait certes injuste de réduire l'envergure des études thraces en Bulgarie, des années 1980 à aujourd'hui, aux thèses d'Alexander Fol. D'ailleurs, avec le passage du temps, elles évoluent dans des constructions complètement idiosyncratiques formulées dans un langage obscur et même entièrement hermétique<sup>356</sup>. Il existe d'autres types de recherche sur le passé thrace qui ne tombent pas

---

*hristijanstvo IV-VI vek*, Sofia, Akademično izdatelstvo & Prozorec, 1998.

<sup>353</sup> Walter Burkert, *Ancient Mystery Cults*, Cambridge, MA & London, Harvard University Press, 1987.

<sup>354</sup> Renate Schlesier, « Olympische Religion und Chthonische Religion », in Ugo Bianchi (dir.), *The Notion of "Religion" in Comparative Research. Selected Proceedings of the XVIth IAHR Congress*, Roma, "L'Erma" di Bretschneider, 1994, p. 301-310.

<sup>355</sup> Voir Cornelia Isler-Kerényi, *Dionysos in Archaic Greece. An Understanding through Images*, Leiden & Boston, Brill, 2007, p. 235-254 : « Modern Mythologies: "Dionysos" versus "Apollo" ».

<sup>356</sup> Par exemple, Alexander Fol, *Čovekāt vāv vidove vreme*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1998 ; Idem, *Čovekāt vāv vidove prostranstva*, Sofia, Reklamna agencija Oči, 2003.

forcément dans les catégories de l'« orphisme thrace ». Malheureusement, dans le domaine de la religion et de la « spiritualité » thraces, même les approches alternatives ont souvent l'air d'être très spéculatives.

C'est par exemple le cas d'Ivan Marazov, historien de l'art et spécialiste de l'« art thrace », l'un des thracologues les plus connus du grand public aujourd'hui. Le cadre conceptuel de Marazov est façonné par des influences provenant de l'Est et de l'Ouest : par l'école scythologique soviétique/russe et ses interprétations du « style artistique animal » scythe, les études indo-européennes et eurasiatiques soviétiques/russes, l'accent de Mircea Eliade sur « l'archaïque » et le « sacré », le schéma trifonctionnel de Georges Dumézil à propos des sociétés et des religions indo-européennes, le structuralisme dans l'anthropologie, particulièrement l'« École parisienne » d'anthropologie historique de la Grèce ancienne (Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet, Marcel Detienne).

Le résultat : une quête profonde de sémantiques archaïques « codées » dans des images présentes sur des objets d'art de la Thrace (sur la torentique, en particulier). Ces images sont projetées sur un arrière-plan comparatiste indo-européen extrêmement large : on met la Thrace en parallèle avec l'ancien Iran, ainsi qu'avec l'Inde védique<sup>357</sup>. En fait, les interprétations proposées par Marazov risquent de montrer les faiblesses épistémologiques des études des religions indo-européennes et, concrètement, du structuralisme dans leur domaine. D'un côté, l'accent structuraliste sur des paradigmes sémantiques *implicit*s fait que les résultats de l'analyse souvent échappent à tout contrôle possible et ils restent des hypothèses mal fondées. D'un autre côté, les publications de Marazov, et en général des thracologues

---

<sup>357</sup> Voir Ivan Marazov, *Mitologija na trakite*, Sofia, Sekor, 1994 ; Idem, *Mitologija na zlatoto*, Sofia, Hristo Botev, 1994.

bulgares, abondent en clichés venus des études aryennes traditionnelles : des cavaliers indo-européens, des Hyperboréens adorant des cultes solaires et organisés en « sociétés masculines secrètes » (*Männerbünde*) comme celles de l’Iran ancien, etc.<sup>358</sup>. Plus innocente mais aussi problématique et critiquée est l’application facile du concept de « chamanisme » qu’on voit dans des travaux sur la mythologie thrace/paléo-balkanique publiés par Marazov et par le philologue classique Bogdan Bogdanov<sup>359</sup>.

Douteuses ou non, les constructions bâties par les thracologues bulgares trouvent leurs « fondements » ultimes : comme en Roumanie et en Grèce, ce sont les *traditions populaires* ancestrales. En suivant le chemin tracé par la génération précédente d’ethnographes et de folkloristes – tels que Mihail Arnaudov – les nouveaux spécialistes confirment et même enrichissent le « substrat ancien » du folklore bulgare. Le grand spécialiste de la « mythologie populaire bulgare », Ivanička Georgieva, découvre dans celle-ci des *survivances* thraces variées qui attestent la continuité ininterrompue de la culture bulgare depuis les époques les plus anciennes<sup>360</sup>. En conséquence, on a proclamé les Kukeri et les Nestinari, d’une manière univoque, rudiments de la religion et de la spiritualité

---

<sup>358</sup> Au sujet des « sociétés masculines secrètes » thraces : Popov, *Zalmoksis*, p. 101-110 ; Marazov, *Mitologija na zlatoto*, p. 136-137.

<sup>359</sup> Bogdan Bogdanov, *Orfej i drevnata mitologija na Balkanite*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1991 ; Marazov, *Mitologija na trakite*, p. 166-173. Pour une critique de la mode des « cultes initiatiques » et de la thèse chamaniste : Dana, *Zalmoksis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 256-287 ; Idem, « Preuve et malentendu. Le mythe historiographique de l’origine et de la transmission du chamanisme en Grèce ancienne », *Cahier du Centre de recherches historiques. La preuve en histoire*, 45, 2010, p. 109-128.

<sup>360</sup> Ivanitchka Georgieva, « Survivances de la religion des Thraces dans la culture spirituelle du peuple bulgare », in *Actes du II<sup>e</sup> Congrès International de Thracologie*, vol. 3.

thraces – et ils sont loin d'être les seuls vestiges de ce type. Même un chercheur si prudent que Georgi Mihajlov se réfère à l'existence de nombreuses coutumes et légendes bulgares qui remonteraient à l'Antiquité : ainsi, le héros populaire sud-slave Krali Marko (Marko Kraljević) se transforme en une réincarnation du Cavalier thrace<sup>361</sup>. Les *Rusalii* mentionnés plus haut, la fête de la viticulture *Trifon Zarezan*, le rite *German* (censé porter de la pluie), les saints populaires Georges et Marina, et même des coutumes liées au Noël et au Nouvel An (*Koledari*, *Survakari*) ont été vus comme éléments d'un substrat religieux thrace<sup>362</sup>.

Sans surprise, dans la plupart des cas, ces traditions sont reliées au « Dionysos thrace » identifié par Alexander Fol dans les figures de Zagreus et de Sabazios. Le Kuker dit « blanc » (sans masque), caractéristique de la zone de Strandža, a été clairement interprété comme une représentation de Dionysos-Zagreus<sup>363</sup>. De cette façon, une thèse, avancée il y a plus d'un siècle par l'écrivain grec Georgios Vizyinos, est reprise et développée par la thracologie bulgare. Le fait que des coutumes similaires existent en Europe centrale ne pose pas problème. L'archéologue et historien de l'art Ivan Venedikov déclare que les Kukeri ont été transférés par les Romains dans des centres urbains celtiques en Europe centrale et occidentale : mais le rite aurait été créé par « le village thrace »<sup>364</sup>. En ce qui concerne l'autre emblème de Strandža – la danse des Nestinari – elle a été facilement

---

<sup>361</sup> Mihajlov, *Trakite*, p. 7-8.

<sup>362</sup> Voir la monographie du philologue-germaniste Evgenij Teodorov, *Drevnotrakijsko nasledstvo v bălgarskija folklor*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1972. Voir aussi Ivan Venedikov, *Mednoto gumno na prabălgarite*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1983.

<sup>363</sup> Stojan Rajčevski, Valerija Fol, *Kukerăt bez maska*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1993.

<sup>364</sup> Venedikov, *Mednoto gumno na prabălgarite*, p. 190-191.

liée aux imageries solaires de l'orphisme thrace : des spécialistes bulgares prétendent déchiffrer dans cette tradition la figure du Fils-Soleil de la Grande Déesse Mère tandis que le rite aurait été un vestige de la « foi dans l'immortalité » thrace, du culte de Sabazios etc.<sup>365</sup>.

En réalité, la thracologie, qui aspire au statut de « discipline scientifique interdisciplinaire moderne », s'avère être otage d'une approche ethnographique fort traditionaliste : celle-ci projette à rebours dans l'histoire les traditions folkloriques et les découvre, d'une manière rétroactive, dans des cultes anciens réels ou supposés. De même que Chourmouziadis en 1873, les spécialistes bulgares croient que les exclamations des Nestinari pendant leur danse sur des charbons ardents (*vah !, vāh !*) représentent des invocations de Bacchus. De la même façon, le cri *Sabo, Sabo* pendant le festival de la Saint-Athanase tenu dans la ville d'Etropole est attribué au culte de Sabazios<sup>366</sup>. On peut certes s'interroger sur le respect des standards de la recherche scientifique dans ces cas : ces interprétations sont visiblement fondées sur une proximité purement phonétique. Mais un savant académique tel qu'Ivan Venedikov était capable de découvrir même des traces suméro-akkadiennes dans le folklore bulgare<sup>367</sup>.

Le résultat de cette évolution est certainement paradoxal. Née d'une tradition académique qui commence par des scientifiques de renommée internationale comme Gavril Kacarov et Bogdan Filov, vers les années 1990, la thracologie bulgare entreprend la réhabilitation d'écrits de

---

<sup>365</sup> Valerija Fol, Ruža Nejkova, *Ogǎn i muzika*, Sofia, BAN & Tilia, 2000.

<sup>366</sup> Fol, *Trakijskijat Dionis*, vol. 1, p. 74 ; Idem, *Trakijskijat Dionis*, vol. 2, p. 209-211 ; Dilyana Boteva, « St. Athanase d'Etropolé, Sabazios et l'oracle de Dionysos », *Dialogues d'histoire ancienne*, 23, 1997, p. 287-298.

<sup>367</sup> Voir Ivan Venedikov, *Raždaneto na bogovete*, Sofia, Arges, 1992.

dilettantes du XIX<sup>e</sup> siècle – très manifestement du *Véda slave* de Stefan Verković<sup>368</sup>. Les spéculations de l'époque de l'entre-deux-guerres, lancées par Najden Šejtanov, ressuscitent aussi : par exemple, le lien historique de certains archétypes thraces dionysiaques et orphiques au Bogomilisme médiéval et, à travers celui-ci, à la culture populaire bulgare est présenté lors de congrès d'études thraces<sup>369</sup>. Les faits de ce type montrent à quel point il est difficile de distinguer la thracologie académique de la « thracomane » populaire, malgré la prétention des thracologues bulgares de fournir les résultats d'une recherche scientifique hautement spécialisée.

### *Thracomanie à la bulgare :* **les développements de l'époque post-communiste**

Comme cela a été remarqué plus haut, au niveau de la méthodologie et de la thématique thracologique, il existe une continuité parfaite entre les années 1980 et la période

---

<sup>368</sup> Voir Bogdan Bogdanov, « Zagadkata “Veda Slovena” » – avant-propos à la nouvelle édition (1997) du recueil de Verković. Elle a été publiée par l'Open Society Institute à Sofia, le philologue classique Bogdanov étant son directeur jusqu'en 1997. Son père, l'écrivain Ivan Bogdanov, avait entrepris la démonstration définitive de l'« authenticité » du *Véda slave* : voir son *Veda Slovena i našeto vreme*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1991. Les tentatives à cet égard ne cessent pas, surtout au sein de la Nouvelle Université bulgare à Sofia dont le président est Bogdan Bogdanov : Plamen Bočkov, *Veda Slovena 140 godini po-kāsno*, Sofia, NBU, 2015. Voir également Fol, *Samotnijat pešehodec*, p. 108 ; Idem, *Trakijската kultura. Kazano i premāčano*, Sofia, Tangra-TanNakRa, 2009, p. 179.

<sup>369</sup> Vidka Nikolova, « Bogomilstvoto-nestinarstvo i negovi trako-orfičeski predobrazi », in *Eighth International Congress of Thracology: Thrace and the Aegean*, vol. 2, Sofia, Europa Antiqua & BAS, 2002, p. 909-917.

post-communiste. Cependant, la chute du régime communiste en Bulgarie a une certaine influence, bien qu'ambiguë, sur ce champ de recherches. D'un côté, l'autorité institutionnelle d'Alexander Fol s'effondre avec le régime – à la différence de son autorité symbolique de « père de la discipline » qui se maintient, dans une large mesure, jusqu'à aujourd'hui. En tout cas, certains archéologues qui travaillent sur les sites thraces ont adressé des critiques à l'égard de postulats de base du père de la thracologie<sup>370</sup>. D'un autre côté, ainsi qu'en Roumanie, la « thracomanie » populaire ne fait que fleurir et elle contamine davantage la production académique. Ce processus est particulièrement visible dans la récente « chasse » archéologique aux tombes thraces et dans la nouvelle « mégalithomanie » promue par des chercheurs académiques.

Des projets scientifiques nouveaux, des publications et des sites internet insistent sur le « fait » que les « sanctuaires mégalithiques thraces » représentent des observatoires astronomiques complexes – équivalents à Stonehenge. Les dolmens et les tombes rupestres auraient été orientés en fonction des solstices d'été ou d'hiver de

---

<sup>370</sup> La monographie de Kostadin Rabadžiev (Rabadjiev), *Elinski misterii v Trakija. Opit za arheologičeski pročit*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 2002, est représentative de cette tendance « révisionniste ». Son titre – *Mystères helléniques en Thrace* – est déjà « provocateur » : en général, on présume que les mystères helléniques sont thraces... Pour une revue critique de l'archéologie bulgare sous le régime communiste et de la quête d'une continuité historique depuis la culture thrace : Bojan Dumanov, « Klasovite osnovi na drevnotrakijskija element v bălgarskata narodnost i opozicijata na arheoloziite », in *Săprotivata sreštu komunističeskija režim v Bălgarija (1944-1989)*, Sofia, NBU, 2012, p. 201-220. Certains archéologues étrangers ont également adressé des critiques à l'égard des méthodes d'Alexander Fol : Zofia Archibald, « Thracian Cult – from Practice to Belief », in Gocha Tsetschladze (dir.), *Ancient Greeks West and East*, Leiden, Boston & Köln, Brill, 1999, p. 427-468.

manière mathématique parfaite. Selon des spécialistes comme Valeri(j)a Fol, ces monuments représentent des sanctuaires du Dieu Soleil, c'est-à-dire du Fils de la Grande Déesse Mère, de même que des temples de celle-ci<sup>371</sup>. En compétition avec Valerija Fol, l'archéologue Nikolaj Ovčarov (médiéviste de spécialité) a découvert des grottes-*vulvae* de la Déesse Mère, fécondées par le phallus du Soleil. Elles auraient servi aussi à l'organisation d'« orgies dionysiaques » mystérieuses<sup>372</sup>.

Depuis 2000, Ovčarov a gagné une popularité exceptionnelle avec sa campagne publicitaire de la « Ville sacrée » et « Sanctuaire thrace de Dionysos » à Perperek/Perperikon ainsi que du « Tombeau d'Orphée » près du village de Tatul. Les deux sites sont situés dans les Rhodopes de l'est bulgares et, en réalité, ils étaient connus depuis longtemps et étudiés. L'idée que le monument rupestre à Tatul représente le « Tombeau d'Orphée » avait été avancée dès 1976 par Alexander Fol<sup>373</sup>. Comme cela a été noté plus haut, l'emplacement du sanctuaire de Dionysos, mentionné par Hérodote (*Histoires* 7, 111), avait attiré l'intérêt de Stefan Zahariev au XIX<sup>e</sup> siècle. La question a été discutée par de nombreux antiquisants, bulgares et étrangers : personne pourtant n'avait cherché

---

<sup>371</sup> Par exemple, <http://rock-cut.thracians.org/en/index.php> (dernier accès : 31/10/2015). Voir aussi Valerija Fol, *Skalni toposi na vjara v Jugoistočna Evropa i v Mala Azija prez drevnostta*, Sofia, BAN, 2007. Malheureusement, même des spécialistes d'astronomie qui partagent les postulats d'Alexander et Valeria Fol considèrent que, chez les dolmens en Thrace, l'absence d'orientation importante sur le plan astronomique est « évidente » : Lyubomir Tsonev, Dimiter Kolev, « Megalithic Structures and Dolmen Orientation in Bulgaria », *Archaeoastronomy and Ancient Technologies*, 1, 2013, p. 55-84.

<sup>372</sup> [http://www.nasamnatam.com/patepis/Peshtera\\_Vulvata-278.html](http://www.nasamnatam.com/patepis/Peshtera_Vulvata-278.html) (dernier accès : 31/10/2015).

<sup>373</sup> *Megalitite v Trakija*, vol. 1, p. 25.

le temple dans les Rhodopes de l'est et, ainsi, personne n'a eu la chance de le « découvrir ».



*Le « Tombeau d'Orphée » à Tatul (Rhodopes bulgares)  
(source : <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Tatul-sarcophagus.JPG>, dernier accès : 31/10/2015)*

L'intérêt public pour les tombes thraces à chambre a aussi vécu une renaissance vers la fin des années 1990 et au début des années 2000, lorsque l'archéologue Georgi Kitov a découvert une série de monuments importants de ce type en Bulgarie centrale. En résultat, la plaine située entre les villes de Kazanlâk et de Šipka, traditionnellement connue comme « la Vallée des roses », a été rebaptisée comme « Vallée des roses et des rois thraces » (*sic*). Dans ses publications spécialisées, Kitov (qui est décédé en 2008) montre une approche conservatrice ethnocentrique des monuments thraces et une fidélité aux postulats de

l'orphisme thrace<sup>374</sup>. Dans le même temps, les médias ont donné à Kitov, mais aussi à Ovčarov, le surnom « Indiana Jones bulgare »<sup>375</sup>.

Sans surprise, la « thracomanie » encouragée par des chercheurs a été embrassée et développée avec enthousiasme par des dilettantes. À présent, des associations néopaganistes organisent des rites mystérieux dans le « complexe cultuel thrace » près du village de Starosel, découvert par Kitov : les enthousiastes y adorent régulièrement la Grande Déesse Mère et le Soleil. Certains ont même fondé une « Église thrace » gouvernée, pour des raisons obscures, par des « cardinaux ». Les mêmes activistes ont entre-temps trouvé et déchiffré une écriture thrace – une « découverte » qui contredit la théorie traditionnelle du caractère illettré des anciens Thraces. D'autres ont recyclé l'idée que les Thraces étaient, en fait, Bulgares, et ils ont même prétendu que les Bulgares étaient les ancêtres des Thraces<sup>376</sup>. En général, la théorie autochthoniste du XIX<sup>e</sup> siècle et les publications de Gančo

---

<sup>374</sup> Il suggère également une datation plus haute de certaines tombes thraces tout en les désignant comme « temples ». Voir, par exemple, Georgi Kitov, Daniela Agre, *Văvedenie v trakijskata arheologija*, Sofia, Avalon, 2002. Certes, des publications qui s'efforcent d'interpréter les données archéologiques dans les schémas de l'orphisme thrace ne manquent pas : par exemple, Diana Gergova, *Obredăt na obezsmärtjavaneto v drevna Trakija*, Sofia, Agatô, 1996. Spécialiste des monuments gètes en Bulgarie du nord-est, Gergova reprend beaucoup de thèses issues de la tradition roumaine, telles que l'idée de l'anticipation gète du christianisme.

<sup>375</sup> Ovčarov n'a pas résisté à la tentation de publier des écrits autobiographiques sous ce surnom : Nikolaj Ovčarov, *Otkritijata na bălgarskija Indiana Džouns*, Sofia, Zaharij Stojanov, 2008.

<sup>376</sup> Stefan Gajd, *Trakijskoto pismo – dekodirano*, vol. 1-4, Sofia, Institut po transcendentna nauka, 2006-2008 ; Vladimir Conev, *Drevnite bălgari – pradedi na trakite*, Sofia, Litera prima, 2007. Voir aussi les publications de l'historien de l'art Asen Čilingirov, *Goti i geti. Izsledvanija*, vol. 1-2, Sofia, Ziezi ex quo Vulgares, 2005, 2009.

Cenov du début du XX<sup>e</sup> bénéficient d'une popularité considérable sur des sites internet, des forums virtuels de discussion, etc. Dans le même temps, les traditions populaires associées aux Thraces – comme Nestinari et Kukeri en premier lieu – acquièrent une célébrité nouvelle et parfois elles sont même plus instrumentalisées dans l'espace public qu'autrefois<sup>377</sup>. En 2009, c'est la Bulgarie, non la Grèce, qui a réussi à inscrire la danse thrace sur des charbons ardents dans la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité, adoptée par l'UNESCO<sup>378</sup>.

Pourtant, il convient de reconnaître que, malgré tous ces développements, les Thraces anciens ont perdu une partie de leur autorité symbolique d'« ancêtres » bulgares depuis la chute du régime communiste. Vers la fin des années 1980, l'image extrêmement spiritualisée des Thraces a été mise en rapport étroit avec celle des Proto-Bulgares – entre-temps ré-interprétés, eux aussi, comme un peuple de culture ancienne unique<sup>379</sup>. À présent, c'est

---

<sup>377</sup> À propos des Kukeri, voir la monographie de l'anthropologue Gerald Creed (*Masquerade and Postsocialism*) qui analyse les raisons de ce « réveil » de la tradition en Bulgarie post-communiste.

<sup>378</sup> Le patrimoine thrace, avec son « aura mystérieuse », est à présent commercialisé et accommodé aux exigences du tourisme et de l'industrie du vin plus intensivement que pendant le socialisme. Il suffit de jeter un regard sur les marques de vin populaires, dont certaines portent des références curieuses au répertoire de l'orphisme thrace des thracologues : *Thracian Mystery*, *Ménade*, *Mezek* (la tombe thrace qui inspire le parallélisme thraco-mycénien chez Filov), *Thracian Gold*, *Bendis*, *Zagreus*, *Sabazios*...

<sup>379</sup> Comme le confirment les publications d'Ivan Venedikov citées ici. On y trouve deux protagonistes principaux : Thraces et Proto-Bulgares, ceux-ci étant souvent désignés, dans la littérature après 1989, simplement comme « Bulgares » ou bien comme « Bulgares anciens ». Alexander Fol était parmi les figures-clé de la fondation *Tangra-TanNakRa* qui finance des publications sur les « Bulgares anciens ». Selon les conceptions avancées par cette fondation, ce peuple aurait eu des racines iraniennes (« aryennes »), aucunement

plutôt eux qui reçoivent la plus large portion de « manies » populaires à propos de racines et d'origines ethniques. Par ailleurs, l'Institut de thracologie (devenu Centre de thracologie) a été fusionné, en 2010, avec l'Institut d'études balkaniques au sein de l'Académie des sciences. Conformément à la nouvelle mode anticomuniste et antirusse, les seuls « ancêtres » des Bulgares slavophones qui, pour l'instant au moins, semblent être exclus de l'intérêt public sont, une fois de plus, les Slaves.

---

turciques. Pour une présentation, pleine d'ironie, des thèses (souvent d'une fantaisie aberrante) sur les origines, le « génie politique » et la culture des « anciens Bulgares » : Rumen Daskalov, *Čudnijat svjat na drevnite bălgari*, Sofia, Gutenberg, 2011.

## *CONCLUSION*

### **Les études thraces, ou les aspects problématiques d'un dialogue balkanique réussi**

Dans cette présentation, nous avons poursuivi les manières diverses dont les représentants de nations balkaniques modernes ont utilisé l'image mystérieuse des Thraces anciens. De façon générale, l'objectif était de légitimer ou conforter l'idéologie nationale respective. Des Roumains, des Bulgares mais aussi des Grecs ont prétendu être descendants et héritiers culturels de cette population paléo-balkanique dont la langue, la société et la culture restent à bien des égards mal connues. L'absence de sources suffisantes ou fiables et, surtout, d'un patrimoine écrit vernaculaire fait que beaucoup de particularités de cet ancien peuple sont inconnues ou problématiques. En fait, on peut dire que ce sont les lacunes, si fréquentes dans nos connaissances au sujet des Thraces, qui les ont rendus à tel point intéressants et inspirants pour les constructeurs modernes de nations et/ou pour les savants. Sur l'arrière-plan blanc d'une absence relative de sources et de preuves, on peut toujours projeter le contenu considéré utile.

Pourtant, le développement des études thraces académiques – de la thracologie – jette également une autre lumière sur le problème. Bien que dirigés, dans la plupart des cas, par des motifs identitaires dans leur intérêt pour le passé thrace antique, les chercheurs modernes de l'Europe du Sud-Est s'étudiaient, se citaient et parfois ils se copiaient les uns les autres. Ils se disputaient entre eux mais ils étaient aussi capables de faire attention aux interprétations de l'autre, de mesurer leur degré de probabilité et, souvent, de les accepter. En tout cas, en

thracologie, les formes et les exemples d'une entente internationale étaient considérablement plus fréquents que dans d'autres contextes scientifiques. Étant donnée l'effervescence nationaliste que les thèmes historiques provoquent traditionnellement dans les Balkans, les études thraces représentent plutôt une *success story*.

Il s'agit toutefois d'un succès ambigu et, dans une large mesure, paradoxal si on prend en considération l'instrumentalisation politique constante de ce domaine d'études. Et, bien entendu, les formes de consensus ont été rendues possibles, elles-mêmes, par un certain contexte politique.

Ce contexte existait déjà dans les années 1970 lorsque les thracologues bulgares initient, à travers l'organisation de congrès et de nombreuses conférences internationales, une certaine ouverture aux spécialistes des pays voisins et, en général, aux milieux académiques internationaux<sup>380</sup>. Cette entreprise présuppose, d'une certaine façon, l'abandon de toute revendication aux droits de « propriété » exclusive sur le passé thrace. Il convient de noter que le statu quo politique en Europe du Sud-Est à cette époque facilite le dialogue avec (certains) voisins. Ainsi, l'appartenance de la Bulgarie et de la Roumanie au « camp socialiste » encourage la communication entre chercheurs de Sofia et de Bucarest, en particulier dans le champ des études thraces<sup>381</sup>. Dans le même temps, les vieilles polémiques gréco-bulgares sur l'histoire et le caractère ethnique de la Thrace et de la Macédoine

---

<sup>380</sup> Avec un certain succès : il suffit de rappeler que le troisième congrès d'études thraces a eu lieu à Vienne, et le quatrième – à Rotterdam.

<sup>381</sup> Tandis que dans d'autres domaines de recherche, comme l'histoire médiévale, cette communication était largement plus difficile. Souvent, elle était encombrée par des controverses nationalistes – en dépit de l'« internationalisme socialiste » théoriquement exigé des savants des deux pays.

disparaissent presque – comme résultat de l'amélioration surprenante des rapports entre la Bulgarie communiste et la Grèce sous la dictature réactionnaire des Colonels. Du coup, les savants grecs et bulgares s'avèrent être capables de s'asseoir à la même table. Malheureusement, cette évolution positive est dans une large mesure due au fait que ces pays trouvent des « adversaires » communs : la « propagande turque » présumée parmi les musulmans de la Bulgarie et de la Grèce ; et le nationalisme macédonien, dans le cadre et en dehors de la Yougoslavie.

En conséquence de ce dialogue, on voit une série de thèses et de concepts, lancés par les savants d'un de ces pays, dans les interprétations promues dans un autre. Ce fut le cas dès le XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque des auteurs bulgares approprièrent les notions grecques au sujet des « Thraco-Pélasges » extrêmement archaïques. Ce furent les savants grecs qui soulignèrent les « contributions » thraces à la religion et à la culture grecque : Dionysos, Orphée et l'orphisme, Eumolpos – le fondateur thrace des Mystères d'Éleusis –, les prêtres « thraces » à Éleusis et à Delphes, etc. Les auteurs bulgares, les thracologues professionnels y compris, acceptent volontiers ces postulats. Mais alors que, dans le contexte grec, ces thèses étaient censées mettre en avant les rapports préhistoriques entre Thraces et Grecs, la nature « quasi-grecque » et enfin complètement hellénisée des Thraces, dans le contexte bulgare, les mêmes références ont été employées pour distinguer la culture thrace de la culture grecque, pour démontrer le caractère exceptionnellement « archaïque » de la spiritualité thrace et pour souligner à quel point les Grecs sont redevables aux Thraces. Les argumentaires grec et bulgare se réfèrent également aux mêmes « traditions populaires » : la danse sur des charbons ardents et les carnivals des paysans gréco- et bulgarophones de la région moderne de Thrace. Avancée

par des auteurs grecs et largement acceptée dans la *laographia* grecque, la thèse d'une origine thraco-dionysiaque de ces rites est promptement reproduite par les savants bulgares. Il faut noter que les thracologues bulgares non seulement connaissaient les publications d'auteurs tels que Katerina Kakouri mais qu'ils ont eu également la possibilité d'observer le rite des Anastenaria exécuté par des réfugiés de la zone bulgare de Strandža, résidant en Grèce du Nord<sup>382</sup>. En retour, certaines conclusions formulées par l'ethnographe bulgare Mihail Arnaudov ont influencé les interprétations grecques. Paradoxalement, dans leur démonstration de l'« ascendance thrace » des Pomaks de la Thrace occidentale, les propagandistes grecs ont reproduit une revendication jadis faite par le *Véda slave* pro-bulgare dont l'authenticité avait été attaquée par les auteurs grecs de l'époque.

L'entrelacement roumano-bulgare dans les études thraces est aussi important – à certains égards, il est même plus décisif que l'interaction gréco-bulgare. En fait, un simple regard sur les noms des participants aux congrès d'études thraces peut donner l'impression que la thracologie reste largement, aujourd'hui aussi, une « affaire » bulgare-roumaine. Les influences roumaines sont claires surtout dans le traitement bulgare des cultes « initiatiques » et « à mystères », considérés propres aux Thraces, et de leur fameuse « croyance à l'immortalité ». L'autorité de Mircea Eliade reste visible dans les publications bulgares. En réalité, Eliade suppose, avant Alexander Fol, que les Thraces partageaient un mythe

---

<sup>382</sup> La recherche de terrain a eu lieu en 1993, dans le village d'anastenarides sans doute le plus connu : Agia Eleni, dans le département de Serrès, peuplé par des réfugiés du village de Kosti dans la partie bulgare de Strandža. Voir Fol, *Trakijiskijat Dionis*, vol. 2, p. 186-202.

fondamental de l'*hiérogamie* entre la Grande Déesse Mère et le dieu de la foudre, et que leur fils était Dionysos. *Vice versa*, certaines références plus récentes à la Déesse Mère dans des publications roumaines peuvent être inspirées par une influence bulgare<sup>383</sup>. D'autres « protagonistes » principaux des constructions thracologiques bulgares étaient apparus plus tôt dans les écrits roumaines, y compris dans la « thracomanie » de Nicolae Densușianu : par exemple, les Hyperboréens (et, bien sûr, les Pélasges). Extrêmement important, encore de nos jours, est l'interaction roumano-bulgare dans le champ linguistique : les études de la langue thrace ancienne sont entreprises surtout par des spécialistes de ces pays. Le parallélisme dans l'évolution de l'intérêt intellectuel pour les Thraces dans les deux pays, avec son arrière-plan politique, impressionne : la quête autochtoniste de la spécificité nationale pendant l'entre-deux-guerres, dans le contexte de régimes autoritaires et d'idéologies fascistes ; puis, la phase du « communisme national » (ou bien du nationalisme communiste) depuis les années 1960 qui met au jour l'héritage de la « période fasciste » ; enfin, les développements post-communistes aussi.

Néanmoins, les résultats de cette coopération balkanique sont discutables. À présent, le problème principal des études thraces réside, dans une large mesure, dans leur vétusté conceptuelle et méthodologique. Si, il y a un siècle, elles correspondaient complètement aux thèses dominantes des études sur l'Antiquité gréco-romaine, ainsi que d'autres disciplines (des « études indo-européennes », de l'ethnographie, etc.), aujourd'hui, elles ont à biens des égards l'air de « survivances » d'une autre époque. D'abord, les Indo-Européens et « Hyperboréens » solaires, organisés dans des *Männerbünde* de nature initiatique, les analogies obligatoires avec les religions iraniennes et

---

<sup>383</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 277, p. 354.

indiennes qu'on voit toujours dans les publications thracologiques représentent des reliquats des imageries aryennes du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces références ont été particulièrement promues par des savants ayant des rapports ambigus avec des idéologies et des mouvements d'extrême droite (Eliade, Dumézil, Stig Wikander). Il est frappant de constater à quel point elles ont influé sur les recherches scientifiques dans les pays socialistes – en URSS en premier lieu<sup>384</sup>.

De plus, certaines divinités et conceptions religieuses – malgré les proclamations de la thracologie – ne sont probablement ni propres à la Thrace, ni même liées à elle de façon particulière. À part Dionysos, tel est le cas de Sabazios, selon des recherches plus récentes – bien qu'il soit considéré par les thracologues comme l'archétype thrace de Dionysos. Sa patrie est clairement l'Anatolie et son culte n'avait pas grand-chose en commun avec celui de Dionysos<sup>385</sup>. Le dernier détail contredit le vieux cliché de l'unité thraco-phrygienne archaïque sur le plan culturel. Même chose pour la parenté ethno-linguistique entre ces peuples : les études récentes de la langue phrygienne ont démenti l'idée qu'elle était proche de la thrace<sup>386</sup>. La « foi

---

<sup>384</sup> Pour une analyse critique des études indo-européennes : Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2014. À un moment donné, Alexander Fol et ses collègues se sont rendu compte des risques cachés derrière le concept ethnique d'Indo-Européens et ils ont remplacé ce terme par des expressions telles que « communautés ethno-culturelles paléo-balkaniques et anatoliennes », etc. : Popov, *Trakologija*, p. 267. Mais, malgré la modification terminologique, les imageries restent intactes.

<sup>385</sup> Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 233, qui se réfère à Isabelle Tassignon, « Sabazios dans les panthéons des cités d'Asie Mineure », *Kernos*, 11, 1998, p. 189-209, et à d'autres publications.

<sup>386</sup> Ce fait est reconnu à présent par des savants bulgares, visiblement à contrecœur : voir l'avant-propos par Kiril Yordanov et Maya

dans l'immortalité », considérée typique des Thraces, leur « mépris de la mort » et leur « joie de mourir » sont plutôt des *topoi* de la littérature grecque ancienne qui furent utilisés pour décrire non seulement les Thraces mais aussi d'autres « populations barbares », comme les Celtes<sup>387</sup>. Pour ce qui est du fameux Cavalier thrace, certaines études ont rejeté son statut de divinité – d'ailleurs, sur la base d'observations existant dans les travaux de Seure, Apostolidis ou Mihajlov. Il s'agit plutôt d'une convention iconographique représentant l'heroïsation du défunt – convention qui exista en contexte grec, en Asie Mineure surtout. À partir de là, elle se répand en Thrace au III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>388</sup>. Une spécialiste bulgare a récemment critiqué l'idée selon laquelle le Cavalier thrace représentait un *all-purpose god* syncrétique et elle a souligné qu'il était question d'une convention iconographique grecque<sup>389</sup>. Enfin, les tombes thraces, construites en pierres – les mêmes qui étaient censées représenter l'aboutissement d'une évolution purement « autochtone » à partir des dolmens primitifs – elles ont très probablement des

---

Vassileva à Numan Tuna, Zeynep Aktüre et Maggie Lynch (dir.), *Thracians and Phrygians: Problems of Parallelism*, Ankara, METU, 1998. Page 5 : « *Le progrès récent de la recherche archéologique et épigraphique phrygienne a cependant changé dans une large mesure l'attitude envers cette série de problèmes [le lien de parenté entre Thraces et Phrygiens]. Des perspectives helléniques et anatoliennes dominant dans les interprétations les plus récentes des données phrygiennes.* »

<sup>387</sup> Voir Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade*, p. 428.

<sup>388</sup> L'origine gréco-anatolienne de l'iconographie est « incontestable », selon Maria Alexandrescu-Vianu, « Remarques sur l'heroïsation thrace », *Dialogues d'histoire ancienne*, 6, 1980, p. 101-111.

<sup>389</sup> Nora Dimitrova, « Inscriptions and Iconography in the Monuments of the Thracian Rider », *Hesperia*, 71, 2002, p. 209-229.

modèles grecs ou bien syncrétiques, gréco-persans, venus de l'Anatolie occidentale aussi<sup>390</sup>.

Les données et les conclusions de ce genre ont tendance à réinstaurer, en effet, la légitimité du point de vue helléno-centrique affronté par les savants bulgares, mais aussi par leurs collègues roumains. Dans beaucoup de cas, ce point de vue semble fournir la solution la plus prudente : nos données sur la religion et la « spiritualité » thraces proviennent souvent de sources littéraires grecques, et il est difficile, voire impossible, de décider ce qui est « thrace » dans ces données et ce qui présente une perception spécifique grecque d'Autrui. Néanmoins, l'absence d'éléments « purement thraces » dans un contexte ou dans un autre ne signifie pas forcément qu'on a affaire à des phénomènes « purement grecs » : comme les exemples du Cavalier thrace et des tombes à chambre le montrent, les interactions sont souvent plus complexes et les éléments « orientaux », anatoliens, persans et autres ne sauraient être sous-estimés. Certes, cette remarque remet les Thraces dans le large contexte « balkano-anatolien » revendiqué par les thracologues – mais non pas nécessairement à titre du protagoniste privilégié imaginé par eux.

Tout cela ne signifie pas qu'une recherche sur les sociétés, les cultures, les langues et les cultes thraces, conforme aux standards méthodologiques actuels, soit impossible. En fait, tout au long de ce texte, plusieurs études de ce type ont été citées. Le prix à payer pour cette recherche est toutefois la remise en question d'un

---

<sup>390</sup> Voir Daniela Stoyanova, « Tomb Architecture », in *A Companion to Ancient Thrace*, p. 158-179. Les influences anatoliennes sont mises en avant par la thracologue Maya Vassileva, « Achaemenid Interfaces: Thracian and Anatolian Representations of Elite Status », *Bollettino di Archeologia on line. Volume speciale*, 2010, p. 37-46, [http://www.bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/documenti/generale/4\\_Vassileva\\_paper.pdf](http://www.bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/documenti/generale/4_Vassileva_paper.pdf) (dernier accès : 31/10/2015).

paradigme scientifique et des inventions, implicitement ou explicitement idéologiques, mises en circulation dès le XIX<sup>e</sup> siècle par des savants de Grèce, de Roumanie, de Bulgarie et, en général, d'Europe.



*SUPPLÉMENT*

**LA « GUERRE DE L'ÉTOILE » :  
LES CONTROVERSES SUR L'ANTIQUITÉ  
MACÉDONNIENNE  
ENTRE LA GRÈCE ET LA RÉPUBLIQUE  
DE MACÉDOINE**



*La nouvelle statue d'Alexandre le Grand à Skopje, la République de Macédoine (photo de l'auteur)*



Les polémiques entre la Grèce et l'ancienne république yougoslave de Macédoine au sujet de l'histoire et du patrimoine de la Macédoine ancienne proposent une autre perspective sur les usages idéologiques du passé en Europe du Sud-Est. Certes, il s'agit d'un cas bien plus conflictuel que celui de l'appropriation identitaire des Thraces anciens par les Roumains, les Bulgares et (dans une moindre mesure) par les Grecs. Du même coup, le cas macédonien a des conséquences largement plus lourdes sur le plan de la politique internationale : sans surprise, il est plus médiatisé et, sans doute, plus connu que les usages idéologiques des Thraces. Néanmoins, les controverses gréco-(slavo)macédoniennes autour de la Macédoine de Philippe II et d'Alexandre le Grand sont beaucoup plus récentes que les débats identitaires autour de la Thrace ancienne. Ceux-ci mobilisent des traditions savantes plus anciennes et sophistiquées que celles qui caractérisent le différend essentiellement politique entre Skopje et Athènes. Dans le même temps, les polémiques autour de l'« appartenance » de Philippe II et d'Alexandre sont les symptômes de problèmes spécifiques, liés à certaines incertitudes et traumatismes de l'histoire contemporaine. Ces problèmes sont adressés dans l'analyse qui suit<sup>391</sup>.

---

<sup>391</sup> La première version de ce texte a été présentée en novembre 2011 à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée à Lyon dans le cadre de l'atelier *Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires*. Cette version est accessible sur le site de la maison : <http://www.mom.fr/ressources-numeriques/documents-numerises/colloques-texte-integral/patrimoines-culturels-en-mediterranee-orientale/2eme-atelier>. Je voudrais remercier Mme Sylvie Müller-Celka et M. Jean-Claude David, les dirigeants de l'atelier, pour l'invitation ainsi que pour leurs remarques et corrections qui m'ont aidé à améliorer le texte.



## **L'enjeu politique du patrimoine macédonien antique : « l'Étoile de Vergina » comme symbole identitaire**

En septembre 1991, la république la plus méridionale de la Yougoslavie socialiste a proclamé son indépendance. Sa capitale Skopje, ville multiethnique avec un riche patrimoine culturel ottoman, est devenue centre administratif d'un État souverain. Mais la désignation constitutionnelle de celui-ci – République de Macédoine (*Republika Makedonija*) – a tout de suite provoqué la colère de son voisin du sud : la Grèce. Celle-ci a refusé de reconnaître un pays qui porte la désignation « Macédoine », sous quelque forme que ce soit. En fait, une partie de la Grèce du Nord, dont la capitale est Thessalonique, s'appelle aussi Macédoine (*Makedonia*) : territorialement, c'est la plus grande région de l'État grec ; en terme de population, c'est sa seconde région. La Grèce a accusé le nouvel État d'irrégentisme envers cette autre Macédoine qui, selon le point de vue grec, est la seule Macédoine légitime.

Le nom du nouvel État reste jusqu'à aujourd'hui le grand point contentieux entre les deux pays. Entre-temps, la Grèce a proposé des appellations alternatives pour son voisin du Nord. Malgré sa revendication de droits exclusifs sur le nom « Macédoine », une variante de compromis s'est imposée peu à peu sur le plan international : c'est l'appellation « Ancienne république yougoslave de Macédoine », en anglais *Former Yugoslav Republic of Macedonia*. L'acronyme *FYROM* est ainsi devenu le nom « correct » exigé par la Grèce, mais rejeté par l'État concerné<sup>392</sup>.

---

<sup>392</sup> Sur les rapports tendus entre Athènes et Skopje pendant les années 1990, voir John Shea, *Macedonia and Greece. The Struggle to Define a New Balkan Nation*, Jefferson & London, McFarland & Company, 1997.



*Les frontières des différentes Macédoines : la Macédoine ancienne, la « Macédoine géographique » moderne, la région grecque de Macédoine et la République de Macédoine (source : [http://en.wikipedia.org/wiki/File:Macedonia\\_overview.svg](http://en.wikipedia.org/wiki/File:Macedonia_overview.svg), dernier accès : 31/10/2015)*

La question de son nom reste sans solution jusqu'à aujourd'hui. Elle est aggravée par le fait que, selon la classe politique et l'élite académique d'Athènes, Skopje aurait « usuré » une appellation qui remonte à l'Antiquité hellénique et qui fait partie intégrante du patrimoine grec. Ainsi, dans le contexte des polémiques, le patrimoine macédonien ancien joue le rôle de capital culturel d'importance primaire. Il est aussi question d'un symbole concret. En 1992, la République de Macédoine, nouvellement proclamée, a adopté un drapeau national sur

lequel figurait « l'Étoile (ou le Soleil) de Vergina ». Elle a remplacé l'étoile communiste à cinq branches qui figurait sur le drapeau macédonien de l'époque yougoslave. La nouvelle étoile est à seize rayons et elle apparaît sur une *larnax* en or trouvé en 1977 par l'archéologue grec Manolis Andronikos. C'est à Vergina, dans la région grecque de Macédoine, que ce dernier a découvert la tombe supposée du célèbre roi macédonien Philippe II : la *larnax* faisait partie de son inventaire<sup>393</sup>.

Le drapeau avec « l'Étoile de Vergina » utilisé par Skopje a immédiatement déclenché l'indignation d'Athènes. Des hommes politiques et des scientifiques ont alerté le public grec contre cette « appropriation du patrimoine hellénique ancien ». Evangelos Kofos, historien et conseiller au Ministère des Affaires étrangères à Athènes, a illustré la situation de la manière suivante : « *C'est comme si un voleur avait pénétré dans ma maison et avait pris mes bijoux précieux – mon histoire, ma culture, mon identité* »<sup>394</sup>. Outre le « cambriolage » de patrimoine culturel, le choix de ce symbole par la république ex-yougoslave pouvait signifier qu'elle avait des prétentions territoriales, dans la mesure où Vergina (dont le site est identifié avec la capitale macédonienne ancienne Aigai) et les autres centres du royaume macédonien (Pella, Dion) se trouvent sur le territoire de la Grèce actuelle.

---

<sup>393</sup> Pour une analyse ethnographique de la découverte faite par Andronikos, voir « The Archaeologist as Shaman: the Sensory National Archaeology of Manolis Andronikos », in Hamilakis, *The Nation and Its Ruins*, p. 125-167.

<sup>394</sup> Cité chez Loring Danforth *The Macedonian Conflict. Ethnic Nationalism in a Transnational World*, Princeton, Princeton University Press, 1995, p. 35.



*La larnax de la tombe de Philippe II (source : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Image\\_larnax\\_of\\_philip.jpg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Image_larnax_of_philip.jpg), dernier accès : 31/10/2015)*

À la suite d'un accord bilatéral en 1995, la République de Macédoine a de nouveau changé de drapeau : « l'Étoile de Vergina » a été remplacée par un soleil stylisé à huit rayons. Cependant, le drapeau précédent n'a jamais été complètement abandonné. Il a été fréquemment brandi par certains milieux nationalistes macédoniens, à l'intérieur et en dehors de la république ex-yougoslave. Depuis 2008, lorsque la Grèce a imposé son veto contre l'intégration de celle-ci à l'OTAN (en violation de l'accord de 1995), « l'Étoile de Vergina » a réapparu un peu partout dans le paysage public de la Macédoine ex-yougoslave, bien que de façon informelle. On la retrouve sur des drapeaux, des souvenirs touristiques et même sur des carreaux de pavage.



Les acteurs nationalistes de la République de Macédoine disposent, bien entendu, de leur propre argumentaire. D'après celui-ci, les anciens Macédoniens n'étaient pas grecs sur le plan « ethnique ». Pour le démontrer, ils citent les auteurs anciens qui, comme Démosthène, stigmatisaient les Macédoniens comme des Barbares ou bien faisaient référence, comme Quinte-Curce dans son *Histoire d'Alexandre le Grand*, à l'existence d'un idiome macédonien distinct. Des recherches contemporaines qui remettent en cause l'identité hellénique des anciens Macédoniens sont particulièrement utilisées<sup>396</sup>. Selon le discours national(iste) macédonien, les Macédoniens contemporains seraient les descendants des anciens Macédoniens, bien qu'ils soient slavophones du point de vue linguistique. D'après l'une des interprétations historiques existantes, les anciens Macédoniens auraient été assimilés par les Slaves qui se sont installés dans les Balkans au VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. apr. J.-C.<sup>397</sup>.

Les académiciens de Skopje ne manquent jamais de relever également la présence historique d'une population slavophone sur le territoire qui correspond à présent à la Grèce du Nord. En réalité, jusqu'à la fin de l'époque ottomane (c'est-à-dire avant les Guerres balkaniques de 1912-1913), les Slaves constituaient la population majoritaire d'une bonne partie des districts actuels de la Macédoine grecque<sup>398</sup>. Krste Misirkov (1874-1926),

---

<sup>396</sup> Par exemple, Eugene Borza, *In the Shadow of Olympus: The Emergence of Macedon*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

<sup>397</sup> Blaže Ristovski, *Istorija na makedonskata nacija*, Skopje, MANU, 1999, p. 13.

<sup>398</sup> Fait souvent occulté en Grèce, mais mis en avant par certains chercheurs : Anastasia Karakasidou, *Fields of Wheat, Hills of Blood. Passages to Nationhood in Greek Macedonia, 1870-1990*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 1997 ; Tasos Kostopoulos, *I apagorevmeni glossa. Kratiki katastoli ton slavikon dialekton stin Elliniki Makedonia*, Athènes, Mavri lista, 2000.

l'intellectuel nationaliste macédonien le plus important du début du XX<sup>e</sup> s. est natif d'un village qui s'appelait Postol à l'époque et Pella aujourd'hui : les vestiges archéologiques de la capitale macédonienne antique, généreusement montrées aux touristes étrangers par des tour-opérateurs grecs, se trouvent aux marges d'un village qui était complètement slavophone il y a un siècle.

### **La Macédoine ancienne dans le discours national grec. Le développement de l'archéologie en Macédoine grecque**

En fait, dans les deux cas – le grec aussi bien que le macédonien slave – la référence identitaire à la Macédoine ancienne n'est pas si ancienne que cela. Pendant ses premiers pas, le nationalisme grec moderne n'avait pas d'attitude claire sur les mérites historiques des anciens Macédoniens et de leurs rois Philippe II et Alexandre le Grand. Entre les années 1790 et 1840, quatorze illustres intellectuels grecs, y compris Adamantios Koraïs, le plus célèbre érudit des Lumières grecques, étaient d'avis que les Macédoniens étaient des conquérants de la Grèce ancienne et qu'ils étaient des envahisseurs barbares<sup>399</sup>. Enfin, c'est l'autorité du père de l'historiographie grecque moderne, Constantin Paparrigopoulos – auteur de *l'Histoire de la nation hellène* en plusieurs volumes – qui, dès les années 1850, a inclus Alexandre et les anciens Macédoniens dans le récit national<sup>400</sup>. Ces derniers étaient censés compléter la longue continuité historique de la nation grecque. Ils sont devenus symboles de l'unité

---

<sup>399</sup> Victor Roudometof, *Nationalism, Globalization and Orthodoxy: The Social Origins of Ethnic Conflict in the Balkans*, Westport, Greenwood Press, 2001, p. 102.

<sup>400</sup> Hamilakis, *The Nation and Its Ruins*, p. 117.

nationale grecque : on accepte l'idée que Philippe II n'aurait pas conquis mais unifié les différentes *poleis* helléniques. Ainsi, les Macédoniens ont été transformés en épitomé de la gloire grecque : au lieu d'être des Barbares, ce sont eux qui auraient diffusé la civilisation hellénique dans le monde barbare.

On peut facilement imaginer les enjeux politiques qui sous-tendent cette ré-interprétation. Circonscrit d'abord autour d'Athènes, la ville exaltée par le culte occidental de l'Antiquité classique, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le petit royaume grec développe un vaste projet irrédentiste connu comme la « Grande Idée » (*Megali Idea*). Dans ce projet, la Macédoine détient la position-clé : sans elle, l'unification des territoires peuplés par les Grecs serait impossible. Dès les années 1880, la même région est pourtant convoitée par l'irrédentisme bulgare : Sofia considère que la nombreuse population slavophone macédonienne est, sur le plan ethno-linguistique, bulgare.

Dans ce contexte, l'image de la Macédoine ancienne, avec Philippe II et Alexandre le Grand, est instrumentalisée par la Grèce pour démontrer le caractère hellénique de la région. En 1896, Margaritis Dimitsas, natif de la ville d'Ohrid (aujourd'hui en République de Macédoine), publie un grand inventaire de monuments épigraphiques et artistiques intitulée *La Macédoine en pierres parlantes*, censée prouver la continuité historique et la domination de la culture grecque en Macédoine depuis l'Antiquité<sup>401</sup>. La lutte propagandiste autour de l'histoire de la Macédoine prend, entre 1904 et 1908, le caractère d'une campagne armée, connue comme la « Lutte macédonienne » (*Makedonikos Agonas*). Bien qu'elle se déroule sur un territoire toujours ottoman, la

---

<sup>401</sup> Margaritis Dimitsas, *I Makedonia en lithois ftheggomenois kai mnimeiois sozomenois*, Athènes, Typografeio ton Adelfon Perri, 1896.

lutte est dirigée principalement contre les nationalistes (macédo-)bulgares de la région<sup>402</sup>.

La seconde « Lutte macédonienne » de la Grèce, cette fois sur le plan du symbolisme identitaire et de la politique internationale, commence huit décennies plus tard. Le nouvel adversaire est le nationalisme macédonien. C'est le moment d'une activation politique de la grande diaspora macédonienne slave résidant en Amérique du Nord et en Australie et de revendications de droits de minorité ethnique pour des habitants de la région grecque de Macédoine<sup>403</sup>. L'existence de tensions est évidente en 1983 lorsque des académiciens grecs publient le volume impressionnant *La Macédoine : 4 000 ans d'histoire et de culture hellénique*<sup>404</sup>. Dans ce contexte, les découvertes de Manolis Andronikos à Vergina ont été particulièrement investies de valeurs patriotiques.

L'archéologie joue certes un rôle central dans la construction de l'image d'une Macédoine hellénique depuis la nuit des temps. Mais à quelques exceptions près, avant les années 1970, la Macédoine grecque n'a bénéficié d'aucun projet archéologique comparable à ceux de la moitié méridionale de la Grèce. D'après Kostas Kotsakis, archéologue de l'Université Aristote à Thessalonique, les missions archéologiques étrangères, actives en Grèce depuis le XIX<sup>e</sup> s., regardaient la Macédoine avec une relative indifférence<sup>405</sup>. Le modèle philologique de l'archéologie ainsi que son alliance étroite avec l'histoire

---

<sup>402</sup> Voir à ce sujet Douglas Dakin, *The Greek Struggle in Macedonia, 1897-1913*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1966 ; Vemund Aarbakke, *Ethnic Rivalry and the Quest for Macedonia, 1870-1913*, Boulder, East European Monographs, 2003.

<sup>403</sup> Danforth, *The Macedonian Conflict*, p. 79-141.

<sup>404</sup> Michael Sakellariou (dir.), *Macedonia: 4000 Years of Greek History and Civilization*, Athènes, Ekdotike Athenon, 1983.

<sup>405</sup> Voir Kotsakis, « The Past is Ours. Images of Greek Macedonia ».

de l'art ont mis les grands sites de Grèce centrale et méridionale au centre des préoccupations des spécialistes.



*Drapeau grec avec « l'Étoile de Vergina »  
et l'image d'Alexandre le Grand  
à Thessalonique (juin 2011, photo de l'auteur)*

Tout cela ne veut pas dire que les archéologues, qu'ils soient grecs ou occidentaux, n'ont pas entrepris de missions en Macédoine. Le membre de l'École française d'Athènes Léon Heuzey a effectué en 1861 les premières fouilles dans le site de Vergina. Heuzey a travaillé également à Philippes et à Dion<sup>406</sup>. Très tôt après l'incorporation de la plus grande partie de la Macédoine géographique dans l'État grec, celui-ci crée le service

---

<sup>406</sup> Les résultats des recherches entreprises par Heuzey et par l'architecte Honoré Daumet sont présentés dans leur *Mission archéologique de Macédoine*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1876. En fait, la Vergina moderne n'a été fondée qu'en 1926 à partir des villages de Koutles et de Barbes.

archéologique de Macédoine. Une série de fouilles ont alors été initiées – par exemple, celles de Vergina dirigées par Konstantinos Romaios ou bien celles de Dion, commencées en 1928 par Georgios Sotiriadis, recteur de l'Université de Thessalonique.

Mais en fait, comme le montre Kotsakis, pendant une longue période, la Macédoine est restée associée au Moyen Âge byzantin plutôt qu'à l'Antiquité hellénique. Le grand patrimoine tardo-antique et médiéval de Thessalonique, capitale géographique de la région mais aussi ancienne résidence de l'empereur Galère et « co-capitale » de l'Empire byzantin, a attiré dès le début l'intérêt des spécialistes.

Pourtant, on peut observer aujourd'hui l'imaginaire d'une Macédoine largement plus antique que médiévale. D'après les statistiques de Kostas Kotsakis, la plupart des publications grecques contemporaines, aussi bien spécialisées que destinées à un public plus large, consacrent à la période antique plus d'attention qu'à l'époque byzantine. Depuis la découverte spectaculaire de Manolis Andronikos en 1977, la Macédoine grecque a été pratiquement colonisée par les antiquisants. Vergina a mis l'archéologie au cœur de l'intérêt public en Grèce, tout en déplaçant le centre des recherches archéologiques, financées par l'État, vers le Nord. Cette évolution est certainement dictée aussi par le besoin de consolider la cause nationale contre les « falsifications » de l'histoire hellénique provenant du Nord slave.

C'est dans le contexte des polémiques avec Skopje qu'il convient de chercher également la raison de l'effervescence publique autour des fouilles du tumulus de Kasta, près d'Amphipolis en Macédoine grecque, depuis 2012. La tombe qui y a été découverte représente le plus grand monument funéraire en Grèce ; elle est largement plus imposante que la tombe de Philippe II à Vergina.

Étant donné les dimensions, l'espoir que le monument abrite les reliques de son fameux fils s'est transformé vite en une conviction publique, non sans la participation du gouvernement à Athènes, en particulier du Premier ministre grec Antonis Samaras qui a visité le chantier. En août 2014, Konstantinos Tasoulas, à ce moment ministre de la Culture, a déclaré que les Grecs avaient attendu la découverte de ce tombeau pendant 2 300 ans : référence implicite à la figure d'Alexandre<sup>407</sup>.

Pour l'instant, l'occupant – ou les occupants – de la tombe d'Amphipolis restent néanmoins inconnus. La focalisation de l'intérêt public sur cette question est, dans le même temps, révélatrice des effets des usages politiques de l'Antiquité macédonienne en Grèce en cours depuis les années 1980.

**La référence à la Macédoine ancienne  
dans le nationalisme macédonien, XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> s.  
L'archéologie en république yougoslave de Macédoine**

Bien que les appropriations slaves de l'Antiquité macédonienne fournissent le prétexte de ces usages, l'ironie veut que la référence à Philippe et Alexandre constitue, dans un premier temps, un produit de la scolarisation grecque des Slaves de Macédoine. Au XIX<sup>e</sup> s., la population slavophone de la Macédoine ottomane n'avait pas encore, comme aujourd'hui, l'identité nationale macédonienne. Vers le début du XX<sup>e</sup> s., l'identité macédonienne existait certainement mais plutôt

---

<sup>407</sup> « Tasoulas gia Amphipoli: “Perimename 2.314 chronia. Den mporoume na kanoume ypomoni dyo vdomades akomi;” », <http://www.protothema.gr/culture/article/402098/tasoulas-gia-amfipoli-perimename-2314-hronia-den-boroume-na-kanoume-upomoni-duo-vdomades-akomi/> (dernier accès : 31/10/2015).

sous forme de « patriotisme local »<sup>408</sup> qui présentait des affinités électives avec trois nationalismes balkaniques présents dans la région : grec, bulgare et serbe. Les écoles grecques étaient les plus nombreuses et les mieux organisées de Macédoine ottomane. C'est grâce à l'éducation et à la propagande nationale grecque que les Slaves macédoniens ont fait connaissance avec les exploits des anciens rois Philippe et Alexandre. Vers la fin de l'époque ottomane, des propagandistes grecs ont même publié des proclamations et des brochures en langue slave macédonienne, mais avec des caractères grecs, qui relataient l'histoire antique de la Macédoine<sup>409</sup>. Le but était de convaincre les Slaves locaux qu'ils étaient descendants des anciens Macédoniens – c'est-à-dire des Grecs, et non des Bulgares.

Effectivement, dès les années 1860-1870, les Slaves commencent à s'appropriier Philippe II et Alexandre le Grand comme emblèmes de fierté locale. Dans un premier temps, cette appropriation ne génère pas forcément une identité nationale distincte des identités grecque, bulgare ou serbe. Par exemple, l'enseignant et folkloriste Dimitar Miladinov (1810-1862) – natif de la Macédoine, mais d'identité nationale bulgare – a essayé de convaincre un instituteur grec que non seulement Philippe, Alexandre et les anciens Macédoniens étaient Slaves mais aussi Homère, Démosthène et Strabon<sup>410</sup>.

---

<sup>408</sup> Expression d'un fin connaisseur britannique de la région : Henry N. Brailsford, *Macedonia: Its Races and Their Future*, London, Methuen & Co., 1906, p. 105, 121-122.

<sup>409</sup> Christian Voss, « Verschriftungsversuche des Ägäis-Makedonischen im 20. Jahrhundert », *Zeitschrift für Slavistik*, 48, 2001, p. 339-356.

<sup>410</sup> Selon Rajko Žinzifov, « Dimitri i Konstantin Miladinovi », *Den*, 1962, cité par Todorovski, « Za i protiv *Veda Slovena* ». Sur l'appropriation symbolique slave de la Macédoine ancienne comme

Cependant, dans les années 1870, on assiste déjà aux premières manifestations d'un nationalisme macédonien individualisé. Par exemple, le lexicographe et historien autodidacte Gjorgji Pulevski (1817-1893) pensait que Philippe et Alexandre étaient Slaves et du même coup rejetait l'identité bulgare des Macédoniens. Enfin, apparaissent aussi des nationalistes macédoniens qui ne montrent pas d'intérêt particulier pour les anciens Macédoniens : curieusement, c'est le cas de Krste Misirkov, mentionné plus haut, malgré la proximité de son village natal avec l'ancienne Pella. Il faut en tout cas préciser que, jusqu'à la fin de l'époque ottomane, le nationalisme macédonien reste une idéologie marginale. On ne peut pas parler non plus d'une recherche professionnelle et d'une tradition scientifique macédonienne distinctes dans le domaine de l'histoire ancienne. Les premiers archéologues de Macédoine, par exemple l'épigraphiste grec Margaritis Dimitsas (d'origine valaque) et l'archéologue bulgare Georgi Balasčev, tous les deux natifs de la ville d'Ohrid, n'avaient pas d'identité nationale macédonienne.

En revanche, après la Première Guerre mondiale, le nationalisme macédonien se développe très visiblement, ce processus étant particulièrement important dans la partie de la Macédoine qui appartenait à la Yougoslavie royale. On constate toutefois que la référence identitaire à la Macédoine antique disparaît presque complètement pendant cette période. La nouvelle génération de patriotes macédoniens puise ses références historiques dans l'époque slave médiévale et dans les luttes révolutionnaires de l'époque ottomane. C'est cette génération qui s'oppose à l'occupation bulgare de la Macédoine pendant la Seconde Guerre mondiale et, en

---

résultat d'une influence culturelle grecque, voir Marinov, « Famous Macedonia, the Land of Alexander ».

1944, établit une république macédonienne au sein de la Yougoslavie fédérative socialiste. L'histoire et l'archéologie macédoniennes ne font leurs premiers pas que dans le contexte politique et culturel de la nouvelle Macédoine yougoslave.

L'archéologie macédonienne est donc nettement plus jeune que celle de Grèce. Les spécialistes macédoniens, surtout les premiers, ont fait leurs études le plus souvent à Belgrade et ils travaillent en coopération étroite avec leurs collègues yougoslaves ; en fait, certains des archéologues les plus importants sont venus d'autres républiques yougoslaves. En Macédoine, les études et les recherches archéologiques sont concentrées au sein de l'Institut d'histoire de l'art et d'archéologie de la Faculté de philosophie de l'Université de Skopje. Cet institut, d'abord nommé Groupe d'histoire de l'art et d'archéologie, n'est fondé qu'en 1973-1974. L'Association archéologique macédonienne est créée en 1972. Des activités archéologiques sont également menées par les différents Instituts de protection des monuments culturels, dont l'institut central se trouve à Skopje.

Les antiquisants locaux ont consacré de nombreux travaux aux sites les plus significatifs du territoire de la petite république, comme Stobi dans la vallée du Vardar, Scoupi près de Skopje, Heraclea Lyncestis à côté de la ville de Bitola, Lychnidos à Ohrid et Trebeništa qui se trouve à proximité<sup>411</sup>. Ces sites avaient été étudiés avant la création de l'État macédonien yougoslave déjà, par des archéologues serbes et bulgares, mais ils ne sont patrimonialisés que pendant l'époque communiste. Notons tout de même qu'on ne peut pas parler d'une « industrie

---

<sup>411</sup> Pour une bibliographie de l'archéologie macédonienne entre 1945 et 2000 – voir Liljana Miladinovska, *Makedonsko arheološko naučno društvo. Bibliografija na makedonskata arheologija 1945-2000*, Ohrid, Zavod za zaštita na spomenicite na kulturata, 2001.

identitaire » autour de ces sites. Même ceux qui sont liés à l'histoire de la Macédoine antique de manière certaine – comme Heraclea Lyncestis, ville fondée par Philippe II – n'ont jamais bénéficié d'un intérêt plus intense que celui de publications spécialisées et de visites sporadiques de touristes, très souvent étrangers. Jusqu'à présent, peu d'objets issus de sites antiques sont entrés dans l'imaginaire collectif et ont été popularisés comme symboles de la culture du pays. Il y en a toutefois des exemples, comme la statuette de la « Ménade de Tetovo » (VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.) ou le masque en or de Trebeništa (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. av. J.-C.), qui figurent depuis 1996 sur les billets de banque de la monnaie macédonienne, le *denar*.

Du point de vue historiographique, au cours de la période socialiste yougoslave, les chercheurs macédoniens n'ont manifesté qu'un intérêt minime pour la Macédoine de Philippe et d'Alexandre. On trouve très peu de publications, avant la fin des années 1980, qui portent une attention particulière aux Macédoniens antiques. Ces derniers sont certainement présents dans le récit général, mais pour les historiens académiques, les Macédoniens actuels sont un peuple slave et leurs premières manifestations politiques propres ne remontent qu'à l'époque médiévale. En général, les chercheurs macédoniens de l'époque communiste étaient beaucoup plus occupés à contrecarrer les attaques de l'historiographie bulgare, qui leur rappelait sans cesse que bien des figures de l'histoire de la Macédoine – du Moyen Âge aux luttes révolutionnaires du début du XX<sup>e</sup> s. – étaient désignées ou se considéraient comme des « Bulgares ». Dans le contexte des batailles historiographiques entre Skopje et Sofia, la question de la Macédoine antique restait visiblement négligée<sup>412</sup>.

---

<sup>412</sup> Sur l'historiographie macédonienne de l'époque socialiste yougoslave et les controverses avec les historiens bulgares, voir

## **Après l'indépendance : « l'antiquisation » de l'identité macédonienne**

Vers la fin des années 1980, cette situation change. Commencent les premières « modifications » du récit national. Elles sont lancées, dans une large mesure, par la diaspora macédonienne résidant en Australie, au Canada et aux États-Unis. Philippe II et Alexandre le Grand semblent être les personnages qui vivent le plus la fierté nationale des émigrés. Dans la presse macédonienne publiée à Toronto, Detroit, Melbourne ou Sydney, des amateurs para-historiens entrent avec aplomb dans le passé antique. Ils s'attaquent en particulier aux « stéréotypes » yougoslaves qui réduisent les « descendants » d'Alexandre le Grand à des Slaves quelconques. Le drapeau orné de « l'Étoile de Vergina » a été lancé notamment par la diaspora d'Australie<sup>413</sup>.

L'explication de ce phénomène est certainement complexe. D'un côté, Philippe et Alexandre fournissent un bon « label » dans la société d'accueil : ce sont des personnages historiques célèbres dans le monde entier, à la différence des héros historiques slaves. D'un autre côté, les émigrés macédoniens slavophones sont souvent natifs de la Macédoine grecque et ils ont initialement été éduqués et socialisés dans des milieux grecs. Grâce à cette

---

Stefan Troebst, *Die bulgarisch-jugoslawische Kontroverse um Makedonien 1967-1982*, München, Oldenbourg, 1983 ; Tchavdar Marinov, *La Question macédonienne de 1944 à nos jours. Communisme et nationalisme dans les Balkans*, Paris, L'Harmattan, 2010.

<sup>413</sup> Danforth, *The Macedonian Conflict*, p. 142-184 ; Keith Brown, « In the Realm of the Double-Headed Eagle: Parapolitics in Macedonia 1994-9 », in Jane Cowan (dir.), *Macedonia. The Politics of Identity and Difference*, London, Pluto Press, 2000, p. 122-139.

socialisation, ils connaissaient par exemple les découvertes de Vergina et leur utilisation en Grèce comme symboles de la Macédoine antique. On peut donc parler, dans ce cas aussi, d'une sorte de ré-appropriation du récit et du symbolisme identitaire grecs dans le but de construire une identité à part.

La référence identitaire à la Macédoine antique trouve un terrain propice au moment de la décomposition de la fédération yougoslave gouvernée par Belgrade. À la suite de la proclamation de l'indépendance de la République de Macédoine en 1991, la mise en cause de l'ancien *establishment* politique – et académique – va de pair avec celle de l'ancien récit historique. À Skopje, les Macédoniens antiques envahissent la presse, les éditions populaires, mais aussi le discours de certains politiques. La Macédoine antique apparaît comme un symbole capable de mobiliser le soutien populaire. Celui-ci est sans aucun doute nécessaire à un État dépourvu de sa légitimité préalable, comme celle qu'avait la grande Yougoslavie de Josip Broz Tito, où six peuples slaves profitaient d'une prospérité économique relative tout en tissant de nombreux contacts et une culture populaire commune. La référence à la « grandeur » de Philippe et d'Alexandre permet aussi de construire une identité exempte de références aux « frères » slaves dont certains nourrissent des aspirations pour le territoire de la république ex-yougoslave.

Être « Slave » signifie de plus en plus être « Yougoslave » et « communiste ». Ainsi, dès le début des années 1990, l'imaginaire antique s'entrelace avec un positionnement politique anticommuniste et anti-yougoslave caractérisant en particulier le parti politique VMRO-DPMNE. En revanche, Kiro Gligorov, premier Président de la nouvelle république et membre de l'ancienne *nomenklatura* yougoslave, accrédite la thèse

selon laquelle les Macédoniens actuels sont d'origine purement slave, sans rapports avec les Macédoniens antiques<sup>414</sup>. Aujourd'hui encore, beaucoup de Macédoniens liés à l'ancien régime politique gardent une attitude méfiante et même ironique par rapport à l'idée des « origines antiques » de leur nation. Pourtant, dans le contexte de la désintégration de la Yougoslavie et en l'absence d'un récit concurrentiel puissant, la vogue des anciens Macédoniens s'affirme comme partie intégrante de la vulgate historiographique – mais aussi de l'historiographie officielle.

Résultat : l'*Histoire du peuple macédonien*, publiée en 1969 par l'Institut d'histoire nationale à Skopje, consacre 20 pages seulement à l'Antiquité, mais 200 pages dans la nouvelle édition de l'année 2000<sup>415</sup>. Dans cette dernière, on considère que l'époque antique a été sérieusement « sous-estimée » par rapport au Moyen Âge slave. Dès les années 1990, plusieurs ouvrages académiques sur l'Antiquité voient le jour : par exemple, les *Études sur les anciens Macédoniens* de l'historienne Nade Proeva<sup>416</sup> ou les travaux de l'archéologue d'Ohrid Pasko Kuzman.

En réalité, comme dans d'autres pays de l'Europe de l'Est, la poussée nationaliste de l'époque post-communiste entraîne en Macédoine l'effacement des frontières entre la « haute » historiographie et l'activité d'entrepreneurs patriotiques en tout genre. Ce processus s'est singulièrement aggravé depuis 2006 avec l'arrivée au

---

<sup>414</sup> Sur la République de Macédoine pendant sa première décennie d'indépendance : Christophe Chiclet, Bernard Lorv (dir.), *La République de Macédoine. Nouvelle venue dans le concert européen*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; James Pettifer (dir.), *The New Macedonian Question*, Basingstoke & London, Macmillan, 1999.

<sup>415</sup> Voir Branko Panov (dir.), *Istorija na makedonskiot narod*, vol. 1, Skopje, Institut za nacionalna istorija, 2000.

<sup>416</sup> Nade Proeva, *Studii za antičkite Makedonci*, Skopje/Ohrid, Macedonia Prima, 1997.

pouvoir du parti VMRO-DPMNE mené par le Premier ministre Nikola Gruevski. À la fin de l'année 2006, le gouvernement de Gruevski a donné à l'Aéroport de Skopje le nom d'Alexandre le Grand et a assigné plus tard la même appellation à l'autoroute principale de la république. En mars 2007, on a installé devant le bâtiment même du Conseil des ministres à Skopje des statues antiques, qui donnent à l'édifice à peu près l'apparence d'un musée archéologique. En février 2009, le stade de Skopje est nommé « Arène Philippe II ». Plusieurs rues changent de nom et le choix des nouvelles désignations est révélateur : par exemple, la Rue Lénine dans la capitale porte désormais le nom d'Amyntas III, c'est-à-dire du père de Philippe II de Macédoine. Entre-temps, la place centrale de la ville de Bitola reçoit un monument à Philippe, tandis que d'autres villes telles que Prilep et Štip hébergent des monuments à Alexandre le Grand. En juin 2011, une statue colossale d'Alexandre est dressée sur la place centrale de la capitale et elle est suivie en mai 2012 par une autre qui représente, bien entendu, Philippe.

Enfin, ces statues font partie d'un projet ambitieux de reconstruction du centre de Skopje qui est en train de modifier à jamais le paysage urbain. Intitulé « Skopje 2014 », le projet est dans une large mesure déjà réalisé. Il comprend la construction de dizaines de monuments en marbre et en bronze représentant des figures de l'histoire nationale macédonienne ainsi que des fontaines, un arc de triomphe et une série de bâtiments publics d'un style néo-classicisant largement éclectique<sup>417</sup>. Certes, il s'agit d'une

---

<sup>417</sup> Sur le nouveau centre de Skopje, voir Goran Janev, « “Skopje 2014”: Erasing Memories, Building History », in Maria Couroucli, Tchavdar Marinov (dir.), *Balkan Heritages. Negotiating History and Culture*, Farnham, Ashgate, 2015, p. 111-130 ; Rozita Dimova, *Ethno-Baroque: Materiality, Aesthetics, and Conflict in Modern-Day Macedonia*, New York & Oxford, Berghahn Books, 2013.

politique identitaire officielle, lancée et financée par le gouvernement. Elle a été désignée comme *antikvizacija* (« antiquisation ») par ses adversaires à l'intérieur de la République de Macédoine : pour ceux-ci, l'administration de Gruevski est en train d'effectuer un *engineering* identitaire anachronique<sup>418</sup>.

L'« antiquisation » a pris un tour burlesque en juillet 2008, lorsque le Premier ministre et d'autres représentants de l'État et de l'Église orthodoxe macédonienne ont solennellement accueilli le prince Ghazanfar Ali Khan, chef de la tribu pakistanaise de Hunza, aussi appelée Bourouchos, qui prétend tirer son origine des soldats d'Alexandre le Grand. L'invitation de M. Khan a été rendue possible également par une « découverte » d'Ilija Čašule, linguiste macédonien de Sydney. Il a notamment établi des parallèles entre le bourouchaski – la langue des Hunza – et le phrygien, cette dernière langue étant considérée comme une émanation de la langue des Bryges, première population de la Macédoine d'après Hérodote<sup>419</sup>. Le linguiste considère également que le macédonien contemporain a préservé plusieurs mots bryges. Ainsi, en 2008, les hommes politiques de la VMRO-DPMNE étaient heureux d'accueillir des « cousins » dont ils auraient été séparés pendant deux mille trois cents ans. Il convient cependant de rappeler que des Grecs enthousiastes avaient déjà découvert une autre communauté pakistanaise – les Kalash – qui se considèrent aussi comme les héritiers d'Alexandre<sup>420</sup>.

---

<sup>418</sup> Vangeli, *Antiquity Musing* ; Idem, *Antička segašnost*.

<sup>419</sup> Ilija Čašule, « Burushaski-Phrygian Lexical Correspondences in Ritual, Burial, Myth and Onomastics », *Central Asiatic Journal*, 48, 2004, p. 50-104.

<sup>420</sup> Voir Vasiliki Neofotistos, « Going Home to Pakistan: Identity and Its Discontents in Southeastern Europe », *Identities: Global Studies in Culture and Power*, 18, 2011, p. 291-316. En 2003, la télévision



*Le nouveau Musée archéologique de Macédoine à Skopje  
(l'état en 2012, photo de l'auteur)*

La différence entre science et pseudo-science n'est nullement évidente dans cette quête d'une continuité historique depuis les temps anciens. En 2006, deux professeurs ingénieurs, dont l'un est membre de l'Académie macédonienne des sciences et des arts, ont déclaré qu'ils avaient déchiffré l'inscription centrale sur la Pierre de Rosette et qu'elle était rédigée en macédonien. Ils prétendaient y avoir reconnu des mots et des expressions de la langue macédonienne actuelle. Il est question du texte qui est en réalité rédigé en langue égyptienne et en écriture démotique. Même si des linguistes, comme l'académicien Petar Ilievski, ont démontré le caractère charlatanesque de la

---

publique grecque ERT a consacré aux Kalash le documentaire *Comme un conte de fées... (San paramythi...)* accessible sur : <http://www.ert-archives.gr/V3/public/main/page-assetview.aspx?tid=0000068695&tsiz=0&autostart=0> (dernier accès : 31/10/2015).

« découverte »<sup>421</sup>, une partie du public macédonien a certainement gardé la conviction que la Pierre de Rosette confirmait son origine antique.

L'archéologie macédonienne a été particulièrement instrumentalisée pour la démonstration de cette origine. Dans ce domaine, la figure la plus populaire est celle de Pasko Kuzman, concepteur d'une bonne partie des innovations de l'« antiquisation ». Kuzman a déclaré plusieurs fois qu'il avait localisé le tombeau d'Alexandre le Grand et qu'il se trouvait bien sur le territoire de la République de Macédoine<sup>422</sup>. L'époque de Philippe et d'Alexandre n'est pas le seul objet de spéculations : les acteurs de l'« antiquisation » recherchent le point de départ de leur nation encore plus loin dans le passé. Près de sa ville natale, Pasko Kuzman a fait reconstruire, sur le modèle des cités lacustres de l'arc alpin, tout un village néolithique qui a été solennellement inauguré par le Premier ministre macédonien à la fin de 2008. À part attirer les touristes, le village préhistorique est censé attester les racines profondes de la civilisation macédonienne : Kuzman l'a identifié comme une localité bryge<sup>423</sup>. En 2007 déjà, le musée de la ville de Bitola abritait une exposition sur l'époque néolithique « macédonienne ». Ses concepteurs voulaient démontrer en particulier que les désignations « Macédoine » et « Macédoniens » avaient été utilisées dès l'époque néolithique<sup>424</sup>.

---

<sup>421</sup> Petar Ilievski, « Dva sprotivni prioda kon intepretacijata na antički tekstovi so antroponimska soдрžina », *Prilozi na MANU*, XXXI, 2008, p. 5-45.

<sup>422</sup> « Na čekor do otkrivanjeto na grobot na Aleksandar Makedonski », <http://kicevo.mk/p1120/> (dernier accès : 31/10/2015).

<sup>423</sup> « Ohrigjani patuvaat niz vremeto », <http://www.ohridnews.com/vesti/9066> (dernier accès : 31/10/2015).

<sup>424</sup> Voir la réaction du militant pour les droits de l'homme Žarko Trajanoski, « Veruvale ili ne: Makedonski neolit »,

## **Usages de l'Antiquité et traumatismes du passé récent**

En Grèce et en République de Macédoine, on assiste à une focalisation populiste sur le passé antique dont les formes sont tantôt anecdotiques, tantôt monstrueuses – comme dans le cas du projet « Skopje 2014 ». Quelles sont pourtant les raisons de cette obsession de la Macédoine de Philippe et d'Alexandre dans les deux pays ? La réponse à cette question n'est pas simple, dans la mesure où elle réside non seulement dans l'intérêt conjoncturel de cercles politiques au pouvoir – essentiellement des partis de la droite –, mais aussi dans les vicissitudes de l'histoire contemporaine des Balkans. Aujourd'hui, différents acteurs – politiques, intellectuels, journalistes, militants – mobilisent la Macédoine ancienne comme un alibi symbolique censé permettre de refouler les points problématiques du récit historique établi.

Dans le cas grec, il s'agit sans doute de l'aboutissement de certaines incertitudes liées au fait que la Macédoine moderne n'était pas aussi grecque que celle des rois antiques. Il y a un siècle, une bonne partie de la population de la région qui constitue aujourd'hui la Macédoine grecque ne parlait pas le grec – en tout cas pas en tant que langue maternelle. À l'époque de la « Lutte macédonienne » (1904-1908), la perspective que la Macédoine devienne bulgare provoque un ressentiment

---

[http://jasnesumjas.blogspot.gr/2007/09/blog-post\\_11.html](http://jasnesumjas.blogspot.gr/2007/09/blog-post_11.html) (dernier accès : 31/10/2015). Sur l'« antiquisation » de l'archéologie macédonienne dans le contexte des nationalismes balkaniques, voir Nade Proeva, « Savremeni makedonski mit » ; Idem, « Nacionalnite mitovi vo sovremena Evropa i negiranjeto na makedonskiot identitet », *Slavia Meridionalis*, 12, 2012, p. 107-158.

anti-slave extrême, exemplifié par des figures comme Ion Dragoumis, l'idéologue de la « lutte »<sup>425</sup>.

L'héritage de celle-ci ne prendrait cependant pas autant d'importance sans le scénario d'une séparation de la région macédonienne, annexée par la Grèce en 1913 puis en 1919. Fidèle à la ligne politique du Komintern, le Parti Communiste de Grèce (KKE) a soutenu ce scénario en 1924. Le parti est ensuite devenu l'un des protagonistes principaux de la Guerre civile grecque (1946-1949), pendant laquelle le slogan de l'autodétermination de la Macédoine a été réitéré par les dirigeants communistes<sup>426</sup>. Sans surprise, la population slave macédonienne a participé massivement à la guerre du côté du KKE. Ce fait, puis l'exode d'une partie considérable de cette population, son activisme diasporique et les obstacles opposés par l'État grec à son rapatriement constituent certains des éléments qui remettent en cause l'image d'une Macédoine parfaitement hellénique depuis la nuit des temps<sup>427</sup>. Ces expériences du passé ont profondément marqué la culture politique grecque. Elles expliquent, au moins en partie, la fixation de la classe politique athénienne – issue de la droite mais non seulement – sur l'appellation « Macédoine » et sur la question du patrimoine hellénique antique.

---

<sup>425</sup> Sur la façon dont l'élite intellectuelle, politique, militaire et ecclésiastique grecque essaie de faire face à la diversité ethno-linguistique de la Macédoine à l'époque de la « Lutte macédonienne » et après, voir Spyros Karavas, *Mystika kai paramythia apo tin istoria tis Makedonias*, Athènes, Vivliorama, 2014.

<sup>426</sup> Sur ces questions: Evangelos Kofos, *Nationalism and Communism in Macedonia*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1964.

<sup>427</sup> Sur le sort des émigrés slaves, voir Miladina Monova, « De l'historicité à l'ethnicité : Les Égéens ou ces autres Macédoniens », *Balkanologie*, V, 2001, p. 179-197 ; Keith Brown, *Macedonia's Child-Grandfathers: The Transnational Politics of Memory, Exile and Return 1948-1998*, Seattle, University of Washington, 2003.

Pourquoi, enfin, cette appropriation symbolique de la Macédoine ancienne en République de Macédoine ? Comme expliqué plus haut, pendant l'époque yougoslave, Philippe et Alexandre ne figuraient pas parmi les personnages historiques centraux du panthéon national macédonien. Malgré la fascination pour la Macédoine antique des années 1990, l'« antiquisation » lancée par l'administration de Gruevski depuis 2006 était plutôt une surprise pour les observateurs politiques, et certainement pour une bonne partie de la société macédonienne. La réponse à cette question exigerait un réexamen des relectures du passé récent en République de Macédoine, depuis son indépendance.

L'État macédonien a été créé à la fin de la Seconde Guerre mondiale par le mouvement communiste yougoslave de résistance, en tant que république constitutive de la nouvelle Yougoslavie. La proclamation de l'indépendance de la république en 1991 a entraîné forcément des dilemmes dans la production historiographique et dans les articulations publiques de la mémoire nationale. En l'occurrence, une révision du passé communiste yougoslave était indispensable à la légitimation du nouvel État souverain, mais quasiment toutes les institutions et formes symboliques de la nation macédonienne avaient été construites pendant l'ancien régime. Ce n'est qu'après 1944 que les Macédoniens ont obtenu leur alphabet, leur langue standard et la possibilité de développer une culture nationale. Le récit historique national a pris sa forme définitive dans un contexte politique yougoslave et idéologique communiste. Dans le cas macédonien, il n'existe pas de tradition historiographique pré-communiste, dont les auteurs et les textes « classiques » auraient pu être ressuscités et servir d'inspiration pour la construction d'une version anti- ou non-communiste du passé.

Au cours des années 1990, il y a pourtant eu beaucoup de tentatives de réexamen de l'histoire nationale, en particulier de l'histoire récente. Mais leurs résultats étaient en général contre-productifs, dans la mesure où ces tentatives tendaient à ressusciter des oppositions identitaires anciennes<sup>428</sup>. Les révisionnistes étaient en général issus du parti anticommuniste et anti-yougoslave VMRO-DPMNE, ce même parti qui abrite aussi les « antiquisants ». Face à une réévaluation toujours difficile du communisme yougoslave et, en général, de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, les autorités issues du VMRO-DPMNE cherchent évidemment des formes de légitimation historique loin de l'histoire récente qui reste problématique. Ces formes ne peuvent résider que dans un passé presque légendaire qui, par sa distance confortable par rapport au présent, procure non seulement la continuité historique et le prestige « civilisationnel » désirés, mais aussi la légitimité de la droite au pouvoir.

Enfin, dans le cas de la République de Macédoine, aussi bien que dans celui de la Grèce, la fixation sur l'histoire de la Macédoine antique est le symptôme du refoulement de problèmes identitaires et politiques hérités de l'époque contemporaine. Dans les deux cas, il s'agit d'une quête idéologique de ce que l'anthropologue Keith Brown et l'archéologue Yannis Hamilakis ont défini comme un « passé utilisable »<sup>429</sup> : un passé interprété à travers les exigences du présent et utilisé pour consolider la cause nationale.

---

<sup>428</sup> Voir Ulf Brunnbauer, « “Pro-Serbian” vs. “Pro-Bulgarian” : Revisionism in Post-Socialist Macedonian Historiography », *History Compass*, 3, 2005, p. 1-17 ; Tchavdar Marinov, « Anticommunist, but Macedonian: Politics of Memory in the Republic of Macedonia », *Tokovi istorije*, 1-2, 2009, p. 65-83.

<sup>429</sup> Brown, Hamilakis, *The Usable Past*.



## Références bibliographiques

### 1. Documents d'archives

Archives centrales d'État de la République de Bulgarie, 1b/34/88/404-405 ; 1b/36/1078/88-89.

Archives scientifiques de l'Académie des sciences bulgare, 88/2/47/2-8.

### 2. Sources anciennes

Aristote, *Problemata* 15, 3 [911a].

Hérodote, *Histoires* 4, 93, 94-96 ; 5, 3-4 ; 7, 73, 111.

Jordanès, *De origine actibusque Getarum*.

Jordanès, *De summa temporum* 221, 283.

Jules César, *La Guerre des Gaules* 6, 25.

Macrobe, *Saturnales* 1, 18, 11.

Pausanias, *Description de la Grèce* 8, 37, 5.

Plutarque, *Vie d'Alexandre* 2.

Strabon, *Géographie* 7, 3, 3 ; 12, 2, 7.

### 3. Œuvres littéraires

DONČEV, Anton, *Skazanie za han Asparuh, knjaz Slav i žreca Teres*, 1982.

DONČEV, Anton, *Vreme razdelno*, 1964.

KORAIS, Adamantios, *Salpisma polemistirion*, 1801.

VERKOVIĆ, Stefan, *Veda Slovena(h)*, 1874 et 1881.

VIZYINOS, Georgios, *To monon tis zois tou taxeidion*, 1884.

VIZYINOS, Georgios, « To Symvoulion ton Grammateon », in Idem, *Atthides aurai*, 1884.

### 4. Monographies, ouvrages collectifs et articles

AARBAKKE, Vemund, *Ethnic Rivalry and the Quest for Macedonia, 1870-1913*, Boulder, East European Monographs, 2003.

AARBAKKE, Vemund, « Pomak Language Usage and the Spell of Nationalism: The Case of the Pomaks in Greece », in Robert Greenberg, Motoki Nomachi (dir.), *Slavia Islamica: Language, Religion and Identity*, Sapporo, Hokkaido University, 2012.

ACTES du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie (Bucarest, 4-10 septembre 1976), vol. 1-3, Bucarest, Editura Academiei RSR, 1980.

ALEXANDRESCU-VIANU, Maria, « Remarques sur l'héroïsation thrace », *Dialogues d'histoire ancienne*, 6, 1980.

ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.

APOSTOLIDIS, Kosmas Myrtilos, *I tis Philippoupoleos istoria apo ton archaiotaton mechri ton kath'imas chronon*, Athènes, Enosis ton apantachou ex Anatolikis Romylias Ellinon, 1959.

APOSTOLIDIS, Kosmas Myrtilos, « Peri tis glossis ton Thrakon », *Thrakika*, 1932, *Thrakika*, 1933.

APOSTOLIDIS, Kosmas Myrtilos, « Peri tis thriskeias ton Thrakon », *Thrakika*, 1934.

APOSTOLIDIS, Kosmas Myrtilos, « Peri ton archaion Thrakon », *Thrakika*, 1928.

APOSTOLIDIS, Kosmas Myrtilos, « Peri ton ithon kai ethimon ton archaion Thrakon », *ATHLGTH*, 20, 1955.

APOSTOLIDIS, Kosmas Myrtilos, « Peri tou Thrakos Ipeos i tou Kyriou Iroos », *ATHLGTH*, 6, 1939-1940.

ARCHIBALD, Zofia, *The Odrysian Kingdom of Thrace: Orpheus Unmasked*, Oxford & New York, Clarendon & Oxford University Press, 1998.

ARCHIBALD, Zofia, « Thracian Cult – from Practice to Belief », in Gocha Tsetschladze (dir.), *Ancient Greeks West and East*, Leiden, Boston & Köln, Brill, 1999.

ARNAUDOV, Mihail, « Kukeri i Rusalii », *Sbornik za narodni umotvorenija i narodopis*, 34, 1920.

ARNAUDOV, Mihail, « Novi svedenija za nestinarite », *SpBAN*, 14, 1917.

ARNAUDOV, Mihail, *Očerci po bălgarskija folklor*, vol. 2, Sofia, 1934.

ARVIDSSON, Stefan, *Aryan Idols. Indo-European Mythology as Ideology and Science*, Chicago, University of Chicago Press, 2006.

BAILEY, Douglass, « Bulgarian Archaeology. Ideology, Sociopolitics and the Exotic », in Lynn Meskell (dir.), *Archaeology under Fire: Nationalism, Politics and Heritage in the Eastern Mediterranean and Middle East*, London & New York, Routledge, 1998.

BARALIS, Alexandre, « Hellénisation et déshellénisation dans l'espace pontique : le passé antique à l'épreuve des constructions identitaires modernes », in Hélène Ménard, Rosa Plana-Mallart (dir.), *Contacts de cultures, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2014.

BARALIS, Alexandre, « La protohistoire de la Thrace. Enjeux identitaires et territoriaux », in Sophie de Beaune (dir.), *Écrire le passé : la fabrique de la Préhistoire et de l'histoire à travers les siècles*, Paris, CNRS, 2010.

BASCH, Sophie (dir.), *La Métamorphose des ruines. L'influence des découvertes archéologiques sur les arts et les lettres (1870-1914)*, Athènes, École française d'Athènes, 2004.

BEATON, Roderick, David Ricks (dir.), *The Making of Modern Greece: Nationalism, Romanticism, and the Uses of the Past (1797-1896)*, Farnham, Surrey, Ashgate, 2009.

BLAGA, Lucian, « Revolta fondului nostru nelatin », *Gândirea*, 1, 1921.

- BLAGA, Lucian, *Spațiul mioritic*, Bucurest, Cartea românească, 1936.
- BOČKOV, Plamen, *Veda Slovena 140 godini po-kāsno*, Sofia, NBU, 2015.
- BOEV, Peter, Slavtscho Tscholakov, « Die Abstammung der Thraker nach anthropologischen Angaben », in *Dritter internationaler thrakologischer Kongress zu Ehren W. Tomascheks, 2.-6. Juni 1980 Wien*, vol. 1, Sofia, Swjat, 1984.
- BOGDANOV, Ivan, *Veda Slovena i našeto vreme*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1991.
- BOGDANOV, Bogdan, *Orfej i drevnata mitologija na Balkanite*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1991.
- BOGDANOV, Bogdan, « Zagadkata “Veda Slovena” », in *Veda Slovena*, Sofia, Institut « Otvoreno obštество », 1997.
- BOIA, Lucian, *Istorie și mit în conștiința românească*, Bucurest, Humanitas, 1997 / *History and Myth in Romanian Consciousness*, Budapest, CEU Press, 2001.
- BOLIAKI, Eleni, « O Orphismos kai i tychi tis psychis meta to thanato », *Thrakika*, 2005-2007.
- BOLIAKI, Eleni, *To dionysiako (;) Anastenari. Ermineies kai parermineies*, Athènes, Pataki, 2011.
- BORGEAUD, Philippe, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Paris, Seuil, 1996.
- BORZA, Eugene, *In the Shadow of Olympus: The Emergence of Macedon*, Princeton, Princeton University Press, 1990.
- BOTEVA, Dilyana, « St. Athanase d’Etropolé, Sabazios et l’oracle de Dionysos », *Dialogues d’histoire ancienne*, 23, 1997.
- BRAILSFORD, Henry N., *Macedonia. Its Races and Their Future*, London, Methuen & Co., 1906.
- BRÂNCUȘ, Grigore, *Cercetări asupra fondului traco-dac al limbii române*, Bucurest, Dacica, 2009.

- BRĂTESCU-VOINEȘTI, Ioan, *Originea neamului românesc și a limbii noastre*, Bucurest, Cartea Românească, 1942.
- BROWN, Keith, « In the Realm of the Double-Headed Eagle: Parapolitics in Macedonia 1994-9 », in Jane Cowan (dir.), *Macedonia. The Politics of Identity and Difference*, London, Pluto Press, 2000.
- BROWN, Keith, *Macedonia's Child-Grandfathers: The Transnational Politics of Memory, Exile and Return 1948-1998*, Seattle, University of Washington, 2003.
- BROWN, Keith, Yannis Hamilakis (dir.), *The Usable Past. Greek Metahistories*, Lanham, Boulder, New York & Oxford, Lexington Books, 2003.
- BRUBAKER, Rogers, « Au-delà de l'« identité » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 2001.
- BRUBAKER, Rogers, *Ethnicity without Groups*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2004.
- BRUNNBAUER, Ulf, « “Pro-Serbians” vs. “Pro-Bulgarians”: Revisionism in Post-Socialist Macedonian Historiography », *History Compass*, 3, 2005.
- BURKERT, Walter, *Ancient Mystery Cults*, Cambridge, MA & London, Harvard University Press, 1987.
- CABANES, Pierre, « Archéologie et identité nationale en Albanie au XX<sup>e</sup> siècle », *Dialogues d'histoire ancienne*, 30, 2004.
- CALAME, Claude, « Qu'est-ce qui est orphique dans les Orphica ? », *Revue de l'histoire des religions*, 219, 2002.
- ČAŠULE, Ilija, « Burushaski-Phrygian Lexical Correspondences in Ritual, Burial, Myth and Onomastics », *Central Asiatic Journal*, 48, 2004.
- CAUCANAS, Sylvie, Rémy Cazals et Pascal Payen (dir.), *Retrouver, imaginer, utiliser l'Antiquité : actes du colloque international tenu à Carcassonne les 19 et 20 mai 2000*, Toulouse, Privat, 2001.

- CENOV, Gančo, *Die Abstammung der Bulgaren und die Urheimat der Slaven: eine historischphilologische Untersuchung über die Geschichte der alten Thraakoillyrier, Skythen, Goten, Hunnen, Kelten u.a.*, Berlin & Leipzig, Walter de Gruyter, 1930.
- ČERTKOV, Aleksandr, *Očerk drevnějšej istorii Proto-Sloven, II: Thraki, živšie sobstvenno vo Thrakii (Omirovoj), ili Thrakii i Makedonii (Strabonovyh)*, Moscou, Universitetskaja tipografija, 1851.
- CHICLET, Christophe, Bernard Lory (dir.), *La République de Macédoine. Nouvelle venue dans le concert européen*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- CHOURMOUZIADIS, Anastasios, *Peri ton Anastenarion kai allon tinon paradoxon ethimon kai prolipseon*, Constantinople, 1873 / *ATHLGTH*, 26, 1961.
- ČILINGIROV, Asen, *Goti i geti. Izsledvanija*, vol. 1-2, Sofia, Ziezi ex quo Vulgares, 2005, 2009.
- CLAYER, Nathalie, *Aux origines du nationalisme albanais. La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007.
- CODREANU, Corneliu Zelea, *Doctrina mișcării legionare: prezentare concisă*, Bucarest, Lucman, 2003.
- COMAN, Jean, « Grégoire de Nazianze et Némésius. Rapports du christianisme et du paganisme dans un poème littéraire du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère », in *Studia in honorem Acad. D. Dečev. Izsledvanija v čest na akad. Dimităr Dečev po slučaj 80-godišnjinata mu*, Sofia, BAN, 1958.
- COMAN, Jean, « Zalmoxis et Orphée », in *Serta Kazaroviana. Sbornik Gavril Kacarov. Statii, posveteni po slučaj na sedemdesetgodšnjinata mu*, vol. 1, Sofia, BAN, 1950.
- CONEV, Vladimir, *Drevnite bălgari – pradedi na trakite*, Sofia, Litera prima, 2007.

COPEAUX, Étienne, *Espaces et temps de la nation turque. Analyse d'une historiographie nationaliste*, Paris, CNRS, 1997.

COUROUCLI, Maria, « En Grèce, la laborieuse connaissance de la patrie », in Dionigi Albera, Mohamed Tozy (dir.), *La Méditerranée des anthropologues : Fractures, filiations, contiguïtés*, Paris & Aix-en-Provence, Maisonneuve & Larose/Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, 2005.

COUROUCLI, Maria, « Génos, ethnos. Nation et État-Nation », *Ateliers d'anthropologie*, 26, 2003.

CREED, Gerald, *Masquerade and Postsocialism. Ritual and Cultural Dispossession in Bulgaria*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 2011.

CRIȘAN, Ion Horațiu, *Spiritualitatea geto-dacilor*, Bucarest, Albatros, 1986.

CURTA, Florin, *The Making of the Slavs. History and Archaeology of the Lower Danube Region c. 500-700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

DAICOVICIU, Constantin, Hadrian Daicoviciu, *Sarmizegetusa. Cetățile și așezările dacice din Munții Orăștiei*, Bucarest, Meridiane, 1962.

DAICOVICIU, Hadrian, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, Dacia, 1972.

DAKIN, Douglas, *The Greek Struggle in Macedonia, 1897-1913*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1966.

DALÈGRE, Joëlle, *La Thrace grecque. Populations et territoire*, Paris, L'Harmattan, 2000.

DAMASKOS, Dimitris, Dimitris Plantzos (dir.), *A Singular Antiquity. Archaeology and Hellenic Identity in Twentieth-Century Greece (Mouseio Benaki 3rd Supplement)*, Athens, Benaki, 2008.

DAMYANOV, Margarit, « First Encounters and Further Developments: Greeks Meeting Thracians on the Western

Pontic Coast », in Stefanos Gimatzidis, Magda Pieniżek et Sila Votruba (dir.), *Archaeology across Past and Present Borders. Fragmentation, Transformation and Connectivity in the North Aegean and the Balkans during the Late Bronze and Early Iron Age* (Vienna, OREA, sous presse).

DAMYANOV, Margarit, « The Greek Colonists », in Julia Valeva, Emil Nankov et Denver Graninger (dir.), *A Companion to Ancient Thrace*, Chichester, Wiley/Blackwell, 2015.

DANA, Dan, « Comment représenter les coutumes religieuses des Thraces (Hdt. V 3-8), entre Anciens et Modernes », in Corinne Bonnet, Amandine Declercq et Iwo Slobodzianek (dir.), *Les représentations des dieux des autres (Suppl. Mythos 2)*, Salvatore Sciascia Editore, 2001.

DANA, Dan, *Fontes ad Zalmoxin pertinentes / Izvoare privitoare la Zalmoxis*, Iași, Editura Universității, 2011.

DANA, Dan, « Les Daces dans les ostraca du désert Oriental de l'Égypte. Morphologie des noms daces », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 143, 2003.

DANA, Dan, *Métamorphoses de Mircea Eliade. À partir du motif de Zalmoxis*, Paris, Vrin & EHESS, 2012.

DANA, Dan, « Onomasticon Thracicum (OnomThrac). Répertoire des noms indigènes de Thrace, Macédoine Orientale, Mésies, Dacie et Bithynie », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 17, 2011.

DANA, Dan, *Onomasticon Thracicum (OnomThrac). Répertoire des noms indigènes de Thrace, Macédoine Orientale, Mésies, Dacie et Bithynie*, Athènes, Ethniko Idryma Erevnon/De Boccard, 2014.

DANA, Dan, « Preuve et malentendu. Le mythe historiographique de l'origine et de la transmission du chamanisme en Grèce ancienne », *Cahier du Centre de recherches historiques. La preuve en histoire*, 45, 2010.

- DANA, Dan, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade. Istorii despre un zeu al pretextului*, Iași, Polirom, 2008.
- DANFORTH, Loring, *Firewalking and Religious Healing. The Anastenaria of Greece and the American Firewalking Movement*, Princeton, Princeton University Press, 1989.
- DANFORTH, Loring, « The Ideological Context of the Search for Continuities in Greek Culture », *Journal of Modern Greek Studies*, 2, 1984.
- DANFORTH, Loring, *The Macedonian Conflict. Ethnic Nationalism in a Transnational World*, Princeton, Princeton University Press, 1995.
- DANOV, Hristo, *Traki*, Sofia, Narodna prosveta, 1979.
- DASKALOV, Roumen, *Čudnijat svjat na drevnite bālgari*, Sofia, Gutenberg, 2011.
- DASKALOV, Roumen, Alexander Vezenkov (dir.), *Entangled Histories of the Balkans*, vol. 3 : *Shared Pasts, Disputed Legacies*, Leiden & Boston, Brill, 2015.
- DAWKINS, Richard, « The Modern Carnival in Thrace and the Cult of Dionysus », *Journal of Hellenic Studies*, 26, 1906.
- DE BOER, Jan, « Phantom-Mycenaeans in the Black Sea », *Talanta*, 38-39, 2006-2007.
- DE RAPPER, Gilles, « Pelasgic Encounters in the Greek-Albanian Borderland. Border Dynamics and Reversion to Ancient Past in Southern Albania », *Anthropological Journal of European Cultures*, 18, 2009.
- DELEV, Petăr, « The Cult of the Dead in Thrace and Mycenaean Greece », in *Contributions au IV<sup>e</sup> congrès international de thracologie*, Sofia, Académie bulgare des sciences, 1984.
- DEMOULE, Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.
- DENSUȘIANU, Nicolae, *Dacia preistorică*, Bucarest, Carol Göbl, 1913.

DEPRET, Isabelle, *Musulmans en Thrace occidentale grecque au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle : identités, mémoire, religion et nation*, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles (sous presse).

DESBALS, Marie-Anne, *La Thrace et les Thraces dans l'imaginaire grec aux époques archaïque et classique : littérature et iconographie*, Thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, 1997.

DETCHEV, Stefan, « Who are the Bulgarians? "Race," Science and Politics in Fin-de-Siècle Bulgaria », in Diana Mishkova (dir.), *We, the People. Politics of National Peculiarity in Southeastern Europe*, Budapest, CEU Press, 2009.

DETIENNE, Marcel, *Dionysos mis à mort*, Paris, Gallimard, 1998.

DETSCHEW, Dimitër, « Die thrakische Inschrift auf dem Goldringe von Ezerovo (Bulgarien) », *Glotta*, 7, 1916.

DETSCHEW, Dimitër, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, R. M. Rohrer, 1957.

DÍAZ-ANDREU, Marguerita, Timothy Champion (dir.), *Nationalism and Archaeology in Europe*, Boulder, Westview Press, 1996.

DIMITROVA, Nora, « Inscriptions and Iconography in the Monuments of the Thracian Rider », *Hesperia*, 71, 2002.

DIMITSAS, Margaritis, *I Makedonia en lithois fiheggomenois kai mnimeiois sozomenois*, Athènes, Typografeio ton Adelfon Perri, 1896.

DIMOPOULOS, Takis, *Sikelianos, o Orphikos*, Athènes, Ikaros, 1981.

DIMOVA, Rozita, *Ethno-Baroque: Materiality, Aesthetics, and Conflict in Modern-Day Macedonia*, New York & Oxford, Berghahn Books, 2013.

« DISKUSIJA za sãstojanieto i zadaãite na bãlgarskata arheologija », *Izvestija na Arheologiãeskija institut*, XVII, 1950.

DODD, David, Christopher Faraone (dir.), *Initiation in Ancient Greek Rituals and Narratives. New Critical Perspectives*, London & New York, Routledge, 2003.

DRÅGAN, Iosif Constantin, *We, the Thracians, and our Multimillenary History*, Milan, Nagard, 1976 / *Noi, Tracii. Istoria multimilenarã a neamului romãnesc*, vol. 1, Craiova, Scrisul romãnesc, 1976.

DRAGAN, Josif Konstantin, *Imperskoto hiljadoletie na dunavskite traki*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1992.

DRAGOSTINOVA, Theodora, *Between Two Motherlands. Nationality and Emigration among the Greeks of Bulgaria, 1900-1949*, Ithaca & London, Cornell University Press, 2011.

DUBUISSON, Daniel, *Impostures et pseudo-science. L'œuvre de Mircea Eliade*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2005.

DUBUISSON, Daniel, « L'ésotérisme fascisant de Mircea Eliade », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 106-107, 1995.

DUMANOV, Bojan, « Klasovite osnovi na drevnotrakijskija element v bãlgarskata narodnost i opozicijata na arheolozite », in *Sãprotivata sreštu komunistiãeskija reŝim v Bãlgarija (1944-1989)*, Sofia, NBU, 2012.

DUMONT, Albert, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie (réunis par Théophile Homolle et Léon Heuzey)*, Paris, Thorin, 1892.

DURIDANOV, Ivan, *Ezikãt na trakite*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1976.

EDMONDS, Radcliffe, « Tearing Apart the Zagreus Myth: a Few Disparaging Remarks on Orphism and Original Sin », *Classical Antiquity*, 18, 1999.

- EDMONDS, Radcliffe (dir.), *The "Orphic" Gold Tablets and Greek Religion: Further Along the Path*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
- EFSTRATIOU, Nikos, *Ethnoarchaiologikes anazitiseis sta pomakochoria tis Rodopis*, Thessalonique, Vanias, 2002.
- EFTHYMIU, Grigorios, « O Kiopek Beis Didymoteichou », *ATHLGTH*, 19, 1954.
- ELENKOV, Ivan, *Kulturnijat front*, Sofia, IIBM, Institut « Otvoreno obštество » & Ciela, 2008.
- ELENKOV, Ivan, « Lekite krile na totalitarnoto vāobraženie », *Kritika i Humanizām*, 29, 2009.
- ELIADE, Mircea, *De Zalmoxis à Gengis-Khan. Études comparatives sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe orientale*, Paris, Payot, 1970.
- ELIADE, Mircea, Ioan Couliano, *Dictionnaire des religions*, Paris, Plon, 1990.
- FARNOUX, Alexandre, *Cnossos : l'archéologie d'un rêve*, Paris, Gallimard, 1993.
- FILOV, Bogdan, « Pametnici na trakijskoto izkustvo », *IBAD*, 6, 1916.
- FILOV, Bogdan, « Trakijsko-mikenski otnošenija », in *Sb. Ivan D. Šišmanov*, Sofia, Prosveta, 1920.
- FILOW, Bogdan, « Denkmäler der thrakischen Kunst », *Mitteilungen des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts, Römische Abteilung*, vol. 32, Berlin, 1917.
- FILOW, Bogdan, « Thrakisch-mykenische Beziehungen », *Revue internationale des études balkaniques*, 3, 1938.
- FOL, Alexander, *Čovekāt vāv vidove prostranstva*, Sofia, Reklamna agencija Oči, 2003.
- FOL, Alexander, *Čovekāt vāv vidove vreme*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1998.
- FOL, Alexander, *Dālboki koreni*, Sofia, NS na OF, 1966.

FOL, Alexander, « Interpraetatio Thracica », *Journal of Indo-European Studies*, 11, 1983.

FOL, Alexander, « La colonisation grecque en Thrace – croisement de deux cultures », in *Thracia Pontica IV*, Sofia, 1991.

FOL, Alexander, « La Thrace et les mers. Thracia Pontica. Aperçu général », in *Thracia Pontica I. Premier Symposium international*, Sofia, 1982.

FOL, Alexander, « Les grandes périodes de l'histoire thrace », in *Actes du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie (Bucarest, 4-10 septembre 1976)*, vol. 1, Bucarest, Editura Academiei RSR, 1980.

FOL, Alexander, *Pesenta za Sitalk*, Sofia, Narodna mladež, 1968.

FOL, Alexander, *Političeska istorija na trakite*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1972.

FOL, Alexander, *Politika i kultura v drevna Trakija*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1990.

FOL, Alexander, *Samotnijat pešehodec. Intervjuta, izkazvanija, razgovori, otzivi, statii v mediite*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 2006.

FOL, Alexander, « Thracians and Mycenaean. Methodology of Parallelism », in *Thracians and Mycenaean. Proceedings of the Fourth International Congress of Thracology. Rotterdam, 24-26 September 1984*, Leiden, Brill, 1989.

FOL, Alexander, *Trakijskata kultura. Kazano i premālčano*, Sofia, Tangra-TanNakRa, 2009.

FOL, Alexander, *Trakijskijat Dionis*, vol. 1 : Zagrej, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1991.

FOL, Alexander, *Trakijskijat Dionis*, vol. 2 : Sabazij, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1994.

FOL, Alexander, *Trakijskijat orfizām*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1986.

- FOL, Alexander et alii, *Thracian Legends*, Sofia, Sofia Press, 1976 / *Légendes thraces*, Sofia, Sofia Press, 1977.
- FOL, Alexander, Ivan Marazov, *Thrace and the Thracians*, London, St. Martin's Press, 1977 / *À la recherche des Thraces*, Paris, France Empire, 1978.
- FOL, Valeria et alii, *L'Or des Thraces. Trésors de Bulgarie*, Gand & Anvers, Snoeck-Ducaju, 2006.
- FOL, Valerija, *Orfej Trakiecăt*, Sofia, Tangra-TanNakRa, 2008.
- FOL, Valerija, *Skalni toposi na vjara v Jugoiztočna Evropa i v Mala Azija prez drevnostta*, Sofia, BAN, 2007.
- FOL, Valerija, Ruža Nejkova, *Ogăn i muzika*, Sofia, BAN & Tilia, 2000.
- FRANGOU-KIKILIA, Ritsa, « O Angelos Sikelianos kai i proaionia orphiki phoni », *Singrisi / Comparaison*, 11, 2000.
- FROST, Honor, « New Thoughts on Old Anchors », in *Thracia Pontica VI. 1*, Sozopol, 1997.
- GAJD, Stefan, *Trakijskoto pismo – dekodirano*, vol. 1-4, Sofia, Institut po transcendentna nauka, 2006-2008.
- GALATY, Michael, Charles Watkison, *Archaeology under Dictatorship*, New York, Kluwer & Plenum Publishers, 2004.
- GEITLER, Leopold, *Poetické tradice Thráků i Bulharů*, Prague, 1878.
- GELLNER, Ernest, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1989.
- GEORGIEV, Vladimir, *Trakijskijat ezik*, Sofia, BAN, 1957.
- GEORGIEV, Vladimir, *Trakite i tehrijat ezik*, Sofia, BAN, 1977.
- GEORGIEVA, Ivanitchka, « Survivances de la religion des Thraces dans la culture spirituelle du peuple bulgare », in *Actes du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie*

(Bucarest, 4-10 septembre 1976), vol. 3, Bucarest, Editura Academiei RSR, 1980.

GEORGOUDI, Stella, « L'égorgement sanctifié en Grèce moderne : les Kourbania des saints », in Marcel Detienne, Jean-Pierre Vernant (dir.), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Gallimard, 1979.

GERGOVA, Diana, *Obredät na obezsmärtjavaneto v drevna Trakija*, Sofia, Agatô, 1996.

GERHARD, Eduard, *Über Griechenlands Volksstämme und Stammgottheiten*, Berlin, 1853.

GIMBUTAS, Marija, *The Gods and Goddesses of Old Europe 7000-3500 BC. Myths, Legends & Cult Images*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1974.

GIMBUTAS, Marija, *The Language of the Goddess*, London, Thames & Hudson, 1989.

GISEKE, Bernhard, *Thrakisch-pelasgische Stämme der Balkanhalbinsel und ihre Wanderungen in mythischer Zeit*, Leipzig, Teubner, 1858.

GOČEVA, Zlatozara, « Le culte de la Grande Déesse-Mère en Thrace », in *Thracia XV*, Sofia, Institute of Thracology, Tangra TanNakRa, 2003.

GOODE, James, *Negotiating for the Past: Archeology, Nationalism, and Diplomacy in the Middle East, 1919-1941*, Austin, University of Texas Press, 2002.

GOODISON, Lucy, Christine Morris, *Ancient Goddesses. The Myths and the Evidence*, London, British Museum Press, 1998.

GOODRICK-CLARKE, Nicholas, *Black Sun: Aryan Cults, Esoteric Nazism and the Politics of Identity*, New York & London, New York University Press, 2002.

GOUNARIS, Basil, « The Politics of Currency: Stamps, Coins, Banknotes, and the Circulation of Modern Greek Tradition », in Keith Brown, Yannis Hamilakis (dir.), *The*

*Usable Past. Greek Metahistories*, Lanham, Boulder, New York & Oxford, Lexington Books, 2003.

GOUNARIS, Vasilis, « I Makedonia ton Ellinon: Apo to Diafotismo eos ton A' Pankosmio Polemo », in Ioannis Stefandis, Vlasis Vlasidis et Evangelos Kofos (dir.), *Makedonikes tautotites sto hrono. Diepistimonikes prosengiseis*, Athènes, Pataki, 2008.

GOUNARIS, Vasilis, *Ta Valkania ton Ellinon. Apo to Diafotismo eos ton A' Pankosmio Polemo*, Thessalonique, Epikentro, 2007.

GOUNARIS, Vassilis, Yannis Frangopoulos, « La quête de la nation grecque moderne et le « cas grec » comme un cas paradoxal de la construction du fait national contemporain », *Socioanthropologie*, 23-24, 2009.

GRAVES-BROWN, Paul, Siân Jones et Clive Gamble (dir.), *Cultural Identity and Archaeology. The Construction of European Communities*, London & New York, Routledge, 1996.

GRÉGOIRE, Henri, « Thraces et Thessaliens maîtres de religion et de magie ou l'étymologie de thrêskeia et d'atasthalos », in *Hommages à Joseph Bidez et à Franz Cumont*, Bruxelles, Latomus, 1948.

GUTHRIE, William, *Orpheus and Greek religion. A Study of the Orphic Movement*, London, Methuen, 1952.

HAMILAKIS, Yannis, *The Nation and its Ruins: Antiquity, Archaeology, and National Imagination in Greece*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

HAMILAKIS, Yannis, Nicoletta Momigliano (dir.), *Archaeology and European Modernity: Producing and Consuming the 'Minoans'*, Padova, Bottega d'Erasmus & Aldo Ausilio Editore, 2006.

HARKE, Heinrich, *Archaeology, Ideology, and Society: The German Experience*, Frankfurt, Peter Lang, 2002.

HASDEU, Bogdan Petriceicu, « Cine sunt albanesiï? », *Analele Academiei Române*, XXIII, 1901.

- HASDEU, Bogdan Petriceicu, « Perit-au Dacii? », *Foița de istorie și literatură*, 1, 1860.
- HATZOPOULOS, Miltiades, « Perception of the Self and the Other: The Case of Macedon », in Ioannis Stefanidis, Vlasis Vlasidis, Evangelos Kofos (dir.), *Macedonian Identities through Time. Interdisciplinary Approaches*, Thessaloniki, Epikentro, 2010.
- HERZFELD, Michael, *Ours Once More: Folklore, Ideology, and the Making of Modern Greece*, New York, Pella, 1986.
- HEUZEY, Léon, « La vie future dans ses rapports avec le culte de Bacchus, d'après une inscription latine en vers de la Thrace », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 9, 1865.
- HEUZEY, Léon, Honoré Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1876.
- HITCHINS, Keith, *Rumania: 1866–1947*, Oxford, Oxford University Press, 1994.
- HOBBSAWM, Eric, *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, 1992.
- HOBBSAWM, Eric, Terence Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, Editions Amsterdam, 2006.
- HRANOVA, Albena, *Istoriografija i literatura. Za socialnoto konstruirane na istoričeski ponjatija i Golemi razkazi v bālgarskata kultura*, vol. 2, Sofia, Prosveta, 2011.
- ILIEV, Ilija, « The Proper Use of Ancestors », *Ethnologia Balkanica*, 2, 1998.
- ILIEVSKI, Petar, « Dva sprotivni prioda kon intepretacijata na antički tekstovi so antroponimska sodržina », *Prilozi na MANU*, XXXI, 2008.
- IORGA, Nicolae, « Éléments de communauté entre les peuples du Sud-Est européen », *Revue historique du Sud-Est européen*, 12, 1935.

ISCRU, Gheorghe, *Geto-Dacii: Națiunea matcă din spațiul carpato-danubo-balcanic*, Bucurest, Nicolae Bălcescu, 1995.

ISLER-KERÉNYI, Cornelia, *Dionysos in Archaic Greece. An Understanding through Images*, Leiden & Boston, Brill, 2007.

JANEV, Goran, « “Skopje 2014”: Erasing Memories, Building History », in Maria Couroucli, Tchavdar Marinov (dir.), *Balkan Heritages. Negotiating History and Culture*, Farnham, Ashgate, 2015.

JONKOV-VLADIKIN, Nikola, *Istorija na drevnite traki*, vol. 1-2, Plovdiv, 1911 et 1912.

JUNGINGER, Horst (dir.), *The Study of Religion under the Impact of Fascism*, Leiden, Brill, 2008.

KACAROV, Gavril, *Bălgarija v drevnostta. Istoriko-arheologičeski očerk*, Sofia, 1926.

KACAROV, Gavril, « Bităt na starite traki spored klasičeskite pisateli », *SbBAN*, 1, 1913.

KACAROV, Gavril, « Kuckerite », *Periodičesko spisanie*, LXVIII, 1907.

KACAROV, Gavril, *Makedonija i Elada v vreme na Filipa II*, Sofia, 1928.

KAKOURI, Katerina, *Dionysiaka: Ek tis simerinis laikis latreias ton Thrakon*, Athènes, Ideotheatron, 1999.

KARAKASIDOU, Anastasia, *Fields of Wheat, Hills of Blood. Passages to Nationhood in Greek Macedonia, 1870-1990*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 1997.

KARAVAS, Spyros, *Mystika kai paramythia apo tin istoria tis Makedonias*, Athènes, Vivliorama, 2014.

KAROLIDIS, Pavlos, « Peri Thrakon kai Thrakis », *Thrakika*, 1929.

KAZAROW, Gawril, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo, J. Studnička & Co., 1916.

KAZAROW, Gawril, *Quelques observations sur la question de la nationalité des Anciens Macédoniens*, Paris, Ernest Leroux, 1910.

KAZAROW, Gawril, « Thrace », in *The Cambridge Ancient History*, vol. VIII, Cambridge, Cambridge University Press, 1930.

KAZAROW, Gawril, « Thrakische Religion », in *Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, VI, A, 1, Stuttgart, Metzler, 1936.

KITOV, Georgi, Daniela Agre, *Văvedenie v trakijskata arheologija*, Sofia, Avalon, 2002.

KITROMILIDES, Paschalis, « On the Intellectual Content of Greek Nationalism: Paparrigopoulos, Byzantium and the Great Idea », in David Ricks, Paul Magdalino (dir.), *Byzantium and the Modern Greek Identity*, London, Ashgate, 1998.

KJOSEV, Aleksandăr, « Trakija: prednacionalno, nacionalno i komunističesko konstruirane na mesta na pamet », in *Okolo Pier Nora. Mesta na pamet i konstruirane na nastojašteto*, Sofia, Dom na naukite za čoveka i obštествoto, 2004.

KLANICZAY, Gábor, Michael Werner et Ottó Gecser (dir.), *Multiple Antiquities – Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*, Frankfurt & New York, Campus Verlag, 2011.

KOFOS, Evangelos, *Nationalism and Communism in Macedonia*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1964.

KOHL, Philip, Clare Fawcett (dir.), *Nationalism, Politics and the Practice of Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

KOHL, Philip, Mara Kozelsky et Nachman Ben-Yehuda (dir.), *Selective Remembrances: Archaeology in the Construction, Commemoration, and Consecration of*

*National Pasts*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

KOLIOPOULOS, Ioannis, *Istoria tis Ellados apo to 1800. To ethnos, i politeia kai i koinonia ton Ellinon*, vol. 1, Athènes, Vanias, 2000.

KOSTOPOULOS, Tasos, *I apagorevmeni glossa. Kratiki katastoli ton slavikon dialekton stin Elliniki Makedonia*, Athènes, Mavri lista, 2000.

KOSTOPOULOS, Tasos, *To "Makedoniko" tis Thrakis. Kratikoi schediasmoi gia tous Pomakous (1956-2008)*, Athènes, Vivliorama, 2009.

KOTSAKIS, Kostas, « The Past is Ours. Images of Greek Macedonia », in Lynn Meskell (dir.), *Archaeology under Fire: Nationalism, Politics and Heritage in the Eastern Mediterranean and Middle East*, London & New York, Routledge, 1998.

KOURTIDIS, Konstantinos, « I epigraphi tou chrysou daktyliidiou tou choriou Ezerovo », *Thrakika*, 1932.

KOURTIDIS, Konstantinos, *Istoria tis Thrakis apo ton archaiotaton chronon mechri tou 46 m.Ch.*, Athènes, Alevropoulou, 1932.

KOURTIDIS, Konstantinos, *Ta archaia ellinika mystiria, itoi ta Kaveiria – Dionysia – Orphika kai Eleusinia*, Athènes, Damianos, 1934.

KRETSCHMER, Paul, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1896.

LAZOVA, Cvete, « Săzdavaneto na mikenskata epoha: značenje i upotrebi », in *Studia Classica Serdicensia*, 1, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 2010.

LICA, Vasile, « De la thracologie la thracomanie. Glose marginale », in Corneliu Gaiu, Cristian Găzdac (dir.), *Fontes Historiae. Studia in honorem Demetrii Protase*, Bistrița & Cluj-Napoca, Accent, 2006.

- LILOVA, Desislava, *Văzroždenskite značenja na nacionalното ime*, Sofia, Prosveta, 2003.
- LINFORTH, Ivan, « Oi athanatizontes (Herodotus 4.93-96) », *Classical Philology*, 13, 1918.
- MAGKRIOTIS, Yannis, « Pomakoi i Rodopaioi », *Thrakika*, 1980-1981 / *Pomakoi i Rodopaioi: oi Ellines mousoulmanoi*, Athènes, Risos, 1990.
- MAIORESCU, Titu, « În contra direcției de astăzi în cultura română », *Convorbiri literare*, 19, 1868.
- MANOLOV, Ilija, « Drevnefrakijskie ēlementy v bolgarskoj narodnoj muzyke », in *Actes du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie (Bucarest, 4-10 septembre 1976)*, vol. 3, Bucarest, Editura Academiei RSR, 1980.
- MARANGIANOU-DERMOUSI, Evangelia, « O Orpheas sti Thraki », *Thrakika*, 1991-1992.
- MARAZOV, Ivan, *Mitologija na trakite*, Sofia, Sekor, 1994.
- MARAZOV, Ivan, *Mitologija na zlatoto*, Sofia, Hristo Botev, 1994.
- MARAZOV, Ivan, *Vidimijat mit. Izkustvo i mitologija*, Sofia, Hristo Botev, 1992.
- MARCHAND, Suzanne, *Down from Olympus: Archaeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton, Princeton University Press, 2003.
- MARINOV, Tchavdar, « Anticommunist, but Macedonian: Politics of Memory in the Republic of Macedonia », *Tokovi istorije*, 1-2, 2009.
- MARINOV, Tchavdar, « Dobre došli v rodinata na Orfej: trakijskoto nasledstvo meždu konstruirane i komercializirane », *Kritika i humanizăm*, 39, 2012.
- MARINOV, Tchavdar, « Entre Berlin, Vienne et Sofia : la contribution germanophone à la formation des études thraces en Bulgarie », *Revue germanique internationale*, 16 (*Archéologies méditerranéennes*), 2012.

- MARINOV, Tchavdar, « Famous Macedonia, the Land of Alexander: Macedonian Identity at the Crossroads of Greek, Bulgarian and Serbian Nationalism », in Roumen Daskalov, Tchavdar Marinov (dir.), *Entangled Histories of the Balkans*, vol. 1: *National Ideologies and Language Policies*, Leiden & Boston, Brill, 2013.
- MARINOV, Tchavdar, *La Question macédonienne de 1944 à nos jours. Communisme et nationalisme dans les Balkans*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- MARTIDIS, Michail, « Panellinioi Orphikoi Panthrakikoi agones stivou », *Thrakika*, 2005-2007.
- MARTINEZ, Jean-Luc et alii (dir.), *L'Épopée des rois thraces. Des Guerres médiques aux invasions celtes 479-278 avant J.-C. Découvertes archéologiques en Bulgarie*, Paris, Musée du Louvre / Somogy, 2015.
- MEGAS, Georgios, « Anastenaria kai ethima tis Tyrinis Defteras eis to Kosti kai ta perix autou choriou tis Anatolikis Thrakis », *Laographia*, 19, 1960-1961.
- MESKELL, Lynn (dir.), *Archaeology under Fire: Nationalism, Politics and Heritage in the Eastern Mediterranean and Middle East*, London & New York, Routledge, 1998.
- MICHAIL-DEDE, Maria, « Anastenari (I Drosia tis Fotias) », *Thrakika*, 1988-1990.
- MICHAIL-DEDE, Maria, « O “Kalogeros” stin Agia Eleni Serron », *Thrakika*, 1979.
- MICHAIL-DEDE, Maria, « Ta tragoudia kai oi choroï ton anastenaridon », *Thrakika*, 1978.
- MICHAIL-DEDE, Maria, « To Anastenari », *Thrakika*, 1972-1973.
- MIHĂILESCU-BÎRLIBA, Lucrețiu, « Nationalism in Romanian Archaeology up to 1989 », *Studia Antiqua et Archaeologica*, 3-4, 1996-1997.

MIHĂILESCU-BÎRLIBA, Virgil, « Impact of Political Ideas in Romanian Archaeology before 1989 », *Studia Antiqua et Archaeologica*, 3-4, 1996-1997.

MIHAILOV, Georgi, « Épigramme funéraire d'un Thrace », *Revue des études grecques*, 64, 1951.

MIHAJLOV, Georgi, *Trakite*, Sofia, Dărzavno voenno knigoizdatelstvo, 1972.

MILADINOVSKA, Liljana, *Makedonsko arheološko naučno društvo. Bibliografija na makedonskata arheologija 1945-2000*, Ohrid, Zavod za zaštita na spomenicite na kulturata, 2001.

MISHKOVA, Diana, « Differentiation in Entanglement: Debates on Antiquity, Ethnogenesis and Identity in Nineteenth-Century Bulgaria », in Gábor Klaniczay, Michael Werner et Ottó Gecser (dir.), *Multiple Antiquities – Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*, Frankfurt & New York, Campus Verlag, 2011.

MISHKOVA, Diana, « The Politics of Regionalist Science: The Balkans as a Supranational Space in Late Nineteenth to Mid-Twentieth Century Academic Projects », *East Central Europe*, 39, 2012.

MOMIGLIANO, Arnaldo, *Sagesses barbares : les limites de l'hellénisation*, Paris, Maspero, 1980.

MONOVA, Miladina, « De l'historicité à l'ethnicité : Les Égéens ou ces autres Macédoniens », *Balkanologie*, V, 2001.

MORRIS, Christine, « From Ideologies of Motherhood to "Collecting Mother Goddesses" », in Yannis Hamilakis, Nicoletta Momigliano (dir.), *Archaeology and European Modernity: Producing and Consuming the 'Minoans'*, Padova, Bottega d'Erasmus & Aldo Ausilio Editore, 2006.

NEMETI, Sorin, *Sincretismul religios în Dacia romană*, Cluj, Presa Universitară Clujeană, 2005.

- NEOFOTISTOS, Vasiliki, « Going Home to Pakistan: Identity and Its Discontents in Southeastern Europe », *Identities: Global Studies in Culture and Power*, 18, 2011.
- NICULESCU, Gheorghe-Alexandru, « Archaeology and Nationalism in *The History of the Romanians* », in Philip Kohl, Mara Kozelsky et Nachman Ben-Yehuda (dir.), *Selective Remembrances: Archaeology in the Construction, Commemoration, and Consecration of National Pasts*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.
- NICULESCU, Gheorghe-Alexandru, « Nationalism and the Representation of Society in Romanian Archaeology », in *Nation and National Ideology. Past, Present and Prospects*, Bucharest, New Europe College, 2002.
- NIKOLOVA, Vidka, « Bogomilstvoto-nestinarstvo i negovi trako-orfičeski predobrazi », in *Eighth International Congress of Thracology: Thrace and the Aegean*, vol. 2, Sofia, Europa Antiqua & BAS, 2002.
- OGNEENOVA-MARINOVA, Ljuba, « Thracia Pontica », in *Thracia Pontica I. Premier Symposium international*, Sofia, 1982.
- ORNEA, Zigu, *The Romanian Extreme Right: the 1930s*, Boulder, East European Monographs, 1999.
- OVČAROV, Nikolaj, *Otkritijata na bālgarskija Indiana Džouns*, Sofia, Zaharij Stojanov, 2008.
- ÖZDOĞAN, Mehmet, « Ideology and Archaeology in Turkey », in Lynn Meskell (dir.), *Archaeology under Fire: Nationalism, Politics and Heritage in the Eastern Mediterranean and Middle East*, London & New York, Routledge, 1998.
- ÖZDOĞAN, Mehmet, « Heritage and Nationalism in the Balkans and Anatolia or Changing Patterns: What has Happened Since Hasluck? », in David Shankland (dir.)

*Archaeology, Anthropology and Heritage in the Balkans and Anatolia*, Istanbul, Isis Press, 2004.

PALIGA, Sorin, « The Tablets of Tărtăria – an Enigma? A Reconsideration and Further Perspectives », *Dialogues d'histoire ancienne*, 19, 1993.

PANOV, Branko. (dir.), *Istorija na makedonskiot narod*, vol. 1, Skopje, Institut za nacionalna istorija, 2000.

PAPACHRISTODOULOU, Polydoros, « I Thraki apo ta poly palia chronia », *ATHLGTH*, 32, 1966.

PAPACHRISTODOULOU, Polydoros, « I Thrakiki glossa kai oi Slavoi », *ATHLGTH*, 31, 1965.

PAPACHRISTODOULOU, Polydoros, « Oi Pomakoi », *ATHLGTH*, 23, 1958.

PAPACHRISTODOULOU, Polydoros, « Simeiomata kai paratiriseis stin telesi ton Anastenarion 1952 kai 1953 sto Langada Thessalonikis », *ATHLGTH*, 18, 1953.

PAPACHRISTODOULOU, Polydoros, « Symmikta laographika Adrianoupoleos », *Thrakika*, 1929.

PAPACHRISTODOULOU, Polydoros, « T'Anastenaria apo nea stoicheia tou 1952 (Maïou 21) », *ATHLGTH*, 18, 1953.

PAPACHRISTODOULOU, Polydoros, « T'Anastenaria, oi Kalogeroi, Seïmenides k'oi Piterades », *ATHLGTH*, 15, 1950.

PAPARRIGOPOULOS, Konstantinos, *Istoria tou ellinikou ethnous*, vol. 1, Athènes, Pavlidou, 1860.

PAPARRIGOPOULOS, Konstantinos, *Istoria tou ellinikou ethnous*, vol. 1, 1-2, Athènes, Eleutheroudakis, 1932.

PAPOULIA, Vasiliki, « Phaseis entaxeos archaion phylon tis Chersonisou tou Aimou ston elliniko kosmo », in *I istoriki, archaiologiki kai laographiki ereuna gia ti Thraki*, Thessalonique, IMCHA, 1988.

PÂRVAN, Vasile, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, Cultura națională, 1926.

- PASTUHOV, Ivan, *Starite traki v Bălgarija*, Sofia, Hristo G. Danov, 1929.
- PERDRIZET, Paul, *Cultes et mythes du Pangée*, Paris, Berger-Levrault, 1910.
- PETRE, Zoe, *Practica nemuririi. O lectură critică a izvoarelor grecești referitoare la geți*, Iași, Polirom, 2004.
- PETTAZZONI, Raffaele, « La religione dell'antica Tracia », in *Serta Kazaroviana. Sbornik Gavril Kacarov. Statii, posveteni po slučaj na sedemdesetgodišninata mu*, vol. 1, Sofia, BAN, 1950.
- PETTIFER, James (dir.), *The New Macedonian Question*, Basingstoke & London, Macmillan, 1999.
- POGHIRC, Cicerone, « Thrace et daco-mésien : langues ou dialectes ? », *Thraco-Dacica*, 1, 1976.
- POPOV, Dimităr, *Trakologija*, Sofia, Lik, 1999.
- POPOV, Dimităr, *Zalmoksis. Religija i obštество na trakite*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1989.
- POPOV, Hristo, « Settlements », in Julia Valeva, Emil Nankov et Denver Graninger (dir.), *A Companion to Ancient Thrace*, Chichester, Wiley/Blackwell, 2015.
- POPOV, Hristo, *Urbanizacijata vāv vātrešnrite rajoni na Trakija i Ilirija prez VI-I vek predi Hrista*, Sofia, Nous, 2002.
- PROEVA, Nade, « Nacionalnite mitovi vo sovremena Evropa i negiranjeto na makedonskiot identitet », *Slavia Meridionalis*, 12, 2012.
- PROEVA, Nade, « Savremeni makedonski mit kao odgovor na nacionalne mitove suseda: albanski panilirizam, bugarski pantrakizam i grčki panhelenizam », *Zgodovinski časopis*, 64, 2010.
- PROEVA, Nade, *Studii za antičkite Makedonci*, Skopje/Ohrid, Macedonia Prima, 1997.
- QUENTIN, François, « Archéologie culturelle et histoire des religions antiques en Albanie », *Kernos*, 24, 2011.

- RABADŽIEV, Kostadin, *Elinski misterii v Trakija. Opit za arheologičeski pročit*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 2002.
- RAJČEVSKI, Stojan, Valerija Fol, *Kukerät bez maska*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo, 1993.
- REVEL, Jacques, François Hartog (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, EHESS, 2001.
- RHOUSOPOULOS, Athanasios, *De Zalmoxide secundum veterum auctoritatem*, Göttingen, 1852.
- RISTOVSKI, Blaže, *Istorija na makedonskata nacija*, Skopje, MANU, 1999.
- ROESLER, Eduard Robert, *Romänische Studien. Untersuchungen zur älteren Geschichte Romäniens*, Leipzig, 1871.
- ROHDE, Erwin, *Psyche. Seelenkult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen*, Freiburg i. B. & Leipzig, Mohr, 1894 / *Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité*, Paris, Payot, 1928.
- ROMAIOS, Konstantinos, « Laïkes latreies tis Thrakis. Anastenaria. Teleti tis Tyrinis Defteras », *ATHLGTH*, 11, 1944-1945.
- ROMALO, Dan, *Cronică apocriřă pe plăci de plumb?*, Bucarest, Arvin Press, 2003.
- ROUDOMETOF, Victor, *Nationalism, Globalization and Orthodoxy: The Social Origins of Ethnic Conflict in the Balkans*, Westport, Greenwood Press, 2001.
- RUSSU, Ion Iosif, « Limba română, limbile balcanice și substratul. Elemente autohtone, traco-dace, în limba română », in Idem, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, Dacica, 2009.
- RUSSU, Ion Iosif, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, Editura Academiei RPR, 1959.
- SAKELLARIOU, Michael (dir.), *Macedonia: 4000 Years of Greek History and Civilization*, Athènes, Ekdotike Athenon, 1983.

SAKELLARIOU, Michel, *Peuples préhelléniques d'origine indo-européenne*, Athènes, Ekdotiki Athinon, 1977.

SAMSARIS, Dimitris, « Les influences mycénienes sur les Thraces », in *Thracians and Mycenaeans. Proceedings of the Fourth International Congress of Thracology. Rotterdam, 24-26 September 1984*, Leiden, Brill, 1989.

SAMSARIS, Dimitris, *O exellinismos tis Thrakis kata tin elliniki kai romaïki archaiotita*, Thessalonique, Altintzi, 1980.

SĂVESCU, Napoleon, *We are not Descendants of Rome: Noi nu suntem urmașii Romei*, Bucarest, Intact, 2002.

SCHLESIER, Renate, « Olympische Religion und Chthonische Religion », in Ugo Bianchi (dir.), *The Notion of "Religion" in Comparative Research. Selected Proceedings of the XVI<sup>th</sup> IAHR Congress*, Roma, "L'Erma" di Bretschneider, 1994.

ŠEJTANOV, Najden, *Velikobălgarski svetogled I. Balkano-bălgarski titaniză*m, Sofia, Rodna misăl, 1939.

SEURE, Georges, *Archéologie Thrace : documents inédits et peu connus*, Paris, Leroux, 1913.

SEURE, Georges, « Les images thraces de Zeus Kéraunos », *Revue des études grecques*, 26, 1913.

SHEA, John, *Macedonia and Greece. The Struggle to Define a New Balkan Nation*, Jefferson & London, McFarland & Company, 1997.

SILBERMAN, Neil, *Between Past and Present: Archaeology, Ideology, and Nationalism in the Modern Middle East*, New York, Henry Holt, 1989.

SÎRBU, Valeriu, Gelu Florea, *Les Géo-Daces. Iconographie et imaginaire*, Cluj, Centre d'études transylvaines, 2000.

ŠIŠMANOV, Ivan, « Trakijskata teorija na Canja Ginčev », *Jubileen sbornik na Slavjanskata beseda*, 1895.

- SKALIERIS, Georgios, *Laoi kai phylai tis Mikras Asias*, Athènes, 1922.
- SKORDELIS, Vlasios, « Ellinikon lexilogion ek tis Rodopis », *Vyron*, 1874.
- SKORDELIS, Vlasios, *Meditationes Thracicae. Thrakikai meletai*, Leipzig, Walter Wiegand, 1877.
- SKORDELIS, Vlasios, *Peri Thrakis*, Constantinople, 1865.
- SKORDELIS, Vlasios, *To chorion tis Rodopis*, Athènes, 1875.
- SPATHARI-BEGLITI, Eleni, *Istoriki kai koinoniki laographia Anatolikis Thrakis*, Athènes, Livani, 1997.
- STOYANOVA, Daniela, « Tomb Architecture », in Julia Valeva, Emil Nankov et Denver Graninger (dir.), *A Companion to Ancient Thrace*, Chichester, Wiley/Blackwell, 2015.
- SZŰCS-CSILLIK, Iharka et alii, « Case Studies of Archaeoastronomy in Romania », *Archeologia e Calcolatori*, 21, 2010.
- TASSIGNON, Isabelle, « Sabazios dans les panthéons des cités d'Asie Mineure », *Kernos*, 11, 1998.
- TEODOROV, Evgenij, *Drevnotrakijsko nasledstvo v bălgarskija folklor*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1972.
- THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2001.
- I THRAKI ston Ellino-Romaïko kosmo. Thrace in the Graeco-Roman World*, Athens, National Hellenic Research Foundation, 2007.
- TISMĂNEANU, Vladimir, *Stalinism for All Seasons. A Political History of Romanian Communism*, Berkeley, Los Angeles & London, University of California Press, 2003.
- TOCILESCU, Grigore, *Dacia înainte de Romani*, Bucarest, 1880.
- TODOROVA, Henrieta, « Die Übergang vom Äneolithikum zur Bronzezeit in Bulgarien. Die

Ethnogenese der Thraker », in *Dritter internationaler thrakologischer Kongress zu Ehren W. Tomascheks*, 2.-6. Juni 1980 Wien, vol. 1, Sofia, Swjat, 1984.

TOMASCHEK, Wilhelm, *Die Alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung*, vol. 1-2, Wien, F. Tempsky, 1893-1894.

TOMOV, Roman, *Imperatorite-orfici. Orfizăm i ranno hristijanstvo IV-VI vek*, Sofia, Akademično izdatelstvo & Prozorec, 1998.

TORJUSSEN, Stian Sundell, *Metamorphoses of Myth. A Study of the "Orphic" Gold Tablets and the Derveni Papyrus*, Saarbrücken, VDM Verlag, 2010.

TRENCSÉNYI, Balázs, « Relocating Ithaca: Alternative Antiquities in Modern Bulgarian Political Discourse », in Gábor Klaniczay, Michael Werner et Ottó Gecser (dir.), *Multiple Antiquities – Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*, Frankfurt & New York, Campus Verlag, 2011.

TROEBST, Stefan, *Die bulgarisch-jugoslawische Kontroverse um Makedonien 1967-1982*, München, Oldenbourg, 1983.

TSETSKHLADZE, Gocha, « Who Built the Scythian and Thracian Royal and Elite Tombs? », *Oxford Journal of Archaeology*, 17, 1998.

TSIBIRIDOU, Fotini, *Les Pomak dans la Thrace grecque. Discours ethnique et pratiques socioculturelles*, Paris, L'Harmattan, 2000.

TSIRTSONI, Zoï, « Mon récent est plus ancien que ton moyen » : motifs d'une guerre balkanique en cours », in Pascal Darcque, Michael Fotiadis et Olga Polychronopoulou (dir.), *Mythos. La préhistoire égéenne du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle après J.-C. (BCH Supplément 46)*, 2006.

- TSONEV, Lyubomir, Dimiter Kolev, « Megalithic Structures and Dolmen Orientation in Bulgaria », *Archaeoastronomy and Ancient Technologies*, 1, 2013.
- TSOPANIS, Konstantinos, *Orphismos kai Christianismos*, Athènes, Iamvlichos, 2003.
- TSOUNTAS, Christos, « I proïstoriki Thraki », *Thrakiki epetiris*, 1897.
- TUNA, Numan, Zeynep Aktüre et Maggie Lynch (dir.), *Thracians and Phrygians: Problems of Parallelism*, Ankara, METU, 1998.
- ȚURCANU, Florin, *Mircea Eliade. Le prisonnier de l'histoire*, Paris, La Découverte, 2003.
- TUTUNGIU, Paul, « The Thracian Mythical Substratum of “Miorița” », in *Actes du II<sup>e</sup> Congrès international de thracologie (Bucarest, 4-10 septembre 1976)*, vol. 3, Bucarest, Editura Academiei RSR, 1980.
- TZOICHEV, Chavdar, « Trade », in Julia Valeva, Emil Nankov et Denver Graninger (dir.), *A Companion to Ancient Thrace*, Chichester, Wiley/Blackwell, 2015.
- VALTCHINOVA, Galia, « Le passé, la nation, la religion : la politique du patrimoine en Bulgarie socialiste », *Études balkaniques*, 12, 2005.
- VALTCHINOVA, Galia, « Vanga, la « Pythie bulgare » : Idées et usages de l'Antiquité en Bulgarie socialiste », *Dialogues d'histoire ancienne*, 31, 2005.
- VALTCHINOVA, Galia, « Visionaries and the National Idea in Interwar Bulgaria: The Circle of the Orthodox Association The Good Samaritan », *Acta Ethnographica Hungarica*, 54, 2009.
- VANGELI, Anastas, *Antička segašnost. Osvrt kon grčko-makedonskiot spor za Aleksandrovoto nasledstvo*, Skopje, Templum, 2011.
- VARVOUNIS, Manolis, *Laïkes thriskeftikes teletourgies stin Anatoliki kai ti Voreia Thraki*, Athènes, Poreia, 2010.

- VASIADIS, Iroklis, *Thrakikos, itoi, peri tis Archaiais Thrakis kai ton laon autis*, Constantinople, 1872.
- VASSILEVA, Maya, « Thracia Pontica as an Instrument of Research », in *Thracia Pontica V*, Varna, 1994.
- VENEDIKOV, Ivan, *Mednoto gumno na prabǎlgarite*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1983.
- VENEDIKOV, Ivan, *Raždaneto na bogovete*, Sofia, Arges, 1992.
- VENEDIKOV, Ivan, Alexander Fol (dir.), *Trakijski pametnici*, vol. 1: *Megalitite v Trakija*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1976.
- VENEDIKOV, Ivan, Todor Gerasimov, *Trakijskoto izkustvo*, Sofia, Bǎlgarski hudožnik, 1973.
- VERDERY, Katherine, *National Ideology under Socialism. Identity and Cultural Politics in Ceaușescu's Romania*, Berkeley, Los Angeles & Oxford, University of California Press, 1991.
- VIZYINOS, Georgios, « Oi Kalogeroi kai i latreia tou Dionysou en Thraki », *Thrakiki epetiris*, 1, 1897.
- VOLOVICI, Leon, *Nationalist Ideology and Antisemitism: The Case of Romanian Intellectuals in the 1930s*, Oxford, Pergamon Press, 1991.
- VOSS, Christian, « Verschriftungsversuche des Ägäis-Makedonischen im 20. Jahrhundert », *Zeitschrift für Slawistik*, 48, 2001.
- VULPE, Radu, « Histoire des recherches thracologiques en Roumanie », *Thraco-Dacica*, 1, 1976.
- XENOPOL, Alexandru Dimitrie, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, vol. 1, Iași, 1888.
- XYDOPOULOS, Ioannis, *I eikona ton Thrakon stin Klasiki Istoriographia*, Thessalonique, Afoi Kyriakidi, 2007.
- XYGALATAS, Dimitris, « Ethnography, Historiography, and the Making of History in the Tradition of the Anastenaria », *History and Anthropology*, 22, 2011.

YALOURI, Eleana, *The Acropolis: Global Fame, Local Claim*, Oxford, Berg, 2001.

ZAHARIEV, Stefan, *Geografiko-istoriko-statističesko opisanie na Tatar-Pazardžiškata kaaza*, Vienne, 1870.

ŽIVKOVA, Ljudmila, *Kazanlaškata grobnica*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1974.

ŽIŽEK, Slavoj (dir.), *Mapping Ideology*, London & New York, Verso, 1994.

## 5. Sites internet

ANTOHI, Sorin, « Romania and the Balkans. From Geocultural Bovarism to Ethnic Ontology »,

<http://www.iwm.at/read-listen-watch/transit-online/romania-and-the-balkans/>.

ELENKOV, Ivan, « The Science of History in Bulgaria in the Age of Socialism. The Problematic Mapping of Its Institutional Boundaries », *CAS Working Paper Series*, Issue 1, Sofia, 2007,

<http://www.cas.bg/uploads/files/Sofia-Academic-Nexus-WP/Ivan%20Elenkov.pdf>.

*Enciklopedija Drevna Trakija i trakite*,

[http://www.thracians.net/index.php?option=com\\_content&task=view&id=270](http://www.thracians.net/index.php?option=com_content&task=view&id=270).

HATZOPOULOS, Miltiades, « The Speech of the Ancient Macedonians, in the Light of Recent Epigraphic Discoveries »,

<http://macedonia-evidence.org/macedonian-tongue.html>.

*Les sanctuaires rupestres des Thraces*, <http://rock-cut.thracians.org/en/index.php>.

MARINOV, Tchavdar, « La Guerre de l'Étoile : les controverses sur l'Antiquité macédonienne entre la Grèce et la République de Macédoine »,

<http://www.mom.fr/ressources-numeriques/documents-numerises/colloques-texte-integral/patrimoines-culturels-en-mediterranee-orientale/2eme-atelier>.

« Na čekor do otkrivanjeto na grobot na Aleksandar Makedonski », <http://kicevo.mk/p1120/>.

« Ohrigjani patuvaat niz vremeto », <http://www.ohridnews.com/vesti/9066>.

*Peštera Vulvata,*

[http://www.nasamnatam.com/patepis/Peshtera\\_Vulvata-278.html](http://www.nasamnatam.com/patepis/Peshtera_Vulvata-278.html).

*San paramythi...*

<http://www.ert-archives.gr/V3/public/main/page-assetview.aspx?tid=0000068695&tsz=0&autostart=0>.

« Tasoulas gia Amphipoli: “Perimename 2.314 chronia. Den mporoume na kanoume ypomoni dyo vdomades akomi;” »,

<http://www.protothema.gr/culture/article/402098/tasoulas-gia-amfipoli-perimename-2314-hronia-den-boroume-na-kanoume-upomoni-duo-vdomades-akomi/>.

TRAJANOSKI, Žarko, « Veruvale ili ne: Makedonski neolit », [http://jasnesumjas.blogspot.gr/2007/09/blog-post\\_11.html](http://jasnesumjas.blogspot.gr/2007/09/blog-post_11.html).

TRENCSÉNYI, Balázs, « The Nationalization of Philosophy: Constructing a Bulgarian ‘National Ontology’ in the Interwar Period », *CAS Working Paper Series*, Issue 1, Sofia, 2007, <http://www.cas.bg/uploads/files/Sofia-Academic-Nexus-WP/Balazs%20Trencsenyi.pdf>.

VANGELI, Anastas, *Antiquity Musing: Reflections on the Greco-Macedonian Symbolic Contest over the Narratives of the Ancient Past*, Budapest, Central European University, 2009,

[http://www.etd.ceu.hu/2009/vangeli\\_anastas.pdf](http://www.etd.ceu.hu/2009/vangeli_anastas.pdf).

VASSILEVA, Maya, « Achaemenid Interfaces: Thracian and Anatolian Representations of Elite Status », *Bollettino di Archeologia on line. Volume speciale*, 2010, [http://www.bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/documenti/generale/4\\_Vassileva\\_paper.pdf](http://www.bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/documenti/generale/4_Vassileva_paper.pdf).

## *Table des matières*

<b><i>Remerciements</i></b>	7
<b><i>Note sur la translittération</i></b>	9
<b><i>Avant-propos</i></b>	
Qui sont les Thraces ? Un aperçu des points de vue anciens et modernes	11
Présentation du travail : thématique et cadre méthodologique	25
<b><i>Chapitre I. « Les plus braves et les plus justes d'entre les Thraces » : l'invention de l'origine et de la spiritualité géto-daces en Roumanie</i></b>	35
Thraces/Gètes/Daces : présentation des enjeux idéologiques en Roumanie	37
Entre Romains et Daces : l'évolution des constructions de l'origine roumaine au XIX <sup>e</sup> et au début du XX <sup>e</sup> s.	42
Les Géto-Daces dans les articulations de la « spécificité nationale » pendant l'entre-deux-guerres	48
Études thraces et discours identitaire sous le régime communiste (de 1945 à la fin des années 1960)	57
Mircea Eliade et l'apothéose des « ancêtres daces » à l'époque de Ceaușescu	66
Le <i>protochronisme</i> roumain : de la thracologie à la <i>thracomanie</i>	75
Les Géto-Daces et leur « spiritualité sublime » : remarques supplémentaires	81

<b>Chapitre II. De Barbares à Hellènes préhistoriques : les Thraces anciens en Grèce moderne</b>	85
La Thrace et les Thraces – aux marges de l’espace grec	87
Vers une récupération symbolique des Thraces anciens : les enjeux d’une lutte gréco-bulgare	92
La Thrace comme la source de la religion grecque : les études de l’entre-deux-guerres	98
Les Thraces : Barbares ou partie intégrante de l’hellénisme ?	107
<i>Kalogeros, Anastenaria</i> et la pertinence identitaire de la Thrace dans les études du folklore grec	112
Des Thraces islamisés ? La redécouverte de l’identité pomaque et la politique nationale en Thrace grecque	127
<b>Chapitre III. « Le pays d’Orphée » : les usages de l’Antiquité et la construction de la thracologie en Bulgarie</b>	135
Slaves, Proto-Bulgares ou Thraces ?	137
Les dilemmes de l’origine en Bulgarie	
La quête d’une Antiquité nationale au XIX <sup>e</sup> s.	141
Les enjeux anti-grecs	
La professionnalisation des études thraces en Bulgarie entre 1900 et la Seconde Guerre mondiale	146
Les Thraces dans les articulations de la continuité historique et de la particularité spirituelle des Bulgares pendant l’entre-deux-guerres	154
Le discours identitaire et la formation du champ disciplinaire de la thracologie en Bulgarie communiste	160

Les origines de l' <i>indo-européanisation</i> , la <i>communauté thraco-pélasge</i> et la <i>thalassocratie</i> <i>thrace</i> : les spécialistes bulgares à la recherche d'une Thrace plus qu'archaïque	173
Les interprétations de la religion en Thrace ancienne. L'invention de l' <i>orphisme thrace</i> par Alexander Fol	180
Approches structuralistes et ethnographiques dans la thracologie. L'imaginaire des « traditions populaires »	191
<i>Thracomanie</i> à la bulgare : les développements de l'époque post-communiste	196
<b>Conclusion. Les études thraces, ou les aspects problématiques d'un dialogue balkanique réussi</b>	203
<b>Supplément. La « Guerre de l'Étoile » : les controverses sur l'Antiquité macédonienne entre la Grèce et la République de Macédoine</b>	213
L'enjeu politique du patrimoine macédonien antique : « l'Étoile de Vergina » comme symbole identitaire	217
La Macédoine ancienne dans le discours national grec. Le développement de l'archéologie en Macédoine grecque	223
La référence à la Macédoine ancienne dans le nationalisme macédonien, XIX <sup>e</sup> -XX <sup>e</sup> s. L'archéologie en République yougoslave de Macédoine	228
Après l'indépendance : « l'antiquisation » de l'identité macédonienne	233
Usages de l'Antiquité et traumatismes du passé récent	240
<b>Références bibliographiques</b>	245

L'HISTOIRE  
AUX ÉDITIONS L'HARMATTAN

*Dernières parutions*

**L'ESPACE DANS L'ANTIQUITÉ**

*Sous la direction de Patrick Voisin et Marielle de Béchillon*

L'espace est un thème permanent de la littérature antique, d'Homère au Ve siècle ap. J.-C. Il s'impose comme une préoccupation partagée, de l'habitant le plus humble à l'intellectuel le plus illustre. Les écrits antiques s'intéressent aux expériences et aux représentations de l'espace et nous invitent à un voyage au sein des mentalités antiques : c'est d'une ouverture de nature anthropologique dont il sera question, l'espace révélant également les valeurs, le mode de vie, les croyances ou les besoins de ces différentes civilisations.

*(Coll. Kubaba, 38.00 euros, 378 p.)*

*ISBN : 978-2-343-05822-1, ISBN EBOOK : 978-2-336-37353-9*

**HÉPHAÏSTOS LE DIEU BOITEUX**

*Andrieu Gilbert*

Presque toutes les mythologies possèdent un dieu boiteux, souvent forgeron : le cas d'Héphaïstos n'est pas unique et doit correspondre à un signe particulier qu'il faut trouver. Pourquoi ce dieu est-il si différent des autres et que représente cette singularité ? La singularité de cette divinité, qui semble à la fois immortelle et cependant particulière au point d'être presque rejetée, interroge. Homère nous en donne une image assez réductrice qu'il faut dépasser si l'on veut comprendre ce que les aèdes cachaient derrière leurs légendes.

*(17.00 euros, 170 p.)*

*ISBN : 978-2-343-05974-7, ISBN EBOOK : 978-2-336-37490-1*

**POURQUOI ? LES LUMIÈRES À L'ORIGINE DE L'HOLOCAUSTE**

*Valdman Edouard*

Et si la grande tentation pour les Juifs était d'oublier leur identité ? Et si l'assimilation faisait le lit de l'antisémitisme ? Et si la laïcité exacerbait les antagonismes religieux ? Et si les origines de l'Holocauste étaient à chercher aussi du côté des Lumières ? La réflexion de l'auteur, loin des préjugés bien pensants, est une contribution essentielle dans un contexte de résurgence de l'antisémitisme en Europe et dans le monde.

*(10.50 euros, 78 p.)*

*ISBN : 978-2-343-04928-1, ISBN EBOOK : 978-2-336-36942-6*

## LES TONDUES

### Un carnaval moche

*Brossat Alain*

*Préface de Geneviève Fraisse*

La tonte de milliers de femmes soupçonnées de «collaboration horizontale» avec l'ennemi est un phénomène qui a longtemps filé entre les doigts des historiens professionnels. Partant de cet embarras, l'auteur tente de saisir ces violences comme un phénomène «total» dont chaque facette ne s'éclaire qu'au prix de la mobilisation des savoirs et d'hypothèses infiniment variées. Le développement tardif, mais désormais bien ancré, en France, des études de genre souligne l'intérêt de la réédition de ce livre paru la première fois en 1992.

*(Téraèdre, Coll. [Réédition, 36.00 euros, 348 p.]*

*ISBN : 978-2-36085-060-0, ISBN EBOOK : 978-2-336-37022-4*

## UN «MALGRÉ-NOUS» DANS L'ENGRENAGE NAZI

### Les sacrifiés de l'Histoire

*Cantinho Pereira Pedro*

Ce livre constitue un humble hommage aux Alsaciens et Mosellans incorporés de force dans les armées allemandes lors de la Seconde Guerre mondiale et qui vivent dans l'ambiguïté de leur destin. Dans ce cataclysme, les agresseurs ont souvent été victimes de leurs propres actes. En racontant l'histoire vraie de Paul Freundlich, jeune Alsacien dont la vie a été bouleversée par la Seconde Guerre mondiale, le narrateur revient sur son propre passé.

*(Coll. Mémoires du XXe siècle, série Seconde Guerre mondiale, 21.50 euros, 216 p.)*

*ISBN : 978-2-343-05059-1, ISBN EBOOK : 978-2-336-36992-1*

## TROUPES (LES) COLONIALES D'ANCIEN RÉGIME

### Fidelitate per Mare et Terras

*Lesueur Boris*

*Préface de Michel Vergé-Franceschi*

«Le désavantage des colonies qui perdent la liberté de commerce est visiblement compensé par la protection de la Métropole qui les défend par ses armes ou les maintient par ses lois». Cette phrase de Montesquieu résume les liens compliqués entre une métropole et ses colonies sous l'Ancien Régime. La prospérité apportée par les colonies devait être souvent défendue avec acharnement. Des compagnies détachées aux régiments coloniaux, l'aventure des soldats au temps de la Nouvelle-France et des Iles demeure singulière et mal connue.

*(SPM, Coll. Kronos, 45.00 euros, 534 p.)*

*ISBN : 978-2-917232-28-6, ISBN EBOOK : 978-2-336-36549-7*

## DROIT (LE) DES NOIRS EN FRANCE AU TEMPS DE L'ESCLAVAGE

### Textes choisis et commentés

*Boulle Pierre H., Peabody Sue*

En France entre le XVIe siècle et le XIXe siècle, la vision de l'individu doté d'une liberté formelle fut confrontée à l'existence de l'esclavage aux colonies, en particulier lorsqu'à partir de 1716 une exception au principe du sol libre fut octroyée aux planteurs qui souhaitaient amener en métropole leurs esclaves domestiques. Tout un appareil juridique dut être créé pour accommoder cette

exception. Le présent ouvrage cherche à illustrer les différentes étapes que prit cette recherche d'un équilibre entre liberté et esclavage.

(Coll. *Autrement Mêmes*, 29,00 euros, 291 p.)

ISBN : 978-2-343-04823-9, ISBN EBOOK : 978-2-336-36295-3

## **ÂGES (LES) DE L'HUMANITÉ**

### **Essai sur l'histoire du monde et la fin des temps**

*Bolton Robert*

Comment, quand et pourquoi le monde a-t-il commencé ? Et quand touchera-t-il à son terme ? Les deux mille dernières années sont analysées en termes de cosmologie traditionnelle, à l'aide de la science des nombres afin de permettre le calcul de la position de notre époque dans l'ère à laquelle elle appartient. L'auteur arrive à la conclusion qu'il y a de fortes probabilités pour que son terme coïncide avec la fin des temps.

(Coll. *Théoria*, 28,00 euros, 272 p.)

ISBN : 978-2-343-03921-3, ISBN EBOOK : 978-2-336-36288-5

## **DIVINATION (LA) DANS LA ROME ANTIQUE**

### **Études lexicales**

*François Guillaumont et Sophie Roesch (éds.)*

Les Romains vivaient dans un monde peuplé de signes de la volonté des dieux. Savoir lire ces signes, par le biais de la divination, permettait aux hommes de s'assurer le succès de leurs entreprises. L'objet de ce recueil est de compléter par une approche lexicale les nombreuses publications déjà consacrées à ce domaine de la religion antique, afin de mieux définir les croyances et les pratiques divinatoires des Romains.

(Coll. *Kubaba*, 15,50 euros, 150 p.)

ISBN : 978-2-343-04273-2, ISBN EBOOK : 978-2-336-36431-5

## **DISPARITION (LA) DU DIEU DANS LA BIBLE ET LES MYTHES HITTITES**

### **Essai anthropologique**

*Nutkowicz Hélène, Mazoyer Michel*

Drames et tragédies se succèdent qui voient les destructions de la nature, de l'homme et du cosmos dans les royaumes tant hattit que judéen, témoins de la rupture entre le monde terrestre et le monde divin. Quelles explications les peuples touchés par ces situations de crises apportent-ils ? Quels sont les points partagés et les divergences développées par ces deux peuples ?

(Coll. *Kubaba*, série *Antiquité*, 22,00 euros, 214 p.)

ISBN : 978-2-343-04876-5, ISBN EBOOK : 978-2-336-36434-6

## **ÉCHANGES (LES) MARITIMES ET COMMERCIAUX DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS (2 volumes)**

*Sous la direction de Philippe Sturmel*

Tous les peuples, ou presque, ont voulu faire de la mer et des océans leur terrain de jeu, de chasse, d'échanges ou d'aventures. À l'aube de l'époque moderne, la navigation commerciale connaît un essor spectaculaire et les terres apparaissent comme un obstacle à son développement. La mer, enfin, comme lieu de toutes

les spéculations, intellectuelles, philosophiques ou utopiques. C'est cette grande histoire que les communications rassemblées dans cet ouvrage ont l'ambition de raconter.

*(Volume 1, Coll. Méditerranées, 31.00 euros, 300 p.)*

*ISBN : 978-2-343-03509-3, ISBN EBOOK : 978-2-336-36383-7*

*(Volume 2, Coll. Méditerranées, 30.00 euros, 294 p.)*

*ISBN : 978-2-336-30724-4, ISBN EBOOK : 978-2-336-36382-0*

## **MENSONGES DE L'HISTOIRE (Tome 2)**

*Monteil Pierre*

Avec simplicité, esprit critique et objectivité, l'auteur s'attaque, dans ce second tome, à de nouveaux « mensonges de l'Histoire » : ainsi, saviez-vous que l'Enfer est une conception médiévale ? Que les chiffres arabes sont en réalité indiens ? Que Gutenberg n'a pas inventé l'imprimerie ? Qu'Abraham Lincoln était raciste ? Que l'Allemagne nazie fut le premier pays dans l'espace ?

*(Coll. Rue des écoles, 30.00 euros, 300 p.)*

*ISBN : 978-2-343-04362-3, ISBN EBOOK : 978-2-336-36119-2*

## **LES VOYAGEUSES D'ALBERT KAHN (1905-1930)**

### **Vingt-sept femmes à la découverte du monde**

*Arasa Yaelle*

Entre 1905 et 1930, Albert Kahn, riche banquier autodidacte, crée en France, une bourse féminine Autour du monde, octroyée aux plus brillantes des jeunes femmes titulaires de l'agrégation. Les lauréates se nourrissent, durant une année, d'un quotidien nomade, se frottant aux traditions les plus anciennes et à la modernité la plus échevelée. Courriers, rapports et carnets de bord narrent les changements de paysage, du monde, de la société, de l'enseignement féminin et de la vie des femmes durant un quart de siècle.

*(38.00 euros, 382 p.)*

*ISBN : 978-2-343-04419-4, ISBN EBOOK : 978-2-336-36174-1*

## **MYTHE (LE) INDO-EUROPÉEN DU GUERRIER IMPIE**

*Blaive Frédéric, Sterckx Claude*

Cet ouvrage s'appuie sur les travaux de comparatisme indo-européen initié par Georges Dumézil et plus particulièrement d'un mythe de « guerrier impie » s'attaquant obstinément à tous les niveaux du sacré, du droit et du juste, repoussant dédaigneusement les avertissements divins et s'obstinant dans sa démesure jusqu'à succomber. Ces enquêtes rendent compte des formes et des motivations propres à chaque culture du guerrier impie (tels que les Grecs Achille et Bellérophon, les Romains César et Julien l'Apostat, l'Irlandais Cuchulainn, le Scandinave Harald l'impitoyable, voire l'Anglais Richard III).

*(Coll. Kubaba, série Antiquité, 22.00 euros, 224 p.)*

*ISBN : 978-2-336-30260-7, ISBN EBOOK : 978-2-336-35479-8*



**L'HARMATTAN ITALIA**

Via Degli Artisti 15; 10124 Torino  
harmattan.italia@gmail.com

**L'HARMATTAN HONGRIE**

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16  
1053 Budapest

**L'HARMATTAN KINSHASA**

185, avenue Nyangwe  
Commune de Lingwala  
Kinshasa, R.D. Congo  
(00243) 998697603 ou (00243) 999229662

**L'HARMATTAN CONGO**

67, av. E. P. Lumumba  
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)  
BP2874 Brazzaville  
harmattan.congo@yahoo.fr

**L'HARMATTAN GUINÉE**

Almamy Rue KA 028, en face  
du restaurant Le Cèdre  
OKB agency BP 3470 Conakry  
(00224) 657 20 85 08 / 664 28 91 96  
harmattanguinee@yahoo.fr

**L'HARMATTAN MALI**

Rue 73, Porte 536, Niamakoro,  
Cité Unicef, Bamako  
Tél. 00 (223) 20205724 / +(223) 76378082  
poudiougopaul@yahoo.fr  
pp.harmattan@gmail.com

**L'HARMATTAN CAMEROUN**

BP 11486  
Face à la SNI, immeuble Don Bosco  
Yaoundé  
(00237) 99 76 61 66  
harmattancam@yahoo.fr

**L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE**

Résidence Karl / cité des arts  
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03  
(00225) 05 77 87 31  
etien\_nda@yahoo.fr

**L'HARMATTAN BURKINA**

Penou Achille Some  
Ouagadougou  
(+226) 70 26 88 27

**L'HARMATTAN SÉNÉGAL**

10 VDN en face Mermoz, après le pont de Fann  
BP 45034 Dakar Fann  
33 825 98 58 / 33 860 9858  
senharmattan@gmail.com / senlibraire@gmail.com  
www.harmattansenegal.com

**L'HARMATTAN BÉNIN**

ISOR-BENIN  
01 BP 359 COTONOU-RP  
Quartier Gbèdjomèdé,  
Rue Agbélenco, Lot 1247 I  
Tél : 00 229 21 32 53 79  
christian\_dablaka123@yahoo.fr



## « Nos ancêtres les Thraces »

Qui sont les Thraces ? Anciennes populations balkaniques connues pour leurs cultes à mystères et orgiaques, pour leur croyance en l'immortalité, associée aux figures d'Orphée et Dionysos. Les Thraces sont davantage célèbres pour leurs fameux « trésors » : les créations de métallurgie artistique qui font le tour des musées du monde depuis quelques décennies. Découvertes par les archéologues dans d'innombrables tertres, les tombes thraces attirent l'intérêt des touristes dans les Balkans.

La réputation des Thraces comme des gens d'une culture originale et d'une spiritualité sublime est néanmoins le résultat d'une construction moderne. Elle est issue d'interprétations lancées par des philologues, des historiens des religions et des archéologues allemands, français et anglo-saxons dès le XIX<sup>e</sup> siècle. En Europe du Sud-Est, les Roumains, les Grecs modernes et les Bulgares s'approprient ces interprétations et les utilisent dans des buts identitaires. Cet ouvrage essaie de décortiquer ces constructions savantes dans leur rapport avec les usages politiques et identitaires de l'image des Thraces.

*Tchavdar MARINOV est docteur en Histoire et Civilisations de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et ancien membre scientifique de l'École française d'Athènes.*

Collection « Historiques »  
dirigée par Bruno Péquignot et Denis Rolland

Couverture : Fresque représentant un couple thrace.  
Tombe de Kazanlâk, Bulgarie (fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.).

ISBN : 978-2-343-08151-9

28,50 €

